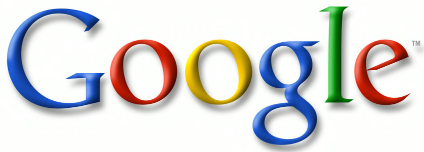
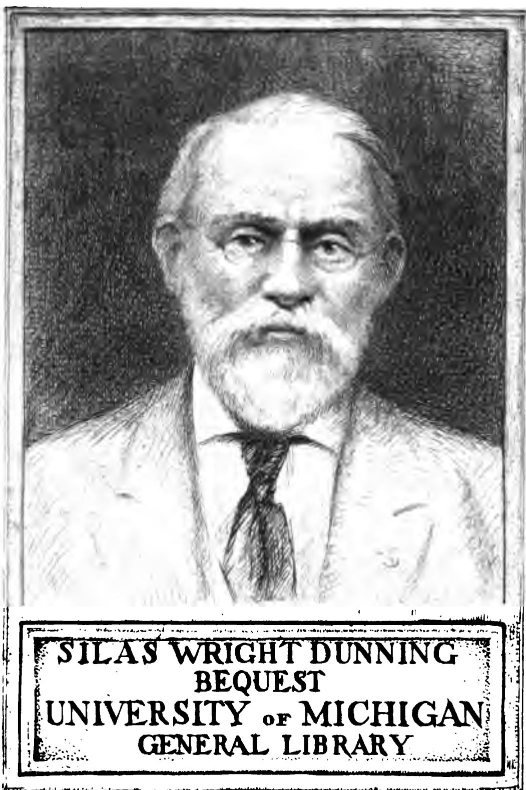
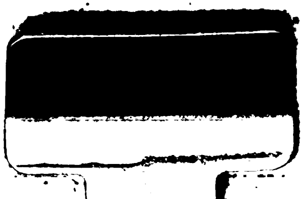






SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY



2e partie
formant le 13e
volume, dans la
1ère partie [illegible] a fin

HISTOIRE
UNIVERSELLE
DES THÉÂTRES.

THEATRE FRANÇAIS.

AVIS
IMPORTANT.

HISTOIRE UNIVERSELLE
DES THÉÂTRES
DE TOUTES LES NATIONS,

Dédiée à MONSIEUR, Frère du Roi, par une Société de Gens de Lettres.

OUVRAGE PÉRIODIQUE

Dont il paraît, par mois, un Volume de 180 pages, grand in-8°.

L'OBJET principal de cet avis est de tracer définitivement le plan que nous nous proposons de suivre, d'après les conseils de plusieurs Amateurs du Théâtre, & le desir de la plus grande partie de nos Souscripteurs.

1°. Nous avons reconnu que cette Histoire n'a pas encore été même esquissée, ni par MM. *Parfait*, ni par les Ecrivains qui ont parlé de la Scène

Françaiſe, & qui à peine ont daigné lire les Pièces ſoumiſes à leur examen : nos extraits en feront la preuve.

2°. Nous pouvons aſſurer que nous ſommes les ſeuls à portée de puiſer dans les véritables ſources qui nous ſont ouvertes par un homme de qualité, propriétaire très-inſtruit de la bibliothèque la plus riche, la plus complette, la plus curieuſe en manuſcrits, en notes & en pièces originales de tous les Théâtres.

3°. On nous a conſeillé de faire, ſans interruption, l'Hiſtoire entière d'un Spectacle : nous avons commencé celui de la Scène Françaiſe, & nous ne le quitterons pas que nous ne l'ayons parcouru juſqu'au tems préſent. Delà nous paſſerons à l'Hiſtoire de l'*Opéra*, de la *Comédie Italienne*, de la *Foire*, *des Boulevards*, des *Provinces* ; en un mot, à celle des Spectacles & des Théâtres de toutes les Nations, tels que ceux de l'*Allemagne*, de la *Ruſſie*, de l'*Angleterre* &c. de ſorte que le recueil d'un même genre ſera complet & ſéparé de toute autre Hiſtoire.

4°. Nous donnerons d'abord la vie de l'Auteur & l'analyſe de ſon Théâtre. S'il appartient à pluſieurs Spectacles différens, nous ferons connaître les Pièces de celui qui nous occupera, & nous indiquerons les autres pour les détailler enſuite à leur rang.

5°. A la tête de chaque sujet, nous dirons par qui & combien de fois il a été traité ; nous rapporterons les anecdotes, les traits, les faits, les règlemens, & généralement tout ce qui est relatif à la Scène, à l'Auteur, aux Acteurs, au Spectacle. Nous avons annoncé un M. *Le Bon* qui a fait d'excellens Mémoires dans les tems le plus brillans de la *Scène Française*, & qui nous sera de la plus grande utilité, tant pour enrichir, que pour égayer notre Histoire. Un Journaliste a observé que vraisemblablement ce personnage était un être imaginaire ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que les Mémoires que nous promettons sont écrits de sa main, & que pour les écrire, il a fallu qu'il ait existé.

6°. Nous ferons mention de toutes les Pièces jouées & non jouées, nous en ferons connaître qui sont absolument ignorées, & nous chercherons dans les plus médiocres, les scènes, les détails, les traits qui méritent d'être distingués : s'il n'y a qu'un vers, un mot remarquable, nous l'indiquerons ; si l'ouvrage est absolument mauvais, nous le dirons.

7°. Nous n'analyserons point les chef-d'œuvres du Théâtre, parce qu'il faudrait les copier en entier, & nous nous attacherons seulement à recueillir ce qu'il y a de bon à conserver dans les ouvrages négligés, oubliés ou méprisés, soit des

Auteurs célèbres, soit de ceux qui ont marché sur leurs traces.

8°. Nous ne voulons pas être minutieux, mais historiens fidèles, mais conservateurs exacts de toutes les richesses théâtrales, & , d'après cela, nous invitons tous ceux qui s'intéressent à la Scène, de nous avertir de nos omissions; nous nous empresserons de profiter de leurs avis, & de leur en témoigner notre reconnaissance.

9°. Dans les parties précédentes, nous avons donné un assez grand nombre de figures, de plans & de costumes : ces ornemens deviendront moins nécessaires, à présent que nous voilà parvenus à la véritable *histoire Dramatique*, cependant nous ne négligerons point les gravures essentielles, mais nous les annoncerons, mais nous les ferons exécuter avec le plus grand soin pour être ensuite envoyées aux Souscripteurs quelque tems après la publication des Volumes où elles devront être placées. Nous avons pris ce parti afin de n'être pas retardés par les Graveurs, ce qui nous est arrivé, & ce qui arrive toujours.

10°. La marche que nous adoptons & que nous suivrons constamment, divise notre Histoire en Théâtres différens, que l'on pourra prendre séparément. Celui de la Scène Française a commencé en Septembre 1780, & nous en avons fourni quatre parties, qui font la somme de 10 liv. pour

les perſonnes qui demeurent à Paris, de 12 pour celles de Provinces. Ainſi, les premières qui ne voudront s'abonner qu'à l'époque du *Théâtre Français*, paieront ces 10 liv. & en donneront 30 pour l'année 1781; les Souſcripteurs de Province, 12 & 36 liv.

Cet arrangement fait une diminution de 50 liv. pour les uns, & de 68 liv. pour les autres, mais ils n'auront point les 10 premiers volumes qui renferment les Hiſtoires du *Théâtre Grec & Latin*, celles de la *Chevalerie*, des *Jeux anciens*, des *Entremêts*, de *la Cour d'Amour &c.....* D'ailleurs cette première édition eſt preſqu'épuiſée, & nous n'en ferions une ſeconde que d'après un nombre de demandes ſuffiſantes pour en acquitter les frais.

Nous prions nos Souſcripteurs actuels de remarquer que nous ne faiſons aucune diminution dans le prix de nos Volumes, & que le deſir d'augmenter le nombre de nos Abonnés ne nous fera jamais donner ce qui a paru, à une valeur au-deſſous de celle que nous y avons fixée : nous ne pourrions le faire ſans y perdre, & en partageant nos Théâtres, nous n'avons d'autre intérêt que celui d'en faciliter l'acquiſition.



PRIX

DE LA SOUSCRIPTION ANNUELLE.

30 livres pour Paris, & 36 pour la Province, franc de port jusqu'à la frontière.

BUREAU GÉNÉRAL.

A PARIS,

CHEZ les Auteurs, rue Ticquetonne, la seconde porte cochère à gauche en entrant par la rue Montmartre : s'adresser à M. LECLERC, chargé de la Correspondance : c'est à lui que les Souscripteurs de Province feront passer leurs demandes & le prix de leur abonnement, franc de port.

Chez CLOUSIER, Imprimeur, rue Saint-Jacques, vis-à-vis la rue des Mathurins.

EN PROVINCE,

Chez les principaux Libraires & chez les Directeurs des Postes.

HISTOIRE

HISTOIRE UNIVERSELLE DES THÉATRES DE TOUTES LES NATIONS,

Depuis THESPIS *jusqu'à nos jours;*

Par une Société de Gens de Lettres.

Dédiée à MONSIEUR, Frère du Roi.

TOME XIII. Ire PARTIE.



A PARIS,

Chez { LES AUTEURS, rue Tiquetonne, la première porte cochère à gauche en entrant par la rue Montmartre.
CLOUSIER, Imprimeur-Libraire, rue St-Jacques.

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



HISTOIRE UNIVERSELLE DES THÉÂTRES.

PREMIÈRE PARTIE du treizième Volume.

THÉATRE FRANÇAIS.

Nous nous ſommes propoſés, non-ſeulement, de faire l'hiſtoire de *l'Art Dramatique*, mais d'en recueillir tous les traits, tous les détails, tous les morceaux remarquables, ſoit par leur ſingularité, ſoit par leur agrément, & ſuivant le plan que nous avons conçu, notre Journal doit réunir tous les objets de ce genre, méconnus ou négligés par

les Analistes qui ont effleuré la matière que nous développons : les uns & les autres se sont contentés de jetter un coup-d'œil sur l'ancienne Scène Française, d'offrir de simples abrégés des ouvrages qu'elle a produits, & le Lecteur ne peut en juger que par des citations, que par un choix bien fait de leurs principaux endroits. C'est par-là que nous parviendrons à donner une juste idée des progrès de l'Art, à indiquer le génie des Auteurs qui y ont contribué ; en un mot, à remplir les promesses que nous avons faites en annonçant cette entreprise.

REMI BELLEAU.

Il naquit, en 1528, à Nogent-le-Rotrou, ville du Perche, & d'après la réputation qu'il se fit dans les Lettres, René de *Lorraine*, Marquis d'*Elbeuf*, Général des Galères de France, l'engagea, l'année 1557, à le suivre dans son voyage d'Italie pour l'expédition de Naples. *Belleau* l'accompagna encore dans quelques autres pays, & le Prince fut si content de son esprit, de ses talens & de sa conduite, qu'il le choisit pour élever Charles de *Lorraine* son fils qui devint premier Duc d'*Elbeuf* & grand *Ecuyer* de France.

Belleau est le quatrième Poète de la *Pleïade* Française du seizième siècle : ami de *Ronsard*, il en fut l'imitateur, & à son exemple, il voulut

créer de nouveaux mots dans notre langue, ce qui répand quelquefois de l'obſcurité dans ſon ſtyle, d'ailleurs facile & ſouvent trop négligé. Mais ce défaut était réparé par le ton de franchiſe & de vérité qu'il mettait dans ſes portraits; auſſi l'appellait-on le Poète de la Nature, titre qu'il méritait à pluſieurs égards. On a remarqué qu'il était ſourd comme *Ronſard* & *Joachim du Bellay*. Il mourut le 6 Mars 1577, dans la maiſon du Duc d'*Elbeuf*, & ſes amis voulurent eux-mêmes porter ſon corps ſur leurs épaules, juſqu'à l'Égliſe des *grands Auguſtins*, où il fut enterré. *Ronſard* lui fit l'épitaphe ſuivante, par alluſion à un Poëme qu'il avait compoſé ſur les pierres précieuſes.

Ne taillez, mains induſtrieuſes,
Des pierres pour couvrir Belleau,
Lui-même a taillé ſon tombeau
Dedans ſes pierres précieuſes.

On trouve dans ce Poëme des allégories aſſez ingénieuſes ſur les qualités des pierres & ſur les vertus qu'on leur ſuppoſe. On a du même Auteur une imitation en vers de l'*Eccléſiaſte* & du *Cantique des Cantiques* de *Salomon*; des églogues remplies de naturel, des chanſons agréables, des odes dans leſquelles il y a de la chaleur & de l'élévation. On lit encore avec plaiſir, *la Plainte de Prométhée*, *l'Amour d'Ixion*, le *Chant de Triomphe ſur la Re-*

ligion, les *Baiſers* qui ſont partie de ſes *Bergeries*; ſes ſonnets, ſes imitations *d'Anacréon*, dont il eſt le premier Traducteur en vers Français; ſa traduction, également en vers d'un Poëme grec d'*Aratus*, qui traite des *Apparences Céleſtes*, c'eſt-à-dire, des Aſtres & de leurs influences, des Conſtellations & des préſages que l'on peut tirer de leur diſpoſition. Enfin, *Belleau* a compoſé un Poëme aſſez plaiſant dans le genre *Macaronique*, eſpèce de jargon dont le fond eſt François, mais dont la conſtruction eſt latine, ainſi que les terminaiſons. Il avait pris pour modèle le Moine *Théophile Folengo*, Italien, plus connu ſous le nom de *Merlin Cocaye*. Ce Poëme a pour titre : *Dictamen Metrificum de Bello hugue notico*, & ſon ſujet eſt la guerre des *Reitres*, troupe de bandits Proteſtans, la plupart Allemands, qui commirent beaucoup de déſordres pendant la guerre de *Charles IX*.

La Comédie que nous avons de lui, eſt intitulée *la Reconnue*, dans laquelle il joua comme il avait fait dans la *Cléopâtre* de ſon ami *Jodelle*. Les Acteurs de ce ſiècle n'étaient point en état de faire ſentir l'eſprit de leurs Rôles. L'intrigue de cette Pièce, en cinq Actes, & en vers de huit ſyllabes, dont les rimes ſont irrégulières, parait fondée ſur une anecdote qui avait

cours dans le tems de *Remi Belleau* : le Précis que nous allons en donner servira d'exposition au sujet.

A la prise de Poitiers, le premier Aout 1562, par le Maréchal de *Saint-André*, un Capitaine Français, nommé *Rodomont*, sauve de l'insulte des vainqueurs la jeune *Antoinette*, Religieuse de l'Abbaye de Sainte-Croix de Poitiers, & qui, après sept ans de Profession, ne quitte le voile que pour embrasser la Religion prétendue réformée. Le Capitaine conduit sa belle à Paris, mais il est obligé d'aller au siége du Havre, & il met *Antoinette* en pension chez un ancien Avocat son parent, homme riche & sans enfans. Le vieillard ne peut se défendre des charmes de sa pensionnaire; mais elle est aussi peu sensible à ses soins, qu'aux égards que *Rodomont* a eus pour elle, & son cœur s'enflame pour un jeune Avocat, fils de sa voisine. Cependant la femme du vieux s'apperçoit de la passion de son mari, elle en est jalouse, & ne peut dissimuler sa mauvaise humeur. Le mari croit qu'il est prudent de la calmer, mais, en même-tems, il veut se ménager le plaisir de voir sa pupile, & pour y réussir, il imagine de supposer la mort du Capitaine, ensuite de marier *Antoinette* à son Clerc *Maître Jean*. Son projet est approuvé par sa femme & par la voisine qui s'est

apperçue des liaiſons de ſon fils avec cette inconnue; mais il contrarie les amans, & intrigue beaucoup *Potiron*, le Valet du jeune Avocat. Dans l'eſpoir de ſervir ſon Maître, il trouve à propos d'annoncer l'arrivée du Capitaine; il devine juſte, & cette arrivée jette un nouveau trouble dans le cœur des deux amoureux. Le vieillard en eſt confondu, mais, à l'inſtant même, paraît un Gentilhomme du Poitou, qui vient recueillir à Paris les fruits d'un procès conſidérable : il reconnaît *Antoinette* pour ſa fille, lui pardonne ſa ſortie du Couvent, l'engage à renoncer aux erreurs de la Religion *Proteſtante*, approuve ſon inclination, lui promet de la faire relever de ſes Vœux par le Pape, propoſe une de ſes parentes à *Rodomont*, en reconnaiſſance des ſervices qu'il a rendus à ſa fille, abandonne les dépens de ſa cauſe au vieil Avocat, donne des épingles à ſa femme, met le Clerc en état de faire un bon mariage, récompenſe le Valet & répand ſes bienfaits dans toute la maiſon.

Tel eſt le ſujet de cette Comédie que nous rapporterons preſqu'en entier, & dans laquelle on trouvera un ſtyle facile, un dialogue vif & animé, des caractères nuancés avec intelligence; mais malheureuſement elle n'a ni cette liaiſon de Scènes, ni cette rapidité d'action que l'on deſire aujour-

d'hui dans une Pièce Dramatique. S'il était possible de réparer ces défauts, nous sommes persuadés qu'elle aurait quelque succès.

PERSONNAGES.

M. l'AVOCAT.
Mad. l'AVOCATE, sa Femme.
Maître JEAN, le Clerc.
JEANNE, la Chambrière.
La Voisine.
Le jeune AVOCAT, Amoureux, fils de la Voisine.
POTIRON, son Laquais.
ANTOINETTE, l'Amoureuse.
Le Capitaine RODOMONT.
BERNARD, son Valet.
Le Gentilhomme du Poitou.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

La Pièce commence par un monologue de *Jeanne* qui se plaint fort naïvement de son service.

Ah que malheureuse est qui sert
Maintenant, & servant qui perd
Son bien, sa peine & sa jeunesse !
Eh quoi ? servir une Maitresse
De Paris ! j'aimerois autant

Mourir cent fois.... Si je fais tant
Que sortir de la maison,
Voilà Madame en venaison,
En bon point, grasse & bien faite,
Jalouse, fâcheuse & sujette
A son *avertin* *, qui soudain (* *mauvaise humeur.*)
Se met en son aigre levain
Pour crier après moi trois heures.

. . . .

Sur mon Dieu! quelquefois je meurs,
Quelquefois je meurs quand j'y pense!
Si Monsieur n'a traité sa panse
Des présens d'un pauvre plaideur,
Tout le jour, il sera rêveur,
Morne, triste, mélancolique.
Toute la nuit, ou sa colique,
Ou sa migraine le tourmente;
Et Madame qui perd l'attente
Du bien que donnent les maris,
Soupire de son *amarris*.

. . . .

Voilà un de ces mots créés à l'imitation de *Ronsard*, & qui veut dire privation du devoir marital. *Monsieur*, continue *Jeanne*,

Monsieur ne fait rien que cracher,
Tousser, *émutir*, & m'appelle...
» Jeanne debout; de la chandelle,
» Hâtez-vous & prenez un peu
» De ce fagot, faites du feu,
» Mettez ces deux tisons ensemble?..
La pauvre Jeanne est-là qui tremble

Devant deux charbons qu'elle attise,
Toute la nuit, en sa chemise,
Pendant que Monsieur se promène,
Pendant que Monsieur prend haleine,
Pendant que ce gentil Monsieur
Veut appaiser son mal de cœur.

Le Clerc, Maître *Jean*, qui est tapi dans un coin, dit *à parte* :

Il y a trois heures entières
Que j'écoute ici les colères
De Jeanne, à toute heure qui bruit.
Elle a eu quelque male-nuit
Pour la colique de Monsieur :
Nous pourrions bien dîner par cœur,
Ou bien tard, puisqu'elle est en quinte.
. . . .
Mais il faut parler bas & doux
Pour ouïr comme elle caquette.
Jeanne parle toujours seulette,
Redit tout & ne cèle rien,
Vraiment elle en contera bien,
Jeanne est maintenant en ses gogues.

JEANNE.

Maître & Maitresse sont si rogues
Et si fiers, qu'ils ne feroient pas
Pour me secourir un seul pas.
L'un me dit : » Jeanne, frotte-moi ;
L'autre me dit : » Approche-toi
» Et me hausse ce traversin ;
» Jeanne ! apporte-moi ce bassin...

» Mon orge mondé est-il fait ?

. . . .

» Mon lait d'amande, qu'on le fasse !
Et voilà comme je trépasse
Cent mille fois toutes les nuits. ...

. . . .

Cela fait, je vais, je tracasse
Çà & là, puis me faut aller
Au marché ; au retour, filer,
Balier, faire la lescive,
Et ne trouve ni fonds, ni rive,
Ni le moyen de m'en tirer :
Encor me faut-il endurer
Mille vergognes sur le front,
Que tous deux ensemble me font.
Puis ai-je bien fait tout cela,
Il me faut suivre çà & là
Madame, & frotter haut & bas,
Me rompre mains, jambes & bras,
A tourmenter une escabelle,
Un banc, une table, une écuelle,
A cette fin que son airain,
Son cuivre, son fer, son étain
Reluise jusqu'au lamperon,
Et jusqu'au cul du chauderon.
Ah Dieu ! que ne me fis-tu naître
Serve de quelqu'homme champêtre,
Ou de quelque bon Laboureur,
Sans m'asservir à ce Monsieur !

MAÎTRE JEAN, *à part.*

Jeanne dit vrai... car sur mon ame !
S'il me falloit ourdir sa trame,

J'aimerois mieux avec la peine
Garder les boucs & les brebis,
Et ne manger que du pain bis,
Que d'endurer dedans ces villes
Choses indignes & serviles,
Et plus qu'on ne sauroit penser.
C'est toujours à recommencer.

JEANNE.

Mais, mon Dieu! je vois ma Maitresse
Qui revient déja de la Messe;
Mon pot n'est pas encore au feu :
Je m'en vais souffler peu-à-peu
Ces trois charbons que j'ai par compte.

MAÎTRE JEAN, *à part.*

Jeane! si sa quinte lui monte,
Vous aurez tantôt un assaut....
Si me fâche-t-il bien qu'il faut
Si-tôt au Palais retourner
Trouver Monsieur! sans déjeûner.
Je ne puis plus long-tems attendre;
L'appétit commence à me prendre.

(*Il sort.*)



SCÈNE II.

MADAME L'AVOCATE, JEANNE.

Mad. L'AVOCATE.

Jeanne ?

JEANNE.

Madame !

Mad. L'AVOCATE.

Qu'avons-nous
A dîner ?

JEANNE.

Du lard & des choux,
Une andouille & un hochepot,
Et le reste de ce gigot
Pour faire un hachis.

Mad. L'AVOCATE.

C'est assez....
Jeanne ?

JEANNE.

Madame !

Mad. L'AVOCATE.

Ramassez
Cette cendre au feu qui se perd,
Le pot est toujours découvert,
S'il bout; & couvert, s'il écume.
Mais je sais.... C'est votre coutume,
Jamais ne fites autrement :

Repliez cet accoutrement,
Et reportez mon chaperon
pour represser. Quoi ? ce chaudron
Est-il bien là ? & cette écuelle,
Cette chaise, cette escabelle ?
Que tu es paresseuse... *Brique* ! (*espèce de jurement*).
J'ai une épingle qui me pique
Justement sur le droit côté ;
Mon atiffet va de côté.
Hé mon Dieu ! que je suis mal faite !.
Ma verdugarde s'est défaite
Pendant que j'étois à l'Eglise ;
Et si l'ai dessous ma chemise,
Dedans le dôs ; je ne sais quoi.....
Je te pry, Jeanne, accoutre-moi,
Et me dy si notre Antoinette
Couve point quelqu'amour secrette,
T'en a-t-elle jamais parlé ?

JEANNE.

Je ne l'eusse pas tant celé,
Vous me connoissez bien, Madame ;
Et puis je ne suis qu'une femme,
Vaisseau percé de tous côtés.
Mais, de vous-même éventez.....
Si avez quelque sentiment,
Que votre homme secrètement,
Lui fait l'amour ; & sur ma foi !
J'en ai connu je ne sais quoi.

Mad. L'AVOCATE.

Je n'en suis que trop assurée ;
Ce qui me rend désespérée,

C'eſt cela ; mais je voudrois bien
Trouver quelque gentil moyen
Pour m'en tirer.

JEANNE.

N'y penſez point.

Mad. L'AVOCATE.

Je ne puis ; car cela me point
De ſi près, que je ne fais pas
Ouvrage, repos, ni repas,
Cent fois le jour, que je n'y ſonge.

JEANNE.

C'eſt le vif-argent qui vous ronge,
Et qui me fait toûjours tanner ;
Et ſans autrement y penſer,
Sur mon dieu ! je m'en ſuis doutée.

Mad. L'AVOCATE.

Ah ! vieille carcaſſe édentée !
Je vous y prendrai, vieux rêveur !

JEANNE.

Vraiment c'eſt un beau laboureur,
Pour traîner là cette charue !

Mad. L'AVOCATE.

Ah ! ſi j'etois !... Mais je ne puis....
Je vous les ferois bien porter....
Puiſque vous me voulez traiter
En cette ſorte.

JEANNE.

Mais ſa fille

Vous

Vous aime, puis elle est gentille,
D'elle je n'aurai jamais peur.

Mad. L'AVOCATE.

Toutes fois je tiens pour le seur,
Et des yeux me l'a fait entendre,
Que s'elle vouloit entreprendre,
Elle s'y porteroit si bien,
Que jamais on n'en sauroit rien.
Car j'apperçus bien l'autre jour,
Que pour dissimuler l'amour,
Elle seroit assez finette.

JEANNE.

Elle est mignarde, elle est safrette, (*gentille*).
Fort bien apprise; & sur mon dieu,
Elle doit être de bon lieu,
Et noble, ou je suis abusée.

Mad. L'AVOCATE.

Si elle étoit un peu rusée,
Il n'y a fille dans Paris
Qui trouvât plutôt cent maris
Qu'elle; s'elle en avoit besoin.

JEANNE.

Elle est modeste; elle prend soin
De son fait; bonne ménagère.

Mad. L'AVOCATE.

Je m'en vais trouver ma commère,
Afin de décharger mon cœur;
Je n'en puis plus: & si Monsieur
Revient du Palais, qu'on m'appelle....

Mais, Jeanne, soyez-moi fidelle,
Car je veux matter ce vilain....
(Elle sort.)

JEANNE.

Madame est bien en sa colère,
Je l'ai mise en son *vercoguin*....
Mais je ne fais rien ce matin
Autre chose que babiller;
Si me faut-il tôt travailler
Au disner pour notre Monsieur:
Par ma foi il n'est plus rêveur,
Depuis qu'il devient amoureux;
Il est gentil, doux, gracieux,
Et n'y a parfum qu'il ne porte.
(Elle appelle.)
Antoinette, avant que l'on sorte,
Descendez & dressez la table.

SCÈNE III.

ANTOINETTE, JEANNE, *à part.*

ANTOINETTE.

Ne suis-je pas bien misérable!
Ne suis-je pas bien fortunée!
Je pense que je ne suis née
Que pour endurer du malheur.
Si j'ai tant soit peu de bonheur
Qui me fasse espérer en mieux,
Seulement en tournant les yeux,
Il me laisse & soudain s'enfuit.
C'est un désastre qui me suit

Et qui jamais ne m'abandonne ;
Si j'ai fortune qui me donne
Quelque moyen de m'avancer,
Je ne sais quoi, sans y penser,
Se vient jetter à la traverse,
Qu'il rouille, tracasse & renverse,
Me tire & arrache des mains,
Le succès de tous mes desseins.

JEANNE, *à part.*

Cette fille est bien maltraitée !
Mon dieu ! quelle langue *affétée* !
Comme elle parle ! elle dit d'or,
J'en voudrois bien savoir encor,
N'étoit qu'il me faut apprêter
Notre dîner & le hâter.
Je m'en vais trouver ma cuisine....
Mais j'ai peur que cette cousine
Céans n'*attraîne* avec soi,
Sans y penser, je ne sais quoi.

. . . .

Ce beau Capitaine éventé,
Cousin-germain de notre maître,
La laissa, en passant, pour être
Avec Madame, & pour savoir
Et le service & le devoir
Que font les filles de maison.

(*Elle sort.*)

ANTOINETTE.

J'en aurai toujours ma raison ;
Il m'aime ; & sais qu'il est de race
De gens de bien ; puis une place

Ne lui peut manquer chez le Roi :
Aussi il m'a promis sa foi,
Qu'il me prendroit en mariage ;
Je l'ai trouvé homme si sage,
Si très-bon & si très-honnête,
Qu'ayant puissance sur ma tête,
Jamais & non plus que sa sœur,
Ne me pressa de mon honneur.
Vrai est que bien fort volontiers,
A la surprise de Poitiers,
Je me rendis sa prisonnière,
Reconnoissant à sa manière
Qu'il étoit quelqu'homme de bien ;
Si ne sait-il encore rien
Du tout, que j'aie été nourrie
Nonnain dans une moinerie,
Pour l'espace de sept bons ans.
Mais je perds ici bien mon tems
A discourir de ma fortune....
Ce n'est pas ce qui m'importune
Pour le présent, c'est le souci
Que j'ai de me tirer d'ici,
Et de savoir toutes nouvelles....
Mon dieu ! s'elles étoient cruelles,
Et que l'on me dît qu'il est mort
Au Havre, en assaillant le fort :
Que ferois-tu, pauvre Antoinette!
Tu deviendrois serve & sujette,
Veuve d'amis & de secours!
En ce monde je n'ai recours
De frère, de sœur, ni de mère.
De me retirer chez mon père,
Ayant délaissé le couvent,

Et puis changé d'acoutrement,
Je serois fort bien arrivée !
Il me renverroit bien chez moi....
De demeurer ici, & quoi ?
D'un côté je suis tourmentée,
Et de l'autre sollicitée....
Mon dieu ! tout me vient à rebours ;
Aides-moi, tu es mon secours,
Mon fort, mon tout, mon ésperance !
Mais las ! mon dieu ! l'heure s'avance,
Et moi je ne m'avance pas....
J'entends Madame d'ici-bas.

(*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

MAD. L'AVOCATE, LA VOISINE.

Mad. L'AVOCATE.

Adieu, voisine.

LA VOISINE.

Adieu, mon cœur :

Mad. L'AVOCATE.

Je sens venir notre Monsieur....

LA VOISINE.

Il porte le gand parfumé,
Maintenant qu'il est allumé
D'un feu qu'il ne peut éteindre.

Mad. L'AVOCATE.

Qu'il a de peine à se contraindre
Pour se faire de belle taille.

Adieu : il faut que je m'en aille,
Ce sera pour une autre fois. .

(Elle sort.)

LA VOISINE.

S'ell ne fait rendre les abois
A Monsieur, je veux qu'on me tonde :
Il n'y a femme en tout le monde
Qui se fâche plus aigrement ;
Ell' le rendra doux comme un gand
Et souple comme un maroquin.

. . . .

Aussi ce n'est pas la façon
Qu'un vieillard fasse le garçon,
Abusant la jeunesse tendre
D'une femme qui peut apprendre
A faire tout ainsi que lui.
Encor en la maison d'autrui,
Il y auroit toute apparence ;
Mais faire l'amour en présence
De sa femme, & en sa maison,
Il n'y a rime ni raison.

. . . .

J'attends que notre fils arrive,
Il fait l'amour, je le sais bien....
Mais je crois que nous n'avons rien
Pour dîner, je n'y pensois pas :
Aussi ne lui faut-il grand cas,
Il se paît de chose légère....
Que Dieu pardonne à feu son père,
Il avoit ce bon naturel.
Celui de Maître Jean n'est tel ;

. . . .

A le voir, il a mieux besoin
Cent fois de dîner que de rire.
. . . . (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

MAÎTRE JEAN.

Sur mon dieu, je ne viens jamais
Tôt ou tard de notre Palais,
Que je n'apporte la famine;
Je crois que c'est là qu'elle affine,
A tous les ongles & les dents;
Oui, sur mon dieu, c'est là dedans
Que l'on s'affame & qu'on pratique
A faire passer sa colique,
Et bien-tôt par l'ame d'un sac.
Si vous avez dans l'estomac
Quelque chose mal digérée,
Eventez la mine altérée
De quelque maigre chicaneur;
Il n'y a si grand mal de cœur,
Ni de ventre, qui ne se passe:
Ses yeux haves, ses mains, sa face,
Son ventre & son foye d'aiman,
Cuisent l'or & le diamant,
Ses paroles sont des sangsues,
Ses doigts de glu, ses mains crochues;
Ce qu'il parle & ce qu'il soupire,
N'est rien qu'un esprit qui attire,
Et qui par son attraction,
Fait suivre la digestion.
. . . .
Notre Palais est la pautière,

La glu, le rapeau, la filière,
Le *résaillant*, le feu, la vois
Où toute la France une fois
Tous les ans se prend au filet.
C'est là, c'est là que le caquet
Se vend aussi cher comme crême.
Jamais le froment ne s'y sème,
Ni l'herbe; & en toutes saisons,
On y fauche & fait moissons.
C'est là que naissent les minières
D'or, d'argent, de toutes matières,
Et toutes sortes de métaux:
C'est là que coulent les ruisseaux
Qui traînent l'arêne dorée;
C'est là qu'on prend à la pipée,
En faisant consultation,
Une bonne succession.
Les piliers, les bancs & les portes,
Tout y mord; là, les peaux mortes
Font mourir les hommes vivans.

. . . .

Si je traîne mon escarpin
Le long de ce pavé glissant,
Je reviens soudain pâlissant
De faim, de soif & de colère:
C'est ce Bateau qui nous altère
Et qui nous essime le flanc.
Si je frotte contre le banc
De quelque Procureur nouveau,
Le petit bord de mon manteau,
Me voilà mis en apétit:
Ou si je demeure un petit
Debout en la chambre dorée,

Me voilà remis en curée
Pour courir après un grand cerf.
Sans plus me déplaît d'être serf,
A ce Monsieur qui m'importune,
Jour & nuit, changer de fortune,
Et parle de me marier.
Encore me dit-il hier,
Si j'accepte ce mariage,
Qu'il me fera grand avantage.....
. . . .
Mais cependant je dînerai,
Et en dînant j'y penserai....
Je suis las : il y a trois nuits
Que sans me reposer je suis
A faire l'extrait d'un procès
En droit & matière d'excès,
D'un Gentilhomme de Poitou :
S'il vient, j'en aurai le rouclou,
Quand il seroit ferré à glace.
Mais cependant le temps se passe,
Je m'en vais prendre mon repas.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'AMOUREUX.

Ah ! que celui est malheureux
Aujourd'hui qui vit amoureux !
Amour porte toujours en croupe
Quelque malheur qui donne en poupe
Pour relancer notre vaisseau
Contre un rocher en dessous l'eau ;

Amour porte toujours en queue
Quelque maladie inconnue.
C'eſt un mal qu'on ne peut guérir,
Un mal qu'on ne peut ſecourir.
En temps qui ſoit, le mal d'aimer
Eſt un mal qu'on ne peut charmer,
Un eſprit qu'on ne peut contraindre,
Un malheur qu'on ne ſauroit peindre,
Un froid qu'on ne peut échauffer,
Un feu qu'on ne peut étouffer ;
C'eſt un tourment, c'eſt une erreur,
Un doux mal, un plaiſant malheur,
A qui jus, drogue, ni racine,
Ne ſauroit faire médecine.

. . . .

Puis, outre les maux de l'amour,
J'ai un tuteur qui nuit & jour
Ne parle que de me pouſſer,
A ce Barreau, de m'avancer....
D'autre côté, j'ai une mère
Qui toujours me dit : » feu ton père
» Faiſoit ceci, faiſoit cela,
» Alloit deçà, alloit delà,
» Pour avoir pratique au Palais.
» Eh ! que Dieu lui pardoint, jamais
» Ne revint en quelque ſaiſon,
» La bourſe vuide à la maiſon «.
Cependant au lieu de goûter
Le plaiſir, il faut écouter
Ces propos & ne dire rien :
Je ſais que nous avons du bien :
Mais quoi ? quel bien ? ſi je n'ai point
Moyen de me tenir en point ?

D'avoir la chemise froncée,
Le collet, la cappe doublée
De taffetas ou de satin,
D'avoir la mulle, l'escarpin,
Et quelque chose de couleur,
Quelque rubis, quelque faveur,
Pour donner à mon Antoinette,
Dont le souvenir me sagette,
Me trouble & m'altère le sang,
Et me fait soupirer le flanc.
Ce beau teint, ce front, cette face,
Ce tetin, cette bonne grace,
Ce parler accort, & ces yeux
Me font devenir furieux.
Et puis il faut que la jeunesse
Se rende serve à la rudesse,
Ou d'un père, ou d'un précepteur,
Ou d'une mère, ou d'un tuteur.
J'aimerois mieux mourir cent fois
Que me ranger dessous leurs loix,
Et d'asservir ma liberté
A leur grave sévérité.

. . . .

Je ne vois rien & n'ai rien vu
Au monde que je puisse suivre,
Qu'Antoinette, qui me fait vivre,
Détournant ses yeux doucement,
Et puis mourir en un moment:
Aussi je n'aime point ma vie,
Sinon que pour la seule envie
Que j'ai de lui donner mon cœur.

. . . .

J'aurai tantôt quelque nouvelle,

Car j'ai laiſſé en ſentinelle
Potiron, afin de la voir
Expreſſément, & de ſavoir
De Jeanne comme elle ſe porte;
Jamais ne vient qu'il ne m'aporte
L'eſpérance ou le déſeſpoir.
Je ſais pourtant bien ſon vouloir....
Seulement ſi ce Capitaine
Etoit mort, je ſuis hors de peine,
Je ſerai choiſi entre tous,
J'abattrai aiſément les cous
Et de Monſieur & de ſon Clerc.
J'ois *Potiron*, il parle clair;
Il a quelque choſe à me dire....
Il vaut mieux que je me retire
Ici pour ſavoir le diſcours
Et le ſecret de mes amours.
Potiron eſt ſur ſes complaintes.

. . . .

SCÈNE II.

POTIRON.

Ah! que plût-à-dieu que mon maître,
Mon jeune Advocaceau, pût être
Une fois auſſi diligent
Au Palais à gagner argent,
Pour bien y faire ſon devoir,
Qu'il eſt diligent de ſavoir
Des nouvelles de ſa maitreſſe.
Lui ou moi, nuit & jour ſans ceſſe,
Nous ſommes là pour demander
S'elle voudroit rien commander?

C'eſt ſon étude, ſon barreau,
Son ſac, ſes pièces, ſon bureau;
Bref, il ne penſe en autre choſe:
Dieu ſait ſi *Potiron* repoſe,
Et s'il a ſeulement loiſir
De boire un trait à ſon plaiſir;
Tandis que Monſieur eſcarmouche
A toutes heures cette mouche,
Qui lui poinçonne le cerveau.

. . . .

SCÈNE III.

L'AMOUREUX, POTIRON.

L'AMOUREUX.

Eh bien?

POTIRON.

Elle n'eſt pas ſortie,
Monſieur étoit encore à table.

L'AMOUREUX.

Et Jeanne?

POTIRON.

Jeanne, ſecourable
De *Potiron* & de ſa faim:
Auſſi-tôt qu'elle a vu de loin
Potiron, la voilà plantée
Sur la porte, toute atriſtée;
Elle nous en a bien conté!
Monſieur n'eſt pas trop dégoûté.

. . . .

L'AMOUREUX.

Mais dis, *Potiron*, je t'en prie.

POTIRON.

Si je le dis, sans menterie,
Cela vous fera mal au cœur.

L'AMOUREUX.

Dis, *Potiron*.

POTIRON.

C'est ce rêveur,
Qui brasse quelqu'amour secrette,
(Comme dit Jeanne) à Antoinette,
Et voudroit bien trouver manteau
Pour bien couvrir le feu nouveau
Qui fait allumer le tison,
Et cendres de ce poil grison.
La pauvrette mal assurée,
Est à demi désespérée;
Et pour la voir plus finement,
Il pratique secrètement
Maître Jean pour le marier.

L'AMOUREUX.

Je sais tout cela dès hier.
Jeanne ne dit-elle autre chose?

POTIRON.

Elle en sait bien; mais elle n'ose,
Comme elle dit, le déceler.
Puis on l'est venu demander
Ainsi qu'elle parloit à moi.

L'AMOUREUX.

Va dîner, mais dépêche-toi.

POTIRON.

Et vraiment j'en ai bon besoin,
J'enrage de soif & de faim,
Mes boyaux ronflent de colère.

Pendant l'absence de son Valet, l'*Amoureux* continue de marquer ses inquiétudes, il fait l'éloge de sa Maitresse, il espère que le Capitaine n'échapera point au danger où l'expose sa valeur; enfin il ne sait que penser, & dans son impatience, il appelle *Potiron*.

Sus, avant
Que l'on se tienne ici devant,
Pour espier qui va, qui vient,
Qui sort, qui entre; & s'il advient,
Que Jeanne sorte, qu'on m'appelle.

POTIRON, *seul*.

Je ne suis plus que sentinelle;
Je ne sçais plus autre métier:
Potiron dedans son quartier
A aussi bien porté les armes
Pendant qu'on donnoit les alarmes;
Qu'homme qui fût dedans Paris.
Potiron tout vêtu de gris,
Oui, *Potiron* faisoit le brave
Dans la cuisine ou dans la cave.
Là dedans est mon lit d'honneur.
C'est-là que je veux que mon cœur,

Ma ſalade & ma vieille épée,
Soient mis & pendus en trophée . . .
Mais il me faut parler pian, pian,
Car voilà Jeanne & Maître Jean.
. . . .

SCÈNE IV.

Me. JEAN, JEANNE, POTIRON.

MAÎTRE JEAN.

Quelque choſe va de travers
Qui lui trouble la fantaiſie.

JEANNE.

Ce n'eſt rien qu'une jalouſie
Qui lui altère le cerveau.
. . . .

MAÎTRE JEAN.

Il y a anguille ſous roche . . .
Auſſi-tôt que Monſieur approche
D'elle, afin de la careſſer,
Madame vient le repouſſer
Si fièrement que c'eſt merveille. . .
. . . .

JEANNE.

Je ſais bien comme elle chancelle
Et de la langue & de l'eſprit,
Quand elle oit ſeulement le bruit
D'un voiſin ou d'une voiſine
Qui porte moudre ſa farine
Ailleurs que dedans ſa maiſon.

MAÎTRE

MAÎTRE JEAN.

A propos, voilà *Potiron*

POTIRON.

Tous deux, vous en contez de belles.
Eh bien, dites-moi des nouvelles ?
Qu'y a-t-il ? Maître Jean sait tout ;
C'est Maître Jean qui tient le bout
Qui nous fait perdre la partie.
Eh bien, Madame est avertie
Du fait de Monsieur : est-ce tout !
J'ai entendu de bout en bout
Vos propos.

MAÎTRE JEAN.

Ce sont des ruses.

JEANNE.

Potiron n'a jamais d'excuses ;
Potiron parle librement.

POTIRON.

C'est la façon de maintenant,
Le siècle & la saison le porte ;
Chacun en dit, chacun rapporte
Cela même qu'il ne sait pas.
Mentir m'épargne mille pas,
Mille courses, mille corvées.
. . . .
Mais Jeanne, vous êtes rêveuse,
Eh ! vraiment vous êtes fâcheuse.

JEANNE.

Vous ne faites que lanterner,
Perdre du tems, baliverner :
Mais que voulez-vous que je die ?

MAÎTRE JEAN.

Potiron, cette maladie
Ne la tourmente pas souvent.

POTIRON.

Parbieu ! c'est quelque mauvais vent
Qui l'a frappée ce matin.

MAÎTRE JEAN.

Laissons-là Jeanne ! . . Quelle chère
Cependant que Monsieur contoit
Du Havre pris ! & qu'il vantoit
L'heureuse & vaillante jeunesse
De notre Roi, & la sagesse
Et l'heur de la Reine sa mère ;
Lorsqu'il disoit que la main fière
Et le cœur brave du François
Avoit mis & chassé l'Anglois
Hors des limites de la France !
Aussi-tôt Madame commence,
Feignant de ne l'entendre pas,
A parler haut, à parler bas ;
Puis jette les yeux contre terre.

. . . .

JEANNE.

Madame est en son *pélisson* ;
Non, jamais en cette façon

Ne la vis décontenancée.

. . . .

MAÎTRE JEAN.
Monsieur est semblable à celui
Qui laboure le champ d'autrui
Et laisse-là le sien en friche. . .
C'est ainsi que l'on devient riche.

JEANNE.
Eh ! vraiment, il a bonne grace;
C'est pour lui cette soupe grasse;
Il peut s'en tortiller le bec.

MAÎTRE JEAN.
Jeanne, son moulin est trop sec
Pour y moudre cette farine.

POTIRON.
C'est pour sa bouche qu'on l'affine,
Et pour le mettre en apétit.

JEANNE.
Potiron, parlons un petit
Plus bas; il est dans la *salette*.

POTIRON.
J'ai peur que cette amour secrette
Ne se brasse pour Maître Jean.

MAÎTRE JEAN.
Pour moi ?

POTIRON.
Oui, pour vous.

MAÎTRE JEAN.
Han ! han !

Je ſerois achevé de peindre.

POTIRON.

Si Monſieur vous vouloit contraindre
De l'épouſer ?

MAÎTRE JEAN.

Moi ! & pourquoi ?
Elle eſt trop mignarde pour moi,
Elle eſt de trop bonne maiſon.

POTIRON.

Mais la volonté du griſon
Sera de lui donner carière.

MAÎTRE JEAN.

Il s'en peut bien tirer arière.

. . . .
. . . .

Mais j'oy Monſieur qui ſe mutine.
Je vais achever mon extrait.

POTIRON.

Et moi je m'envais boire un trait.

. . . .
. . . .

SCÈNE V.

POTIRON, *buvant.*

Je m'en vais bien jetter la mouche
Au cerveau de mon amoureux ;
A ce coup il eſt malheureux ;
Il peut bien quitter la partie :

Je m'en vais lui mettre l'ortie,
Et l'éguillon sous le flanc.
C'est à lui à quitter le rang.
J'ai bien découvert l'embuscade,
Et s'il ne se donne de garde
On lui fera un mauvais tour:
C'est un ennemi que l'amour.

. . . .

Il dira que les orages
Ne viennent jamais que de moi.
Si dirai-je tout par ma foi! . .
C'est œuvre de miséricorde
De lui donner échelle & corde
Pour le tirer hors de prison,
Où fureur surmonte raison,
Où seule commande la rage:
Potiron est devenu sage;
Il philosophe maintenant.
Il a repris son sentiment
En buvant; sa digestion
Fait fumeuse opération
Dedans sa petite cervelle.
Mais je vais dire la nouvelle
A mon Avocat qui m'attend.

. . . .

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. L'AVOCAT.

Vraiment, il fallait bien qu'amour
Vînt informer sur le retour

Et sur le décours de ma vie,
De mon fait, se faisant partie
Si aigrement encontre moi.
Toutefois ce plaisant émoi,
Or que je sois vieil & cassé,
Me fait souvenir du passé,
Et me remet en l'alegresse
Où j'étois lorsque la jeunesse,
En sa plus gentille saison
Versoit l'amoureuse poison
Qui les cœurs doucement enflamme
D'une belle & gentille flamme.
Mais s'il me plonge en cet accès,
Je crains de perdre mon procès;
Or que j'entende la matière,
Car j'ai oublié la manière
D'intenter en ces actions.
Je n'ai griefs, ni salvations,
Factums, Responsifs, ni Répliques;
Je fournirai trop de dupliques :
Mais pour conclure en cet endroit,
Je n'ai pour soutenir mon droit,
Encor que j'eusse le bureau,
Jamais la faveur du Barreau.
Ne sera pour moi la jeunesse,
Amour n'est point pour les vieillards :
Toutes fois ce sont des hasards. . .
Amour est oiseau de passage.
Car, las ! aussi-tôt que notre âge
Se rend de l'hiver compagnon ;
Aussi-tôt s'en va le mignon
Haut à l'essort ; car sa nature
Ne peut endurer la froidure ;

La vieilleſſe point ne lui plaît ;
Toutes fois point ne me déplaît
Qu'il m'aſſaille pour m'éprouver.

. . . .

. . . .

Au reſte, je ſuis fort gaillard,
J'ai le parfum, le gand mignard,
L'eſcarpin, la chauſſe coupée,
La gibecière bien houpée,
La robe faite à haut collet,
Le Clerc, le Laquais, le mulet.
Bref ce que j'ai vu me déplaire,
Aujourd'hui commence à me plaire.
Rien plus triſte & fâcheux ne m'eſt,
Que la colère violente
D'une femme qui me tourmente,
D'un œil qui m'épie & m'aguette ;
Qu'une langue qui me ſagette ;
Qu'un regard hagard & jaloux ;
Qu'un viſage plein de courroux
D'une femme qui vit pour moi
Cent fois plus que je ne voudroi.
Si faut-il pourtant que je faſſe,
Ou par fineſſe ou par menace,
Par ſurpriſe ou par action,
Qu'ell' paſſe condamnation.
Ah ! que je la vois échauffée !

. . . .

Vraiment le temps s'en va troubler !...
La lune eſt fort rouge au viſage ;
Ce vermillon eſt un préſage
Qu'il courra quelque mauvais vent ;
Il vaut mieux aller au-devant,

Pour l'appaiser, s'il est possible....
C'est verser l'eau dedans un crible.

. . . .

SCENE II.

MAD. L'AVOCATE, M. L'AVOCAT.

Mad. L'AVOCATE.

Je vous en ferai bien mouller....

M. L'AVOCAT.

Eh bien, où voulez-vous aller,
Mon miel, ma douceur, ma caresse?

Mad. L'AVOCATE.

Ton fiel, ta rigueur, ta détresse!...
Je sais bien d'où je suis venue,
Je ne suis point si peu connue,
Et si n'ai point si peu de bien,
Que l'on ne me reçoive bien.
J'ai de bons parens, Dieu merci.

M. L'AVOCAT.

Ils ne sont pas loin d'ici.

Mad. L'AVOCATE.

Et moi, qui suis de bon lignage,
Et ma foi d'autre parentage,
Et de meilleure part que vous!...

M. L'AVOCAT.

Tout beau, Madame, parlez doux.

. . . .

Il y a ja ſemaine entière
Que vous tenez votre colère,
Et ſi vous ne ſavez pourquoi?

Mad. L'AVOCATE.

Pourquoi? merci dieu! je le voi,
Et jour & nuit devant mes yeux.

M. L'AVOCAT.

Ce ne ſont que des envieux
Qui vous donnent un faux-entendre.

Mad. L'AVOCATE.

Non, non, je n'en veux plus apprendre.
Hé, j'en ſais trop de la moitié.

M. L'AVOCAT.

Ou c'eſt nouvelle inimitié:
Ou quelque bavarde ſecrette
Vous a dit que j'aime Antoinette;
Et vous, vous aimez les menteurs,
Les flagorneurs, les rapporteurs,
Cela eſt votre naturel.
Il n'eſt pas vrai: je ne ſuis tel,
Et voudrois ne l'avoir penſé,
Et ſi je me ſuis avancé
Quelquefois de parler à elle,
. . . .
Ç'a été en votre préſence.....
Mais depuis que je commence
A me tenir un peu en point,
D'être gaillard, ne crier point,
Le ſoupçon & la jalouſie
Vous ont troublé la fantaiſie.

Mad. L'AVOCATE.

Rien ne me trouble, ſinon vous,
Qui me plongez en ce courroux,
Et m'échauffez cette colère.

M. L'AVOCAT.

Venez, approchez, ma commère,
Et parlons doucement enſemble.

Mad. L'AVOCATE.

Doucement ?

M. L'AVOCAT.

Voyez ; il me ſemble
Que tous deux avons, dieu merci,
Du bien aſſez, & ſans ſouci,
Que nous pouvons vivre aiſément.

Mad. L'AVOCATE.

Eſt-ce là le bon traitement,
Eſt-ce l'amour & la douceur,
La courtoiſie & la faveur
Que vous promîtes de me faire ?

M. L'AVOCAT.

Avez-vous eu affection
De collet, de drap, ou d'anneau,
De cotillon ou de manteau
Bandé de velours à l'entour,
Ou de quelque toile d'atour,
De chaînes, de bracelets d'or,
Ou de quelqu'autre choſe encor,
Que n'ayez eu l'argent en main,
Pour l'acheter auſſi ſoudain ?

Mad. L'AVOCATE.

Je ne m'en suis mécontentée.

M. L'AVOCAT.

Quoi donc ? Etes-vous maltraitée ?

Mad. L'AVOCATE.

Vous savez bien ce qu'il me faut,
Et pourquoi je parle si haut
Maintenant.

M. L'AVOCAT.

Or, pour y mettre ordre,
Et pour ne voir plus ce désordre,
Sans qu'il y ait cause ou raison,
De troubler l'eau de la maison,
Il faut que vous serviez de mère
A Antoinette, & moi de père ;
Et bref il nous la faut pourvoir,
Afin que n'ayez de la voir
Occasion, ni moi aussi.
Mais tirons-nous un peu d'ici....
. . . .
Je veux vous dire le dessein,
Et le *retraintif* que j'aprête,
Pour guérir votre mal de tête.

SCÈNE III.

L'AMOUREUX, POTIRON.

L'AMOUREUX.

Tu les as vus ?

POTIRON.

Je les ai vus.

L'AMOUREUX.

Tous deux ensemble ?

POTIRON.

Oui, tous les deux.

L'AMOUREUX.

Tu sais bien tout ce qu'ils ont dit.

POTIRON.

Oui, je sais tout ce qu'ils ont dit ?

L'AMOUREUX.

Quoi ? Que Monsieur aime Antoinette ?

POTIRON.

Oui, que Monsieur aime Antoinette.

L'AMOUREUX.

Et qu'il pratique Maître Jean ?

POTIRON.

Oui ; qu'il pratique Maître Jean

L'AMOUREUX.

Pour brasser quelque mariage ?

POTIRON.

Pour brasser quelque mariage.

L'AMOUREUX.

Et que Madame le sait bien ?

POTIRON.

Et que Madame le sait bien.
Je vous l'ai jà dit tant de fois,

Et si vous avez droits ou loix,
Ou défenses pour l'empêcher,
Monsieur, il vous faut dépêcher.

L'AMOUREUX.

Mais avant que rien entreprendre,
Potiron, il te faut attendre
Ici, si tu verras sortir
Jeanne, afin de m'en advertir.
Je meurs d'une jalouse envie
De savoir ma mort ou ma vie
D'Antoinette; je sais pourquoi
Elle n'accordera jamais
D'épouser un Clerc du palais.
Toutesfois ce traître lutin
Est si méchant, est si très-fin,
Qu'il me donnera croc en jambe,
Si de fortune je n'enjambe
A grands pas dessus ses brisées.
. . . .

POTIRON.

Rentrez & faites vos efforts.

L'AMOUREUX.

Je m'en vais.

POTIRON.

Allez, de par Dieu!

Car je vois Monsieur en ce lieu,
Et Madame qui sort après:
Je les épierai de si près,
Que je vous mettrai hors de peine.

SCÈNE IV.

M. L'AVOCAT, MAD. L'AVOCATE, POTIRON.

M. L'AVOCAT.

Je sais bien que ce Capitaine,
Mon cousin, qui me la laissa,
Ne viendra jamais par deça.
Il est mort, & par sa vaillance,
Un soldat de sa connoissance,
Retourné tout nouvellement,
Me le conta dernièrement:
Je ne l'ai voulu avancer
Sitôt, de peur de l'offenser.
Aussi-bien nouvelle fâcheuse
Ne peut être trop pareileuse.

Mad. L'AVOCATE.

Que la fille en sera marrie!

M. L'AVOCAT.

C'est la brêche & la batterie
Par où notre malheur se passe.

POTIRON, *à part.*

Il ne dit mot que je donnasse
Pour un écu d'or & de poids.
Mais il faut retenir ma voix,
Ils n'ont point les aureilles sourdes.
S'ils ne se donnent point de bourdes,
A ce coup mon maître est heureux.

Mad. L'AVOCATE.

C'eſt un métier très-dangereux,
Que la guerre, à ce que je voi.

POTIRON, *à part.*

Oui pour un autre que pour moi.

M. L'AVOCAT.

Et ſi m'aſſura pour le ſûr
Qu'étant couché derrière un mur,
Deſſus le ventre en embuſcade,
Il ſurvint une canonnade,
Droit par-deſſus un ravelin,
Qui prend le mur & le couſin,
Et les emporte, pêle mêle,
Hachés menus comme la grêle.

Mad. L'AVOCATE.

Je vous promets que c'eſt dommage.

POTIRON, *à part.*

Mon Maître a gagné l'avantage
Sur la partie pour le coup.

M. L'AVOCAT.

Mais nous tardons ici beaucoup:
Le jour s'en va; concluſion
Il nous la faut pourvoir, M'amie.

Mad. L'AVOCATE.

Je n'en ſerai jamais marrie.

. . . .

M. L'AVOCAT.

Qu'ell' se marie & qu'on lui donne
Un bon présent, c'est belle aumône.
Rien mieux employé ne peut être,
Puis elle est pour le reconnoître.

. . . .

D'ailleurs nous n'avons pas d'enfans :
Que vous en semble-t-il ma femme ?

Mad. L'AVOCATE.

Mais que cette nouvelle trame
Ne m'ourdisse nouveau martel ;
J'en suis d'avis ; il n'est rien tel
Qu'en décharger notre ménage
Par l'accord d'un beau mariage.

M. L'AVOCAT.

Je l'ai déja bien commencé.

Mad. L'AVOCATE.

Mais encore à qui ?

M. L'AVOCAT.

J'ai pensé
Que Maître Jean étoit son cas.
Il y a cinq cents Avocats
Au Palais qui ne sauraient faire
Ce qu'il fait : il sait bien extraire,
Dresser appointement en droit. . .
A la Barre, hé il plaiderait. . .
Maître Jean est gentil garçon,
Maître Jean a bonne façon ;

Maître

Maître Jean est fin & accort,
Maître Jean n'est pas un sot;
Et bref, Maître Jean, sans envie,
Gagnera aussi-bien sa vie
Que sollicitcur du Palais.

Mad. L'AVOCATE.

Puis vous ne l'oublierez jamais;
Il nous a fait trop de service.

M. L'AVOCAT.

Puis je le mettrai en Office
Ou de Clerc de Greffe ou d'Huissier.

Mad. L'AVOCATE.

Il ne sait que trop ce métier.

M. L'AVOCAT.

Est-ce bien dit! Que vous en semble?

Mad. L'AVOCATE.

S'ils sont mariés ensemble,
J'espère qu'ils feront du fruit.
La fille est bonne & a bon bruit;
La fille est douce & gracieuse;
Elle n'est fière, ni fâcheuse.
La fille n'est pas un brin sotte.
Je crains qu'elle soit Huguenotte
Seulement; mais elle est modeste
En paroles, chaste & honneste,
Et toujours sa bouche ou son cœur
Pensent ou parlent du Seigneur.

M. L'AVOCAT.

Sachez seulement son vouloir.

Mad. L'AVOCATE.

J'y vais, & ferai tout devoir
De savoir bien secretement
Qui elle est, & quoi & comment?

M. L'AVOCAT.

N'en faites jà trop grande enquête
Vous lui pourriez mettre en la tête
Je ne sais quoi pour la fâcher.

Mad. L'AVOCATE.

Vraiment je ne veux empêcher
Quant à moi, une œuvre si sainte.

M. L'AVOCAT.

Allez, je vais donner l'atteinte
A mon Clerc suivant ce dessein.

Mad. L'AVOCATE.

Aujourd'hui plûtôt que demain
Nous les accorderons ensemble.

(*Elle sort.*)

M. L'AVOCAT, *seul.*

N'ai-je pas mis ma bête à l'amble
Doucement & sans la forcer?
Il faut seulement amorcer
Un peu cette bête farouche
D'un petit mots dedans sa bouche.
Pour le tourner à toutes mains...
Je vais achever mes desseins.

(*Il sort.*

SCÈNE V.

POTIRON, JEANNE.

POTIRON.

Je ſuis altéré de me taire....
Voilà Jeanne... Eh-bien ? eſt-ce fait ?

JEANNE.

Potiron, vous êtes du guet ;
Tu peux bien redire à ton Maître
De point en point ce que peut être....
Tu l'as entendû comme moi.

POTIRON.

Ce Capitaine eſt mort : mais quoi ?...

JEANNE.

Ce coup a coupé l'éguillette.
. . . .
D'eſpérance je n'en ai plus.

POTIRON.

Mais mon dieu ! comme ce perclus,
Ce vieux rêveur, ce mitouin
A contrefait le patelin.

JEANNE.

Il l'a ſi bien mitouinée,
Et ſi bien empatelinée,
Qu'il a fait ce qu'il a voulu.

POTIRON.

Eh quoi ? Jeanne ?

JEANNE.

. . . . Ils ont réſolu

Faire aujourd'hui le mariage.

POTIRON.

Aujourd'hui ?

JEANNE.

Voire, j'en enrage;
Et si j'en crêve de dépit.
Cela se fera sans répit.

POTIRON.

Voici mon malheur ou mon bien.

JEANNE.

Potiron, ils nous auront bien....
Va-t-en & chemine tout beau.

POTIRON.

Encor tiennent-ils l'écheveau
Pour démêler leur entreprise.

JEANNE.

Gardons-nous de quelque surprise.
(*Elle sort.*)

POTIRON.

Quelque chose que Jeanne die,
La toile n'est pas mal ourdie:
Si cette nouvelle poursuite
Aujourd'hui ne se précipite,
J'ôterai mon Advocaceau
D'entre la pierre & le couteau,
Et mettrai tout à bon port.

. . . .

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Antoinette se désole de la nouvelle de la mort du Capitaine qui était son unique espérance, son seul appui. Elle se plaint de la précipitation avec laquelle on veut la marier; elle aimerait assez le jeune Avocat qui l'engage à différer de conclure avec un autre; mais elle ne voit pas de possibilité à réunir les consentemens de son tuteur, de sa mère, de ses parens, & de plus, on lui a dit qu'il a fait une promesse de mariage à une Demoiselle dont il est l'Avocat. Cette raison l'a décidée à cacher sa naissance, à faire entendre qu'elle est orpheline, & dans la situation où elle se trouve, elle ne voit d'autre parti à suivre que de s'en rapporter à M. l'*Avocat* qui, d'accord avec sa femme, veut la marier à *Maître Jean*: d'ailleurs, elle ne peut retourner dans la maison paternelle, & elle doit se tenir éloignée de sa famille: *la noblesse*, dit-elle:

La noblesse
Aujourd'hui n'est que pauvreté,
Je ne puis vivre en liberté,
En liberté de conscience,
Mieux qu'à Paris, la patience
Sera mon espoir & mon bien.

SCÈNE II.

ANTOINETTE, JEANNE.

Jeanne conte qu'elle va acheter la provision pour le repas des nôces. *Antoinette* lui donne de l'argent pour la mettre dans ses intérêts, & elle se retire.

JEANNE, *seule*,

Mon dieu, que je plains ce repas !
Pauvre fille qui ne sait pas
Que cette libéralité
Se fait pour la commodité
Que Monsieur espère en avoir ;
Madame, qui ne peut savoir
Ce qu'il bâtit en son cerveau,
Donne le drap & le ciseau
Pour se tailler une cornette.
Toutefois j'estime Antoinette,
Tant sage & tant fille de bien,
Qu'enfin ce Monsieur n'aura rien
De ce qu'il prétend ; le méchef
Qu'il forge, cherra sur son chef.

Mad. L'AVOCATE.

Jeannne ?

JEANNE.

Madame !

Mad. L'AVOCATE.

Et allez donc ;
Pour babiller je ne vis onc
Femme au monde qui vous ressemble.

JEANNE.

J'ai cent mille affaires enfemble.

Mad. L'AVOCATE.

Rien ne fert de vous excufer.

JEANNE.

Il ne faut jamais repofer.

Mad. L'AVOCATE.

Elle caquette toute feule....
C'eft un claquet, c'eft une meule
D'un moulin qui tourne toujours.

Dans la Scène fuivante, elle témoigne la joie qu'elle reffent de voir *Antoinette* fortir de fa maifon, la Voifine applaudit à un mariage qui ôte toute efpérance à fon fils & promet à fon amie de le lui amener à fouper. Le Vieux paraît, il foupire après l'inftant qui réunira *Maître Jean* & *Antoinette*, mais il craint l'arrivée du *Capitaine*, il appréhende les rufes de *Potiron*, & fa femme qui lui trouve un peu d'humeur, l'engage à fe dérider le front.

Si faut-il
Rire ce foir, être gentil;
Nous aurons bonne compagnie,
Pour fêtoyer notre accordée;
Si faut-il fe mettre en pourpoint.

L'Avocat eft de l'avis de fa femme, il preffe *Jeanne* de faire le feftin, & va trouver *Antoinette*

qui, pour la première fois, entretient *Maître Jean* du mariage qu'elle doit contracter avec lui ; il se retire en disant :

Cependant je vais assaillir
Un gros procès & le haper
Au poil, attendant le souper.

L'*Amoureux* arrivé, se compare à un bâtiment dont le plan & les apparences promettent beaucoup, mais qui se dégrade ensuite par la négligence du propriétaire. *De même*, dit-il, *depuis que cette tempête amour a plu sur ma tête, je ne suis plus reconnoissable.*

Cependant *Potiron* vient l'informer de la mort du *Capitaine*, il s'en réjouit & presse ce Valet de mettre tout en œuvre pour le servir.

Va, brasse ;
Taille, recous quelque fallace
Pour rompre & pour troubler la fête
Du mariage qui s'aprête.
Va, & dis qu'elle m'a promis ;
Assure qu'un de tes amis
Aujourd'hui même s'est fait fort
Que le Gendarme n'est pas mort,
Et qu'il sera tôt de retour.
Si nous pouvons passer ce jour
Pour empêcher ou pour attendre ;
La fièvre ne me peut reprendre,
Etant guéri de cet accès.

. . . .

POTIRON.

Adieu, Monſieur, laiſſez-moi faire :
Parbleu ! je m'en vais brouiller tout.

L'AMOUREUX.

Va, Jeanne tiendra bien le bout,
Elle eſt aſſez fine & ruſée
Pour dévider cette fuſée.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CAPITAINE, BERNARD, JEANNE.

LE CAPITAINE.

Je hais ces ames caſanières,
Je hais ces ames buiſſonnières,
Ces ſoldats, qui le plus ſouvent
N'oſent mettre la tête au vent
Pour trouver la bonne fortune.
La guerre eſt une mer commune
Pour s'enrichir en un moment :
Il ne faut qu'un abordement,
Un ſac, un dé, une ruine,
Un trouble, un aſſaut, une mine :
Il ne faut qu'une guerre encor
En France pour ſe faire d'or.
. . . .
Bernard ?

BERNARD.

Monſieur !

LE CAPITAINE.

N'es-tu point las ?

BERNARD.

Parbieu ! je n'ai jambe ni bras
Qui ne perde force & vigueur,
Je n'en puis plus ; mais vous, Monsieur ?

LE CAPITAINE.

J'ai fait cent fois de grandes traites,
J'ai dressé embûches secrettes,
J'ai fait des approches de nuit ;
J'ai fait mil fois, oyant le bruit
Du tambourin, la sentinelle ;
J'ai miné, sapé, fait échelle ;
Et pour acquérir quelque nom,
J'ai fait à gorge de canon
A l'ennemi cent camisades,
J'ai donné cent harquebusades,
Cent fois j'ai couru au défaut
D'un bataillon, ou d'un assaut,
Cent fois j'ai donné des alarmes,
J'ai mille fois porté les armes
Trente-six heures sans dormir ;
J'ai fait trembler, j'ai fait frémir
Cent fois l'ennemi en campagne :
Et en Piémont & en Espagne,
Trois fois combattu en champ clos,
Mille fois perdu le repos,
Mille fois couché sur la dure,
A l'air, au chaud, à la froidure ;
Mais je n'eus jamais tant de mal,

Fut à pied ou fut à cheval,
Que j'ai eu pour gagner Paris.

BERNARD.

Vos amours ne seront marris
De vous voir en bonne santé.
Monsieur, tranchons de ce côté;
Je vois porte & fenêtre ensemble
De votre cousin, ce me semble.

LE CAPITAINE.

Bernard?

BERNARD.

Monsieur.

LE CAPITAINE.

Aproche-toi.

BERNARD.

Que voulez-vous?

LE CAPITAINE.

Viens ça: dis-moi,
Que te semble de l'entreprise?

BERNARD.

Si la ville n'eût été prise,
Et si Dieu n'eût été François,
Je ne sais doute que l'Anglois
N'eût forgé & mis en balance
Les Angelots en notre France,
Ainsi qu'il a fait autrefois.

Le Capitaine continue de parler de ses prouesses & de compter les gains qu'il a faits dans

ſes campagnes, ſans oublier la part la plus précieuſe de ſon butin, *Antoinette* qu'il a placée chez ſon couſin l'Avocat à titre de parente. *Bernard* ſent l'odeur d'un bon repas & engage ſon Maître à ne plus différer de ſe montrer. *Jeanne* arrive, voit le Capitaine qu'elle croyait mort, ne peut revenir de ſa ſurpriſe & fait de longues réflexions ſur ce retour qui renverſe tant de projets, qui occaſionne tant de changemens.

Bref, notre Monſieur eſt infame ;
Maître Jean demeure ſans femme ;
Potiron gagne ſon procès ;
Madame eſt hors de ſon accès ;
L'amoureux eſt deſſus les erres,
De pouvoir tirer hors des ſerres
Et des pinces de ce hobreau,
Les plumes de ce jeune oiſeau.

. . . .

Dans une autre ſcène, le Gentilhomme de Poitou ſe préſente & plaint les malheureux Plaideurs.

Ah ! que celui vit miſérable
Qui a procès ; c'eſt un grand cas,
Auſſi-tôt que ces Avocats
Nous ont empiétés une fois,
Ils nous font rendre les abois.
Cette gente farouche & rebourſe
Tire l'eſprit de notre bourſe
Subtilement par les fumées
De leurs paroles parfumées,

Puis nous chasse à l'extrémité
Des bornes de la pauvreté.

. . . .

Il y a seulement vingt ans
Que je suis de ces poursuivans
Qui bâillent après un Arêt ;
J'eusse bien gagné l'intérêt
Au double de mon action,
Si quelque condamnation
M'en eût tiré premièrement.

. . . .

Il a reconnu, ajoute-t-il, que la faveur est le rempart d'un pauvre plaideur,

Et partant, gentille Déesse,
Faveur, c'est à toi que j'adresse
Mon procès, mon sac & mes quilles :
Car mes raisons sont inutiles,
Mon bien, ma peine & mon labeur,
Sans ton secours, gente Faveur.
C'est à toi, Faveur, que je donne
Mon bien, mes vœux & ma personne ;
Sans toi, je n'espère jamais
De voir la fin de mon procès.
Sans toi, je n'ai plus d'espérance ;
Sans toi, je perds la patience,
Car c'est toi qui tiens aujourd'hui
Notre bien & celui d'autrui. . . .

. . . .

Après une hymne fort longue à cette même Faveur dont il célèbre les vertus, ou plutôt les pro-

diges, il frappe à la porte de ſon Avocat. *Jeanne* lui ouvre, & ne peut s'empêcher de le plaindre.

Entrez.... Ah pauvre miſérable !
Pauvre plaideur mal-aviſé !
Penſez comme il ſera traité
Maintenant de notre Monſieur ;
Il eſt en ſon grand crêve-cœur :
Vraiment il pouvoit bien attendre
Juſques à demain pour entendre
Des nouvelles de ſon procès ?
Il l'a ſurpris en ſes accès ;
Et ſon Clerc en ſa chaude colle....
Mais, mon Dieu ! ne ſuis-je pas folle
De muſer ſi long-tems ici ?
Mon rôt ſe gâte, & puis voici
Maître Jean qui ſouffle & ſoupire.
Par ma foi, j'ai tant faim de rire,
Que je n'oſe pas l'acoſter.

. . . .

Je vois cette bonne mine
De *Potiron* qui lui tiendra
Compagnie & qui l'attendra,
Mais pour ſe moquer ſeulement.

SCÈNE IV.

POTIRON, MAITRE JEAN.

POTIRON.

Eh bien, Maître Jean ? quoi ? comment
Vous va, Monſieur le Marié ?

MAÎTRE JEAN.

Parbieu ! je ſuis bien allié !
Ah vertubieu du mariage !

POTIRON.

Qu'y a-t-il ?

MAÎTRE JEAN.

Ah parbieu ! j'enrage,
Je meurs & crêve de dépit.

POTIRON.

Quoi ? n'y a-t-il pas de répit
Pour paſſer cette chaude alarme ?

MAÎTRE JEAN.

Comment ? c'eſt ce vaillant Gendarme,
Ce brave Soldat de Piémont,
Qui tranche-là du Rodomont :
Et diriez, oyant ſon langage,
Qu'on lui a fait un grand outrage
D'avoir échangé le vouloir
D'Antoinette & de la pourvoir.

POTIRON.

Parbieu ? Monſieur vaut bien Madame.

MAÎTRE JEAN.

Je n'ai que faire d'une femme,
J'en trouve trop pour de l'argent.

POTIRON.

Mais quoi ? cela n'eſt pas urgent
Pour refuſer ſi bon parti.

MAÎTRE JEAN.

Vraiment je ſerois bien lotti !
Comment ? la petite affétée
Eſt-là, devant ſes yeux, plantée,
Sans faire ſemblant de ſavoir
Qui je ſuis, & diriez à voir
Sa contenance & grace bonne,
Qu'elle ne connut jamais perſonne.

POTIRON.

Ruſée & ingrate vraiment,
Qui cèles le bon traitement
Que tous enſemble t'avons fait !

MAÎTRE JEAN.

Monſieur eſt-là qui contrefait,
Au coin de notre cheminée,
Une vieille idole enfumée;
Tout tranſi & tout éperdu,
Vous diriez qu'il eſt deſcendu
Soudain quelqu'éclat de tonnerre
Qui l'a mis & rué par terre.

POTIRON.

Et mon bon Maître ? que fait-il ?

MAÎTRE JEAN.

Il eſt gaillard, il eſt gentil,
Et me ſemble qu'il ſoit bien-aiſe
De ce trouble & de mon mal-aiſe.

POTIRON.

Oui, comme s'il y prétendoit
Quelqu'intérêt, ou s'il avoit
Envie de ſe marier.

MAÎTRE

MAÎTRE JEAN.

Tu sais bien qu'il m'a fait prier
Par toi-même, de me distraire,
De ne poursuivre cette affaire
Et de chercher autre parti.

POTIRON.

Oui bien, mais il fut averti
Que vous faisiez l'opiniâtre....
Mais quoi ?.. se veulent-ils combattre
Là-dedans ? dites, Maître Jean ?

MAÎTRE JEAN.

Je meurs de détresse & d'ahan.

POTIRON.

Et de Madame, quelle chère ?

MAÎTRE JEAN.

Madame est-là qui de colère,
Ou de peur, n'ose dire mot.

POTIRON.

Et ce bragard, ce maître sot
Se courrouce & fait-là le brave ?

MAÎTRE JEAN.

Ni sa colère, ni sa bave,
Parbieu ! ne m'épouvante en rien.

POTIRON.

Maître Jean, il vous orra bien ?

MAÎTRE JEAN.

Je ne le crains ni mort, ni vif ;
Je n'ai pas le cœur si craintif.

Or que je n'ais que l'écritoire,
Que j'aie peur de sa colère :
Son Valet l'a battu cent fois.

POTIRON.

Mais où allez-vous ?

MAÎTRE JEAN.

Je m'en vais.

POTIRON.

Quoi ! n'entrer d'aujourd'hui céans ?

MAÎTRE JEAN.

Il fait le Maître là-dedans,
Et diriez, à voir Bagnollet,
Que Monsieur n'est que son Valet.
Et Madame sa Chambrière.
Adieu.

POTIRON.

Mais trêve de colère,
Ma foi, vous attendrez un peu.

MAÎTRE JEAN.

Non ferai, je quitte le jeu.

POTIRON.

Mais vraiment il n'est impossible
Que tout ne se fasse paisible
Par quelque bon apointement
Qui surviendra soudainement ;
Sans y penser, il y va tard.

MAÎTRE JEAN.

Quant à moi, je quitte ma part,
Je m'en vais, je n'y veux point être.

POTIRON.

Paix, Maîtrre Jean, voici mon Maître,
Qui nous dira toutes nouvelles....
Vraiment, vraiment elles sont telles
Qu'il les désire; je le voi:
Son marcher porte ne sais quoi
De gaillard, je le connais bien.

SCENE V.

L'AMOUREUX, POTIRON, Me. JEAN.

L'*Amoureux* a obtenu l'objet de ses désirs, & *Antoinette* lui est accordée: il avoue qu'il en est redevable à *Potiron* dont les conseils ont soutenu ses espérances, il s'en félicite & raconte de quelle manière le Gentilhomme Poitevin a reconnu sa fille. *Si-tôt qu'il eut fait*, dit-il en parlant du procès dont le gain l'a conduit à Paris:

Il voit & contemple la grace
D'Antoinette, ses yeux, sa face,
Sa taille, ses mains & ses doigts;
Et la regardant à deux fois,
La remarque d'une brûlure
Qu'elle a sur l'œil; lors il assure,
Après s'être bien enquêté
Du Capitaine, & éventé
Tout le fait, que cette Antoinette
Etoit sa fille; & la pauvrette
Soudain commence à ressentir
Le vrai sang qui ne peut mentir;

Blêmit, rougit, & le bon père
A peine, à peine se modère
De se pâmer en la baisant.

Maître Jean & *Potiron* sont émerveillés de cette avanture; l'*Amoureux* leur fait part de l'histoire d'*Antoinette*, de la disposition où elle est de rentrer dans le sein de l'Eglise, de la générosité du *Gentilhomme*; & plein de la joie la plus vive, il court presser son Tuteur de régler les articles du contrat. *Entrons*, dit *Potiron* à *Maître Jean*,

Entrons ensemble librement,
Nous pouvons entrer maintenant
Que la querelle est accordée,
Puis je sens d'ici la fumée
Du rôt, ou soupe, je le sens.

(*Aux Spectateurs.*)

Je vous prierois d'entrer céans,
Si la salle étoit assez grande,
Mais adieu, je me recommande,
Ce sera pour une autre fois.

Nous regrettons, avec raison, que *Remi Belleau* n'ait pas composé d'autre Ouvrage dramatique, & le naturel qui règne dans celui-ci, justifie le désir que nous avons eu de le tirer de l'oubli dans lequel il était plongé. Nous en agirons de même à l'égard de plusieurs autres Pièces qui sont ignorées & qui ne méritent pas moins d'être connues.

FERRAND DE BEZ.

En 1565, il fit imprimer, à Lyon deux Eglogues, ou Bergeries Saintes. L'une à quatre Personnages, dédiée à *François de Lorraine*, Chevalier de Rhodes, contient l'institution, puissance & office d'un bon Pasteur. *Pan* y représente le Dieu éternel, *Christin*, Jésus-Christ, *Christine*, l'Eglise, *Pierre* & *André*, les bons Pasteurs.

Christin qui ouvre la scène, témoigne l'envie qu'il a d'aller retrouver son père *Pan*, & de quitter le pays qu'il habite depuis trente-trois ans; *Christine* s'afflige, il fait tous ses efforts pour la consoler, & lui promet de laisser avec elle son Esprit qui la défendra de la gueule du loup cruel, auquel elle craint d'être abandonnée.

Nul nuire vous pourra : la foudre & le tonnerre
Abattre ne pourront votre angulaire pierre

Christine n'en est pas moins inquiète; elle appréhende les faux Bergers, & voudrait en avoir un qui prît soin du parc, qui veillât exactement sur le troupeau. *Christin* fait choix de *Pierre*, & *Pierre* lui répond de son côté.

L'Orient, l'Occident & le Midi bouillant
Votre nom chanteront : Septentrion tremblant
Vos gestes entendra. Jusques aux Antipodes
En votre honneur iront nos Chansons & nos Odes.

Cependant il réfléchit que sans la grace divine, il est indigne de servir *Christin*, *Christin* le rassure, lui associe *André*, leur donne ses instructions, & disparaît : alors les deux Apôtres prennent le parti d'aller éclairer les quatre parties du monde, & d'y publier que *Christine* est l'épouse de *Christin*.

Les cinq Personnages de la seconde *Bergerie* sont le *Pasteur Messager*, ou *Jean-Baptiste*, le fils de *Pan*, ou J. C. le *Pasteur Chrétien*, le *Pasteur Ethnique*, & le *Pasteur Juif*.

Les heureuses brebis par les forêts ramées,
Ne craindront plus les loups, ne bêtes animées,
Car le fils du grand Pan qui d'elles aura cure,
Au loup cruel fera guerre très-âpre & dure.

C'est ainsi que l'arrivée du *Suprême Pasteur* est annoncée dans la première scène par le *Pasteur Messager* auquel le *Pasteur Ethnique* demande qui il est : il répond que *Pan* lui-même l'a chargé de débiter cette grande nouvelle ; le *Pasteur Juif* veut savoir ce que c'est que ce *Pan*, il ajoute qu'il n'en connaît pas de plus grand qu'*Abraham*, & le *Messager* lui réplique que le *Pan* qu'il prêche

N'est point le Pan connu qui le Parc Arcadique
Garde, & qui dedans met la louve famélique.
. . . .
Mais c'est Pan éternel en ses œuvres parfait,
C'est Pan qui a pouvoir faire mourir & vivre.

Le *Pasteur Chrétien* brûle de le connaître & de lui obéir, le *Messager* l'assure que c'est le seul moyen de suivre la *droite ligne*; le *Pasteur Ethnique* est d'un avis différent, parce que dans tout cela il ne *voit rien pour son ventre*; le *Juif* fait de nouvelles questions au *Messager* qui éclaircit les difficultés qu'on lui propose, *Pan* se présente & triomphe des deux incrédules : *ainsi*, leur dit-il en finissant.

Ainsi persévérez : heureux qui ne verra
Ce bien que vous voyez, toutes fois y croira.
Les Juifs qui ne voudront recevoir ma parole,
Ne seront point écrits en mon céleste rôle :
Les Gentils qui croiront, vivant selon mes dits,
Obéissant aussi aux Statuts & Edits
Que je leur ai baillés, de mon pain & mon vin
Faim & soif éteindront dedans mon Parc divin.
Bienheureux doncq celui qui aura cru
Ce qu'on annoncera de moi, sans l'avoir vu.
Ce tems pendant veillez, le jour est incertain
Quand je retournerai : n'attendez à demain
A faire mes Statuts. Si les faites, mon père
Vous récompensera en mon règne prospère.

CLAUDE ROUILLET.

Il est resté de cet Auteur, né à Beaune en Bourgogne, une *Philanire, femme d'Hipolyte*, Tragédie en vers libres & avec des chœurs.

» Quelques années se sont passées depuis qu'une Dame de Piedmont impétra du Prévot du lieu, que son mari, lors prisonnier pour quelque con-

cuſſion, & déja prêt à recevoir jugement de mort, lui ſeroit rendu, moyennant une nuit qu'elle lui prêteroit. Ce fait, ſon mari, le jour ſuivant, lui eſt rendu, mais ja exécuté de mort : elle eſt eſplorée de l'une & l'autre injure, a ſon recours au Gouverneur, qui, pour lui garantir honneur, contraint le Prévot à l'épouſer.

Refuſe-tu la couple
Obſtinément que je fais de vous deux ?
Approchez-vous, car ainſi je le veux.
Touchez en main l'un & l'autre pour gage,
Et ſeureté de loyal mariage.

Le Prévôt obéit, le Gouverneur le fait décapiter, & cependant, ajoute l'Auteur dans l'argument que nous venons de rapporter, la Dame demeure dépourvue de ſes deux maris.

Rouillet, Profeſſeur au Collége de Bourgogne, compoſa d'abord cette Pièce en latin, & enſuite il la traduiſit en vers français.

NICOLAS FILLEUL.

Il naquit à Rouen vers 1510, & au ſortir de l'enfance, il vint à Paris, où dans la ſuite il occupa une chaire de Profeſſeur au Collége d'Harcourt. Il y compoſa quelques Poéſies latines & françaiſes, imprimées en 1566, in-4°., les *Nayades*, *Charlot*, *Thétis* & *Françoiſe*, Dialogues en vers de douze ſyllabes, enfin trois pièces drama-

tiques qu'il ne fit que pour exercer les talens de ses Elèves. Chaque Poète était alors dans l'usage de prendre une devise, & la sienne était, *fatis contrariis fata rependens*. Ses Œuvres sont devenues très-rares, mais à peine méritent-elles d'être lues, l'on en jugera par la courte analyse que nous allons en donner.

LA LUCRÈCE.

LUCRÈCE, sa *Nourrice*, *Sexte Tarquin*, *Collatin*, *Brute*, un chœur de *femmes Romaines*, sont les Personnages de cette Tragédie en cinq actes & en vers, représentée à Gaillon, devant *Charles IX*, le 29 Septembre 1566.

Dans le *premier* acte, *Sexte Tarquin* seul, réfléchit que souvent on prend une vaine confiance dans sa vertu, & qu'elle est exposée à mille dangers dont il est impossible de la garantir : ensuite il raconte de quelle manière il fut surpris par l'amour à la vue de *Lucrèce* chez laquelle il a été conduit par *Collatin*, son mari, au retour d'une guerre pendant laquelle cette vertueuse Romaine n'avait cessé de verser des larmes.

> Nous entrons en la chambre, & Collatin l'embrasse,
> Des perles de ses yeux lui arrosant la face

Qui sembloit en beauté le vermeil d'un jardin
D'éclos au plus-doux mois, au soleil du matin.

Cette scène est suivie d'un chœur plein de maximes triviales, & fort mal exprimées.

Dans le *second* acte, *Lucrèce* gémit avec sa *Nourrice*, de l'outrage que vient de lui faire son indigne amant, & le genre de ses plaintes est du dernier ridicule : *car ainsi*, dit-elle :

Car ainsi que l'on voit, quand Flore, au plus doux mois,
Vient revêtir de verd la perruque des bois,
Le chêne qui verdit sur les autres la tête,
Recevoir le premier les coups de la tempête,
Ainsi j'ai dessus moi tout l'orage reçeu,
Orage, non d'éclairs, de grêles, ne de feu,
Mais bien, au lieu d'éclairs, de grêles & de flames;
Orage plein d'horreur, de deshonneurs & blâmes.

LA NOURRICE.

Bride cette fureur qui te mène si fort.

LUCRÈCE.

Las! je la briderai, Nourrice, par ma mort,
Et vengeant mon honneur, j'en porterai moi-même
La nouvelle à Pluton, le Dieu du peuple blême.

On trouvera la même élégance dans les vers suivans chantés par le *Chœur* qui célèbre la vertu de *Lucrèce*, dans un siècle où ses concitoyennes étaient loin, sans doute, de donner le même exemple.

Plutôt le sein ne pommelle
Aux pucelles de quinze ans,
Que l'amour les empointelle
De ses soucis plus cuisans,
Egarent leur cœur folâtre
Dans l'œil qui les idolâtre,
Et les plus grandes qui sont
Dessous les loix d'himénée,
Rompant la foi ja donnée,
A d'autres baisers s'en vont.

Collatin & *Brute* paraissent ensemble dans le *troisième* acte : ils ignorent pourquoi on les a fait venir du camp où ils étaient, pourquoi on les a pressés de se rendre secrettement à Rome, & en attendant qu'on les en instruise, ils moralisent fort au long sur les jeux de la fortune. Cependant *Lucrèce* se désole & veut mourir : sa *Nourrice* alarmée, vole au-devant de *Collatin* & de *Brute*, elle leur apprend le crime de *Tarquin*, & de concert ensemble, ils prennent la résolution d'en tirer la vengeance la plus éclatante. *Lucrèce* se tue, le *Chœur* l'admire & la plaint, *Collatin* menace *Tarquin*, & *Brute* finit la Tragédie par ces quatre vers :

Mais il faut du foyer aller dresser le bois,
Puis nous crierons, Lucrèce au tombeau par trois fois,
Puis à la chasteté nous sacrerons sa cendre,
Et puis il nous faudra la liberté défendre.

LES OMBRES.

UN *Satyre*, *Thyrsis*, Berger, *Mélisse*, Bergère, *Clion*, Nayade, *Mirtine*, *Cupidon* & un chœur d'*Ombres amoureuses* sont les Personnages de cette *Pastorale*, représentée le même jour que *Lucrèce*.

Le *Satyre* & *Thyrsis* célèbrent tour à tour les charmes de leurs maitresses, mais ils se plaignent de leurs rigueurs, & les Ombres terminent l'acte par les vers suivans :

Que sert au corps un orgueilleux cercueil,
Si seulement leurs cendres il resserre ?
S'il faut avec les pleurs, les maux, le deuil,
Souffrir encor un vivre sous la terre ;
Si dans les champs inconnus au soleil,
L'aveugle archer ses traits de feu desserre ;
O chétif vivre ! ainçois chétif malheur !
Malheur chétif ! ains éternel labeur !

Dans le *second acte*, *Mélisse* & *Clion* se font confidence de leur amour, & de la crainte qu'elles ont de suivre leur penchant : *Cupidon* seul occupe le *troisième*, & y vante l'excès de son pouvoir qui lui soumet les hommes & les Dieux. Dans le *quatrième*, le *Satyre* & *Thyrsis* consultent *Myrtine*, qui leur indique la retraite de l'Amour, & leur enseigne le moyen de l'enchaîner.

Dessus le bord herbu il doit bientôt saillir,
Allez pour l'épier & courez l'assaillir :
Mais quand il sortira, lorsqu'une brave audace
Vous mettra le courroux & l'horreur sur la face,
Ne faillez point de cœur, j'açoy qu'il se fera
Ore cruel lion, ore il se formera
En dragon écaillé & en mille autres formes
Et de venin hideusement difformes :
Plus il s'efforcera, & plus vous le lierez,
Puis aux Nymphes captif vous l'amenerez.

Dans le *cinquième* acte, *Clion* & *Mélisse* ont un entretien sur l'Amour : la première observe que

Même le vain plaisir au vice favorable,
Si le fait croire Dieu & grand & indomptable,
Afin que se forgeant ce Dieu plus violent,
Sous la grandeur d'un Dieu, on pèche librement,
Lui donnant sur les Dieux cet avantage & gloire,
Combien qu'il soit petit d'avoir toujours victoire.

L'*Amour*, ajoute *Mélisse* :

L'amour n'est point un Dieu, il naît d'oisiveté.

L'une & l'autre se félicitent d'en avoir triomphé : cependant les deux Amans leur amènent l'*Amour* qu'ils ont enchaîné ; ce Dieu brise ses liens, & enflame les deux Bergères qui le reconnaissent pour leur vainqueur.

CLION.

Puisque notre malheur, puisque notre heur ensemble,
Tout ainsi que deux cœurs, Mélisse, nous assemble,

Aussi veuille l'amour, de notre bien soigneux,
Mon Satyre & Thyrsis lier de mêmes vœux.

ACHILLE.

CETTE Tragédie, jouée au Collége d'Harcourt le 21 Décembre 1565, est mieux conduite que *Lucrèce*, mais si mal écrite, que nous ne citerons aucuns de ses vers.

Achille apprend la mort de *Patrocle*, & il évoque son Ombre avec laquelle il veut concerter les moyens de se venger. Ensuite il prend ses armes & provoque *Hector* au combat. Celui-ci n'est touché ni des malheurs qui lui sont prédits par *Cassandre* sa sœur, ni des inquiétudes de *Priam*, ni des larmes d'*Andromaque*; il se présente à son ennemi, il est tué, & son vainqueur le fait traîner autour des murailles. *Priam* vient lui demander le corps de son fils, & lui promet en échange, *Polixène* sa fille dont il est amoureux : *Achille* y consent, & suit *Priam* dans Troye où il doit épouser la beauté qui lui est accordée, mais *Pâris* lui lance une flèche au talon, le seul endroit de son corps qui n'est point invulnérable : il meurt de sa blessure, l'armée d'*Hector* s'en réjouit, & *Cassandre* lui prédit tous les maux que cet évènement rassemblera sur sa triste famille.

JACQUES GRÉVIN.

Cet Ecrivain, qui fut Curé de Condac, & Vicaire-Général du Cardinal de *la Bordaizière*, Evêque d'Angoulême, n'est connu que par un ouvrage intitulé : *Advertissemens faits à l'homme par les fléaux de notre Seigneur, de la punition à lui deue de son péché, comme est advenue depuis trois ans en-çà.*

Vraisemblablement le bon Curé composa cette Tragédie, sans distinction d'actes ni de scènes, & à cinq Personnages, dans un tems où la peste, la guerre & la famine désolaient une grande partie de la France; malheurs qu'il attribuait aux péchés de ses habitans, & dont sans doute il crut pouvoir les faire repentir. Quoi qu'il en soit, les trois fléaux que nous venons de nommer, menacent l'homme de fondre sur lui, s'il ne se hâte de se convertir; l'homme brave leurs avis, & il en est la victime; il se désole, l'Ange du Seigneur lui représente ses torts & lui peint le Paradis sous des couleurs singulières : en voici quelques traits.

> Beaucoup mieux ton esprit s'envoleroit ès cieux
> Visiter ces palais, lieux tant délicieux,
> Auquel lieu le soleil n'est pas trop chault l'été,
> Ne la lune plus froide en hyver qu'en été.
> Jamais par sa chaleur ce beau soleil ne nuict,
> Mais éclaire toujours sans jamais être nuict.
> Si l'un est haut monté, à un autre n'en chault,
> Là, n'a jamais débat contre le froid & chault,

Entre le mol & dur ne se trouve discord ;
Même tous vents en l'air soufflent tous d'un accord :
La chaleur ne nuist point aux fruits l'été durant,
Ne la brune en hyver, pour gel ne va courant :
Jamais par trop chaleur, tant soit elle aspre & dure,
Ne se perd le froment, ne le vin par froidure,
Jamais par calomnie, on ne vient en procés,
Ne par faux argumens, les droits ne sont cassés.

L'Homme avoue ses fautes & en demande pardon à Dieu qui se réconcilie avec lui.

A la suite de cette Tragédie, imprimée à Angoulême en 1565, chez *Jean de la Minières*, on trouve les *Sonnets lamentables de notre mère Sainte Eglise, en forme de complainte à Jésus son époux*, & un autre petit ouvrage qui a pour titre : *Vers lamentables en forme de dialogue, pour chanter à l'honneur de Dieu & mémoire de sa Passion durant la semaine Sainte.*

Dans les *Sonnets*, l'Eglise se plaint à *Jésus* des maux qu'elle souffre par la négligence des Evêques : ils promettent de se corriger, & l'Eglise espère qu'elle reprendra son premier éclat.

Les Vers lamentables sont composés de stances régulières que l'on peut chanter sur l'air du *Vexilla Regis*. Il y a trois espèces de Cantiques en dialogue, l'un pour le mercredi Saint, l'autre pour le jeudi, & le troisième pour le vendredi. Les Interlocuteurs

terlocuteurs sont *Jésus* & les *Apôtres*, *Pilate* & les *Juifs*.

LOUIS DESMAZURES.

Ce Poète naquit à Tournai, on ignore en quel tems; mais il est certain qu'il vécut sous le règne de *François I*, & sous celui de *Henri II.* On ne sait pas davantage comment & quand il rentra dans le Royaume dont il fut chassé pour s'être déclaré Calviniste: il était alors Secrétaire du Cardinal de *Lorraine*, & l'on devine aisément que son *Eminence* ne lui fit pas plus de grace que le Gouvernement. Ce même Cardinal avait montré à *François I*, en 1547, le commencement d'un des principaux ouvrages de *Desmazures*, c'était la Traduction des premiers livres de l'*Enéïde de Virgile*, Traduction médiocre qui ne fut terminée & imprimée que dix ans après. Dans son épitre préliminaire, l'Auteur prétend que les Muses l'ont transporté aux *Champs Elisées*, & que *Virgile* lui-même l'a choisi pour mettre son *Enéïde* en vers français: si cette Fable était vraie, reprend avec raison M. le M. de *P.*, on pourrait dire que *Virgile* aurait fait un fort mauvais choix.

Le même *Desmazures* a traduit le Poëme latin de *Jérôme de Vida* sur le Jeu des Echecs, & les vers suivans prouvent qu'il n'a pas mieux réussi dans cet essai, que dans les autres.

Je chante en jeu une guerre pourtraite,
D'un fier combat la semblance je traite,
Comme deux Rois l'un à l'autre s'opposent,
Avec leurs camps au combat se disposent.
L'un marche blanc, l'autre noir, sur les rangs
Ainsi couverts de harnois différens.

On ne trouvera pas plus de mérite dans ses petites pièces de toute espèce & dans sa traduction de vingt Pseaumes de *David* : ces derniers lui suscitèrent des tracasseries, & il les refondit entièrement dans ses trois Tragédies saintes, dont nous ne donnerons que de très-courtes analyses.

DAVID, COMBATTANT.

ICY, rien ne verrez qui ne soit merveilleux,
Vous verrez abattu l'orgueil & l'orgueilleux
Par l'humble & mesprisé. Vous verrez l'asseurance
De celui qui a mis en Dieu son espérance.
Sans armes le verrez & tout seul, mettre en route
D'un exercice entier la grand' puissance toute.
. . . .
Il retourne, accoustré de sa brave conqueste,
En sa petite main portant une grand' teste.
Tantôt donc ce guerrier vous verrez à vos yeux :
Mais afin, ô Seigneurs ! que le cognoissiez mieux,
Ne vous arrestez point à l'habit, ny au corps,
Ny à rien qui vous soit apparent au-dehors.
Il porte pour cuirasse un blanc rochet rural.
Il tient au poing pour lance, un bâton pastoral ;

La targe est sa mallette, & l'armet son chapeau,
Et au lieu d'une armée, il conduit un troupeau.

C'est ainsi que *Desmazures* s'exprime dans le prologue de sa pièce dont la première scène est remplie par *David* qui garde ses troupeaux & qui chante avec son père *Izaï* dont les autres fils sont à l'armée que *Saül* conduit contre les Philistins. *David* va porter des vivres & de l'argent à ses frères, il apprend que le géant *Goliath* défie chaque jour les Israélites, que *Saül* a promis sa fille à celui qui le tuera, & il se présente pour le combattre.

GOLIATH.

Or viens-ça Pastoureau : qui t'envoye ? es-tu yvre ?
Es-tu privé de sens, ou ennuyé de vivre ?
Qui te meut de venir ?

DAVID.

C'est afin que j'allége
Israël par ton sang maudit & sacrilége.

GOLIATH.

O le fort combattant pour à force alléger
La peine d'Israël ? mais ça, dis-moi, Berger,
Me tiens-tu pour un chien, que des pierres tu portes
Ensemble ce baston ? viens, qu'avec ces mains fortes,
Je démembre ton corps : combien que point de conte
Je ne face de toy, & que ce me soit honte
Toucher chose qui m'est en estime de riens,
Si seras-tu viande aux oiseaux & aux chiens.

F 2

DAVID.

Tu as bel abboyer, Mastin, que je tiens pire
Qu'un chien vil enragé, car (je te le veuil dire)
Tu as, ô malheureux! défié nostre armée
Qui est du Dieu vivant : tu as la main armée,
Tu as la hache au poing, tu as glaive & pavois,
Moy garny seulement des armes que tu vois,
Je viens au nom de Dieu, du Dieu des exercites,
Du grand Dieu d'Israël, contre qui trop petites
Sont les forces de toy : par luy, comme une beste,
Tu viendras en mes mains & t'osteray la teste.

GOLIATH.

Que maudit à jamais sois-tu de tous nos Dieux.
Or va sous les enfers.

(Il le pense frapper de sa hache, & fault d'atteindre).

DAVID.

Il a failli son coup.

GOLIATH.

Me feras-tu tourner & retourner beaucoup?
Si t'auray-je.

DAVID.

Il s'oublie, il est tout aveuglé
De fureur, il se perd, son pas est déréglé.
Seigneur! dresse ma main.

David tire son coup, Goliath tombe avec la pierre au front, David court & se met sur lui).

TROUPE D'ISRAÉLITES.

Victoire en Dieu.

DEMI-TROUPE.

Victoire!

TROUPE DE PHILISTINS.

Tout est perdu.

L'ECUYER DE GOLIATH.

Fuyons.

DEMI-TROUPE DE PHILISTINS.

Fuyons ce territoire.

(*Goliath par terre. Cependant David luy tire son espée & luy en coupe la teste*).

Il la porte à *Saül*, les ennemis prennent la fuite, & un Acteur chargé de l'épilogue, avertit les Spectateurs que la pièce est finie.

Seigneurs, les Philistins courent plus que le pas,
Ils ont peur d'Israël, & ne reviendront pas.

Nous cônnaissons peu d'ouvrages qui renferment autant d'inepties & de platitudes: *Desmazures* y a introduit jusqu'au Munitionnaire d'Israël, & l'on conçoît le rôle qu'il y joue: *Sathan* même y fait un personnage essentiel, & son occupation est d'animer *Goliath* contre le peuple de Dieu: il fait aussi ses efforts pour séduire *David*, mais il ne peut y parvenir.

DAVID, TRIOMPHANT.

Vous attendez de nous, de vous nous attendons
De plaisir à plaisir les réciproques dons.
Votre attente n'est vaine : ici Seigneurs & Dames,
Du plaisir vous aurez duquel seront vos ames
Contentes si on peut en la terre moleste
Sentir contentement de quelque bien céleste.
Céleste est l'argument, issu du ciel serain
Et dicté de l'esprit du Père souverain.

. . . .

Regardez un David, pour le suivre à la trace,
Lequel est inspiré d'une divine grâce.
C'est lui qui le premier parlera, & pourrez
L'ouir, avec lequel Jonathan vous oirez.
Eux, leurs frères ensemble & autres hommes tiennent
Compagnie à Saül, & de la guerre viennent.
Là sont-ils tous campés à cette heure en chemin,
Et là est Gabaa, ville de Benjamin,
Où ils vont arriver. Hors ceste ville, un chœur
De Dames sortira au devant du vainqueur.
Là dedans sont encor, sans la troupe d'icelles,
La Roine Achinoam & ses filles pucelles
Qui attendent le Roi, comme vous pourrez voir.

Ce morceau du Prologue annonce à-peu-près la quantité de Personnages que *Desmazures* emploie dans sa pièce, espèce d'Opéra dont chaque acte, excepté le dernier, est terminé par des chants & des danses en l'honneur de la victoire que *David*

a remportée sur *Goliath*. Son triomphe doit être célébré à Gabaa, *Saül* ordonne à ses soldats de se mettre en marche, & son fils lui répond que rien ne presse.

Assez de tems à partir avons-nous,
La traite est courte, & croy qu'ils ne sont tous
En Gabaa, si prests comme nous sommes.
Les femmes ont toujours plus que les hommes
Faute & besoin d'heure pour se parer :
A leurs cheveux en grève séparer,
La bandelette attacher haute & basse,
Peigner, coiffer, mirer, un an se passe.

MELCHISNA, *fils de Saül.*

S'il y a fille en Israël vivante
Qui d'employer beaucoup d'heure se vante
A s'accoustrer, mes sœurs se peuvent bien
Vanter qu'à autre elles n'en doivent rien.

SAÜL

Ma femme assez les fera diligentes
A s'équiper de leurs parures gentes
Comme il convient, &c....

On ne reprochera certainement point à *Desmazures* d'avoir un style trop épique, & dans le reste de sa Tragédie, sa poésie n'est pas plus brillante que celle des vers précédens : la Reine y donne à ses filles des leçons de sagesse & de modestie, leur dit qu'elles doivent être rassises *tant en parlers, qu'en gestes de corps*, en un mot que le rang dans lequel

le fort les a placées, leur impose l'obligation d'avoir un *cœur pur, net & sans vilenie.* De son côté, *Sathan* travaille à irriter *Saül* contre *David*, il y réussit, & à peine *David* a-t-il épousé sa fille, qu'il devient jaloux des hommages que l'on rend à son gendre : il veut le tuer, *Jonathas* le dérobe à sa fureur & lui fait prendre la fuite. *Ainsi*, dit l'Auteur dans son épilogue,

> Ainsi cognoissez-vous, Seigneurs & Dames, comme
> L'espoir est mal fondé sur le support de l'homme.
> Ici pouvez-vous voir comme en la terre basse
> Des Princes la faveur s'esvanouit & passe.

DAVID, FUGITIF

DAVID erre dans les forêts, y meurt de faim & demande du secours au Prêtre *Abimeleck* dont il obtient des pains de proposition & une épée. Le Roi fait mettre ce Prêtre à mort, assemble ses soldats & poursuit *David* de rochers en rochers. Pendant une nuit, *David* entre dans la tente de *Saül*, & lui enlève sa *lance* avec son *pot à l'eau.* Ensuite il monte sur la hauteur & réveille *Abner.* Le Roi l'entend, réfléchit que *David* aurait pu profiter de son sommeil pour lui ôter la vie, en conclut qu'il est innocent, & lui permet de se retirer. Dans cette pièce, comme dans les deux autres, *Sathan* ne cesse d'animer *Saül* contre *David*,

& fait tous ses efforts pour engager celui-ci à tuer le Roi, dans le moment où il le trouve endormi au milieu de ses gardes, mais *David* lui répond qu'il n'appartient qu'à Dieu de le venger de ses ennemis.

Ces trois ouvrages ne sont coupés ni par des actes, ni par des scènes, mais par des *pauses* chantées en chœur. Ce sont des Cantiques notés en espèce de faux-bourdon à quatre parties & dont les accords sont exacts. On attribue au même Auteur un *Josias*, Tragédie inconnue, & une *Bergerie spirituelle* dans laquelle il a introduit la *Vérité*, la *Religion*, la *Providence Divine* & l'*Erreur*. Les deux premières y racontent les merveilles de Dieu, & l'*Erreur* les interrompt en disant :

> Allez, meschantes garses,
> Qu'en flame ardente & vive estre puissiez-vous arses !

Cependant l'*Erreur* est confondue, & la *Providence Divine* applaudit à sa défaite : les chœurs de cette Pastorale sont notés comme ceux des Tragédies dans lesquelles *Desmazures* a semé le poison de la secte qu'il avait adoptée.

ANDRÉ DE RIVADEAU.

Gentilhomme du bas Poitou, & Auteur d'*Aman*, Tragédie Sainte, tirée du VIIe chapitre d'*Esther* : nous n'avons pu découvrir aucun exemplaire de

cette pièce, & tout ce que nous en ſavons, c'eſt qu'en 1567, elle a été imprimée *in-4°*, à Poitiers, chez *Jean Longeron.*

JEAN-ANTOINE DE BAÏF.

Il naquit à Veniſe en 1530 ou 1532, d'une courtiſanne Vénitienne, maitreſſe de l'Ambaſſadeur de *François I* dans cette Cour : c'était *Lazare de Baïf*, Abbé de Charrons & de Grennetière, Maître des Requêtes & Conſeiller au Parlement de Paris. Cet Ambaſſadeur éleva ſon fils avec le plus grand ſoin, & lui donna les meilleurs Inſtituteurs, entr'autres *Jean Dorat;* mais à ſa mort, il lui laiſſa une fortune médiocre, & *Antoine* s'en plaignit ſouvent dans ſes vers où il répète dans pluſieurs endroits que les Muſes ne lui ont rien procuré. Cependant il convient qu'il fut Penſionnaire de *Catherine de Médicis* & des trois Rois ſes enfans; de plus, on ſait que *Charles IX* le nomma Secrétaire de ſa Chambre. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il fut répandu dans la meilleure compagnie, & qu'il paſſa pour avoir autant d'eſprit que de ſcience. » Quant à ce dernier point, dit M. » le M. de *P.*, on ne le lui a pas conteſté, mais » pour le premier, quoiqu'il lui ait été généra- » lement accordé pendant ſa vie, on a changé » de ſentiment après ſa mort : le Cardinal *du Per-* » *ron* & beaucoup d'autres l'ont traité de mau-

» vais Poète quoique ſon ami *Ronſard* l'eût accablé » de louanges. Il eſt sûr qu'il a de l'agrément dans » les vers de tous genres qu'il compoſait avec beau- » coup de facilité, mais ſouvent avec négligence «.

Il eut deux maitreſſes pour leſquelles il en fit un très-grand nombre : l'une s'appellait *Méline*, & il l'aima pendant 21 ans : l'autre ſe nommait *Francine*, fille ſavante à laquelle il fut attaché trois ans. Ces vers forment une partie du premier recueil de ſes poéſies, dans lequel on trouve quelques poëmes, *ſes Amours* & *ſes Baiſers*. Il a compoſé auſſi une vingtaines d'églogues, les *Devis des Dieux*, dialogues critiques dans le goût de *Lucien*, des *Jeux & Paſſe-tems*, petites pièces fort libres dont quelques-unes offrent des idées heureuſes, enfin un livre de *Mimes*, aſſemblage de proverbes, de maximes & de traits critiques, diviſés par ſixains.

» *Baïf*, ajoute M. le M. de *P.* eſt principalement connu par deux grands projets dont » ni l'un ni l'autre ne réuſſit de ſon tems : le premier paroît preſqu'entièrement abandonné, c'eſt » celui de faire des vers françois blancs, c'eſt-à- » dire ſans rime. On prétend que *Baïf* en avoit » compoſé de cette ſorte juſqu'à un volume, ce » qui n'étoit pas difficile, s'ils étoient médiocres. » Mais une pareille poéſie doit être meilleure qu'une » autre, ou il ne faut pas la tenter.

» *Baïf* ſe piquoit d'être grand Muſicien. On a

» de lui plusieurs livres de chansons imprimées en
» 1578, & douze chansons spirituelles, paroles
» & musique, imprimées en 1562, un ouvrage
» sur la tablature du luth, & un autre pour ap-
» prendre à jouer de la guiterne ou güitarre.

» Ce Poète essaya d'établir une Académie de
» Musique, il y réussit à un certain point & obtint
» de *Charles IX*, des Lettres-Patentes dans les-
» quelles le Roi se déclara Protecteur & premier
» Auditeur de cette Académie. Il la composa de
» dix Académiciens auxquels S. M. accorda les
» priviléges des Commensaux de sa Maison, &
» elle subsista pendant le reste de son règne, malgré
» l'opposition que l'Université de Paris mit à l'en-
» registrement de ces Lettres au Parlement. Elle
» donnoit des concerts dans la maison de *Baïf*
» même, au fauxbourg St. Antoine, & *Henri III*
» se faisoit un plaisir d'y assister «.

Outre les vers blancs dont nous venons de parler, *Baïf* en avait imaginé d'une autre espèce, appellés vers *Baïfins* : ils sont rimés, & au lieu d'être mesurés comme les nôtres par syllabes égales, ils le sont à la manière des Latins, c'est-à-dire que le Poète distingue les longues d'avec les brèves, & en forme des dactylles & des spondées. Ainsi deux syllabes de la dernière espèce en valent trois de la première. Mais vraisemblablement *Baïf* sentit que ni notre langue, ni nos oreilles ne pouvaient

s'accoutumer à cette mesure, & son *Hypocrène*, adressée à M. de *Villeroy*, Secrétaire d'Etat, est la seule pièce de ce genre qu'il ait osé composer: en voici le début.

Franc de tout vice ne suis, mais j'ai mis toujours mon étude
De sauver mon cher honneur du reproche d'ingratitude,
Ne pouvant rendre le bien, pour le moins je rends témoignage
Vers ceux qui m'ont obligé, d'un net & candide courage.
O vieillard! toi qui as tant avancé ma pauvre muse,
D'être mis au premier front de cet ouvrage ne refuse:
C'est l'Hypocrène, qui doit par tous ses canaux répandre
Pour honorer tes vertus & dignes remercimens te rendre.

Cette tentative ne réussit pas, & *Baïf* l'avoue dans une de ses Epigrammes à la fin de laquelle il dit que *quand on est avec les singes, il faut faire la moue.* Il aimait beaucoup les femmes, & voici de quelle manière il en parle dans ses *Passe-tems.*

Je n'aime ni la pucelle,
(Elle est trop verte) ni celle
Qui est par trop vieille aussi:
Celle qui est mon souci,
C'est la femme déja meure:
La meure est toujours meilleure.
Le raisin que je choisi
Ne soit ni vert ni moisi.

D'après le portrait qu'il a fait de lui-même à la tête de ses *Mimes*, il paroît qu'il avait une assez belle physionomie, quoiqu'il eût les yeux petits &

enfoncés. Il ajoute qu'il était fort & bien constitué ; sérieux & taciturne. Du reste, il avait de la douceur, mais si on le poussait à bout, il devenait satyrique, & l'on en trouvera des exemples dans le troisième livre de ses *Poëmes*.

Sa première Pièce dramatique est une traduction de l'*Antigone* de *Sophocle* ; la seconde, une imitation du *Miles Gloriosus* de *Plaute* ; & la troisième, une copie assez fidèle de l'*Eunuque* de *Térence*.

L'extrait que nous avons donné de l'*Antigone* Grecque, nous dispense d'analyser celle de *Baïf* dont le style héroïque est toujours plat & souvent ridicule. On peut en juger par ces deux vers que le Devin *Tiresias* adresse à *Créon* qui a condamné *Antigone* à être enterrée vive, parce que, malgré ses ordres, elle a donné la sépulture à son frère *Polynice*.

Soyez doux aux défunts, ne piquez point un mort ;
Pour un mort retiré, en serez vous plus fort ?

On croit que cette Tragédie n'a jamais été représentée, mais il n'en est pas de même de la Comédie *du Brave*, qui fut jouée devant *Charles IX* & *Catherine de Médecis* dans une fête donnée à l'Hôtel de Guise le 28 Janvier 1567.

Le Capitaine *Taillebras* est le Héros de cette Pièce accommodée à la Française, & imitée ;

comme nous l'avons dit, du *Miles Gloriosus* de *Plaute* : son valet se nomme *Humevent*, sa maitresse *Emée*, une Courtisanne, Mademoiselle *Fleurie*, & la Soubrette de cette Courtisanne, *Paquette*. Un Vieillard qui joue un rôle assez considérable s'appelle *Bontems*, l'amoureux d'*Emée*, M. *Constant*. Les autres personnages sont *Gallepain*, Parasite écornifleur, *Sabat*, Cuisinier, *Finet*, *Raton* & *Sans-Nom*, Valets. La scène se passe à Orléans.

Goujats, fourbissez ma rondelle,
Qu'on me face qu'elle étincelle,
Eclatant plus grande clarté
Que n'est au plus beau jour d'esté
La clarté du soleil, je dy
Lorsque tout brûle en plein midy ;
Afin que s'il faut que l'on aille
Donner l'assaut ou la bataille,
Venant aux mains, elle ébarlue
L'ennemi frappé dans la vue.
O toi rapière que je porte,
Il faut que je te reconforte,
Ne te plain, ne te désespère
D'être si long-tems sans rien faire :
Si d'arracher tu as l'envie
A plus d'un ennemy la vie,
Fracassant bras, jambes & teste,
Force carnage je t'appreste
Où ne faudra frapper en vain.

Tel est le début du Capitaine dans la première scène du premier acte : il est accompagné

du Parasite qui pour bien boire & bien manger, ne cesse de vanter ce fanfaron dont il se moque intérieurement, de raconter un foule d'exploits ridicules & auxquels il ne croit pas.

Cent fantassins en Angleterre,
Soixante lancettes de guerre,
Cent cinquante archers Irlandois,
Et trente Notomberlandois :
C'est le nombre des hommes morts,
Desquels, en un jour, vos bras forts
Firent carnage en la bataille,
Autant d'estoc, comme de taille.

TAILLEBRAS.

Combien est-ce que le tout monte ?

GALLEPAIN.

Ce sont treize cents de bon conte.

. . . .

Et quoi ? aux isles d'Orcanet
Vous en alliez trancher tout net
Cinq cents, d'un coup de votre espée,
Sinon qu'elle estoit esbrechée.

. . . .

Les Dames vous aiment bien fort,
Toutes, & ce n'est pas à tort
Pour la beauté qui est en vous.
L'on me retient à tous les coups,
Si bien qu'à peine j'en eschape :
Encores hier par la cape
Tout plein de femmes me tirèrent,
(Et je pense la deschirèrent)

Tant

Tant bourgeoises que damoiselles.

TAILLEBRAS.

Mais, viens çà. Que te dirent-elles?

GALLEPAIN.

Elles s'enquestoient: une blonde
Me dict : en est-il en ce monde
Un autre plus brusque & galand?
Je pense, c'est un droit Roland,
A voir & sa taille & sa grâce.
Non, lui dis-je, il est de sa race;
Vous n'estes du tout abusée.
Une autre, un petit plus rusée,
Haute, droite, belle, brunette,
L'œil gay, la trogne sadinette,
En soupirant, ô le bel homme!
Me dit-elle, ô vray Dieu! comme
Il est attrayant par les yeux!
Que son visage est gracieux!
Cachant, chose que plus j'estime,
Sous douceur un cœur magnanime:
Mon Dieu! que ce long poil qu'il porte,
Luy est bien séant en la sorte!

Il y a de la facilité dans ces vers, & nous sommes fâchés de ne pouvoir en citer plusieurs autres qui nous ont paru agréables, mais qui tiennent absolument à la Pièce. Le détail que nous avons donné de la Comédie de *Plaute*, nous dispense de nous étendre sur celle-ci, & nous en userons de même à l'égard de l'*Eunuque* qui, comme nous l'avons dit, est une traduction littérale du Poète Latin.

Ce que *Baïf* a fait de plus joli, est recueilli dans le VII[e] volume des *Annales poétiques* : il est mort en 1592, sous le règne de *Henri IV*.

LE JUGEMEMT DE PARIS.

ON ignore quel est l'Auteur de ce Dialogue à cinq Personnages, *joué à Anguien-le-François, nommé ci-devant Nogent-le-Rotrou, à la naissance de M. le Comte de Soissons, fils de Louis de Bourbon, Duc dudit Anguien, Prince de Condé, Pair de France, &c. &c. & de Françoise d'Orléans, Duchesse & Princesse desdits lieux ; plus, un Cartel avec quelques stances & sonnets faits pour les Tournois à Valens :* le tout dédié à *mondit Seigneur le Prince de Condé* par une Epître en prose, signée N. D. R. H. 1567, *in*-12, sans nom de ville, ni d'Imprimeur.

Ces quatre lettres suffisent pour faire voir que *Duverdier* a eu tort d'attribuer cet Ouvrage à *Florent Chrétien*. Il n'en est question ni dans MM. *Parfait*, ni dans *Beauchamp*, & le sujet de ce Dialogue est si connu, que nous nous contenterons de citer les vers que *Vénus* adresse à *Pâris* pour l'engager à lui adjuger la pomme.

Donne toi du bon tems, avant que la tempeste
De son hyver chenu fasse blanchir ta teste :
Fay l'amour, est-il rien qui plus te rende heureux

En ce monde, que d'estre un gaillard amoureux,
Que jouir, à souhait, d'une belle maitresse ?
Oui, ta Reyne sera ta Nymphe & ta Déesse,
Ton cœur, voire ton ame & ta félicité;
Car la félicité ne gist qu'en volupté,
Et la condition des Dieux est très-heureuse,
Parce que leur vie est du tout voluptueuse.

FLORENT CHRÉTIEN.

Fils de *Guillaume Chrétien*, né à Orléans, Médecin de *François I* & de *Henri II*, *Florent* naquit dans la même Ville, & fut appellé *Quintus Septimius*. *Quintus*, parce qu'il était le cinquième enfant de son père, & *Septimius*, parce que sa mère le mit au monde dans le septième mois de sa grossesse. Il devint très-habile dans les langues & dans les belles lettres, fut nommé Précepteur de *Henri IV*, & l'éleva dans la Religion prétendue réformée. Ses principaux ouvrages en vers consistent dans quelques traductions du grec & du latin, tels que les livres de *la Vennerie d'Oppien le Cordelier*, la Satyre de *Jean Buchanan*, contre les moines, *le Vœu de Jephté*, Tragédie de ce même *Buchanan*, fameux Poète Latin, Ecossais, & dont l'extrait mérite une place distinguée dans notre Histoire.

A l'exemple de son Maître qui aima l'érudition, mais qui ne se piqua pas d'en avoir, *Florent Chrétien*

ſe fit Catholique ſur la fin de ſes jours, & mourut à Vendôme en 1596. Jamais il n'avait plu à *Henri IV* qui cependant le récompenſa de ſes ſoins & le nomma Garde de ſa Bibliothèque.

LE VŒU DE JEPHTÉ.

ARGUMENT.

» JEPHTÉ, fils de *Galaad*, ayant perdu ſon
» père, fut chaſſé de la maiſon par ſes autres frères
» qui diſoyent n'eſtre raiſonnable qu'un baſtard
» fuſt égalé aux enfans légitimes au partage de la
» ſucceſſion paternelle. Or, ayant ramaſſé quelque
» nombre de gens avec leſquels, ſelon ſa pauvreté,
» il ne vivoit que de brigandage & de conqueſts,
» il donna aſſez grande preuve de ſa vaillance,
» dont ſoudain par ſes couſins premièrement &
» après par tous les Hébreux, il fut eſleu Capitaine
» à l'encontre des Ammonites qui les avoyent tenu
» preſque par l'eſpace de vingt ans en cruelle ſer-
» vitude. *Jephté* preſt à s'en aller à cette expédi-
» tion, fait un vœu, à ſavoir que s'il revenoit vic-
» torieux, qu'il ſacrifieroit à Dieu ce qui premier
» ſortiroit de ſa maiſon à ſon retour. Luy eſtant
» de retour, ſa fille unique ſe préſente la pre-
» mière, laquelle, puis après il ſacrifie à Dieu. «

PERSONNAGES.

L'ANGE, Prologue.
STORGE, la Mère.
IPHIS, la Fille.
LE CHŒUR des Vierges du pays.
JEPHTÉ, l'Empereur.
SYMMACHE, Ami.
Le Prestre.
Le Messager.

L'Ange débite un assez long monologue dans lequel il peint l'inconstance des *Israélites* qui, de tems en tems, deviennent idolâtres & que Dieu punit en suscitant contr'eux quelques ennemis qui les réduisent en esclavage; mais il met des bornes à leur châtiment, & dans la crainte que le désespoir ne les rende plus coupables, il leur pardonne de l'instant qu'ils commencent à se repentir. Ils gémissent actuellement sous le joug des *Ammonites*, & l'Ange instruit les Spectateurs de la promesse que *Jephté* a faite à Dieu, s'il daigne lui accorder la victoire. Ah! s'écrie-t-il, en parlant d'*Iphis* :

Ah! que la pauvre vierge achetera bien cher
Ce plaisir d'amertume, aux despens de sa chair!

A ce Prologue succède une scène entre *Storge* &

Iphis. La première est tourmentée par des pressentimens affreux, par un rêve sinistre dont le souvenir la *bourelle* & la *met en détresse* : elle a vu en songe une troupe de loups furieux, écumans,

Cruellement armés de pattes remparées,
Courir sur un troupeau de brebis esgarées
Qui estoient sans pasteur. . . . . .

Lors, continue-t-elle,

Lors j'apperçoy un chien
Qui estoit du troupeau le fidèle gardien,
Qui fit fuïr les loups d'une course hastive :
Luy-mesme revenant vers la troupe craintive
De ces simples brebis, sur moy vint à courir,
M'en arrachant du sein une qu'il fit mourir.

Iphis l'exhorte à sécher ses larmes, & à jouir d'avance du plaisir que doit lui causer le retour de son père dont un heureux présage lui annonce les succès, mais rien ne peut calmer les inquiétudes de *Storge*. Le Chœur invoque le Dieu d'Israël, & dans le moment même arrive un *Messager* qui vient faire le détail de la victoire que *Jephté* a remportée sur les Ammonites. Or, s'écrie le Chœur :

Or que tous hommes du monde
Humblement portent honneur
Au seul Dieu nostre Seigneur,
Que cette machine ronde
Cognoisse son Créateur.

Toute nation l'adore,
Soit le peuple s'abbreuvant
Aux eaux du soleil levant,
Soit ceux que le midi dore
De son rayon plus fervent.
Soit ceux qui sont vers le Tage,
Fleuve au rivage jauny,
Soit tout ce peuple terny
Où la neige a l'avantage,
Et dont le chaud est banny.
Sus donc, vierges Hébraïdes,
Esgayez-vous au Seigneur,
Portez vos carquans d'honneur,
Vos perruques soient humides
De parfum & de senteur.
Et toy, vierge singulière,
Espoir de tes parens vieux,
Prens tes habits précieux,
Et au col du Roy ton père,
Jette un bras dévotieux.
Pren ta robe escarlatine,
Iphis, & serre un peu mieux
Le tortis de tes cheveux.
J'oy la troupe qui chemine,
Ton père s'en vient joyeux.

Jephté paraît & rend grâces au Seigneur qui daigne se contenter des faibles dons que nous osons lui offrir, qui ne manque jamais de nous accorder les biens qu'il nous a promis, mais qui exige que nous nous acquitions fidèlement des vœux que

nous avons faits. A peine a-t-il prononcé ces derniers mots, que sa fille se présente à yeux; il les détourne, *Iphis* en est pénétrée, & ne sait à quoi attribuer l'accueil qu'elle reçoit de son père qui lui ordonne de s'éloigner pour quelques instans : *mais*, ajoute-t-il :

Mais retourne bientôt; car il faut assister
Au sacrifice saint que je vay apprester.

Cette scène a beaucoup de ressemblance avec celle qui se passe entre *Agamemnon* & sa fille dans l'*Iphigénie en Aulide* de *Racine*.

Cependant *Iphis* est instruite du sort qui l'attend, & *Storge* se livre au plus cruel désespoir. O s'écrie-t-elle :

O espérance vaine! hélas! ma pauvre enfant,
Je m'apprestoy déja au convoy triomphant
De ton jour nuptial : ce que plus en ce monde
Je souhaitois, estoit de te voir bien féconde
Et heureuse en mary &c.

Jephté n'est pas moins désolé que *Storge*, mais il a promis le sang de sa fille, & il ne peut l'épargner sans se rendre coupable du plus grand des crimes.

STORGE.

Dieu ne prend point plaisir aux vœux abominables.

JEPHTÉ.

Ma victoire a montré qu'ils luy sont agréables.

STORGE.

Quoy ? peux-tu bien vouer ce qui n'est pas à toy.

JEPHTÉ.

Ma fille est-elle pas à moy ?

STORGE.

Aussy à moy.
Si l'enfant est commun, pourquoy doncques le père
Le pourra-t-il tuer, & moy qui suis la mère,
Ne le pourray sauver ? Que s'il estoit permis
D'astreindre les enfans & les rendre soumis
Ou à l'un, ou à l'autre, & faire en telle sorte
Un divorce méchant de l'amour qu'on leur porte,
Séparant ce lien, encores, à bon droit,
La portion meilleure à la mère adviendroit;
A la mère qui sauve, & ores s'évertue
D'arracher son enfant au père qui la tue
Sans y estre contraint. Quoy ? s'il estoit saison
De colloquer la fille en honneste maison,
Luy donnant un mary, en une telle affaire,
L'égal consentement du père & de la mère
N'interviendroit-il pas &c.

Le vœu fatal est prononcé, *Jephté* ne peut céder aux larmes de *Storge*, *Iphis* se précipite dans ses bras, elle s'en arrache pour aller au supplice, & loin d'en murmurer, loin de regretter la vie,

. . . . Une ferme asseurance
Accompagnoit toujours sa sainte contenance :
Les assistans pleuroyent, & seule ne pleuroit,
Mais modeste en visage & ferme demeuroit
Sans crainte de sa mort.

C'eſt ainſi que le *Meſſager* en parle à *Storge* à laquelle il vient raconter ce qui s'eſt paſſé au ſacrifice, & ce récit fait le dénoûment de la Tragédie qui, ſi elle était mieux écrite, ſerait miſe, avec raiſon, au rang des meilleurs ouvrages de ce genre : il eſt même très-vraiſemblable que *Racine* en était pénétré lorſqu'il compoſa celle que nous venons de citer. *Clytemneſtre*, *Agamemnon* & *Iphigénie* ſe diſent beaucoup de choſes que *Buchanan* a miſes dans la bouche de *Jephté*, de *Storge* & d'*Iphis*. La ſcène du Héros Grec avec *Arcas* renferme auſſi pluſieurs traits de celle que l'Auteur Latin a ménagée entre *Jephté* & ſon ami *Symmache*.

ROBERT GARNIER.

Il naquit en 1534, à la Ferté-Bernard, ville du Maine, & ſes parens le deſtinèrent au Barreau, mais l'étude des Poètes Grecs & Latins dévelopa le goût naturel qu'il avait pour la poéſie, & le prix de l'*Eglantine* qu'il remporta dans ſa plus tendre jeuneſſe, le détermina entièrement à ſuivre les pas de *Jodelle* ; il le ſurpaſſa, & *Ronſard* qui alors était en poſſeſſion de diſpoſer des places du Parnaſſe, lui donna la prééminence ſur tous les Auteurs de ſon tems. *Quel ſon*, lui dit-il dans le ſonnet ſuivant :

Quel ſon mâle & hardi ! quelle bouche héroïque
Et quels ſuperbes vers entends-je ainſi ſonner ?
Le lierre eſt trop bas pour ton front couronner,
Et le bouc eſt trop peu pour ta muſe tragique.
Si Bachus retournoit au manoir Plutonique,
Il ne voudroit Eſchyle au monde redonner :
Il te chériroit ſeul, qui peux ſeul étonner
Le Théâtre François de ton cothurne antique.
Les premiers trahiſſoient l'infortune des Rois,
Redoublant leur malheur d'une trop baſſe voix,
La tienne, comme foudre, en la France s'écarte.
Heureux en bons eſprits, ce ſiècle plantureux !
Après toi, mon Garnier, je me ſens bienheureux
De quoi mon petit loir eſt voiſin de la Farte.

La culture des belles lettres n'était point encore un état dans le monde, *Garnier* crut devoir en prendre un, & d'abord il fut Conſeiller au Préſidial du Mans, enſuite Lieutenant-Criminel au même Siége. Il était auſſi bon Orateur que bon Poète, & l'on peut en juger par les harangues qu'il prononça pour remercier les Rois *Charles IX* & *Henri III* qui voulaient l'attacher à leur ſervice. L'amour de l'étude & de la liberté, ſa tendreſſe pour ſa femme & pour ſes enfans, l'emportèrent ſur les faveurs de la Cour, & il ſe contenta d'une charge de Conſeiller au grand Conſeil.

En 1580, Paris fut affligé d'une peſte générale ; *Garnier* y était avec ſes fils, ſes filles & *Françoiſe Hubert* ſa femme, ſœur du Bailli de Nogent-le-

Rotrou. Leurs domestiques formèrent le projet de les empoisonner, pour les voler, & de rejetter leur mort sur la contagion. La mère fut leur première victime, & à peine eut-elle touché de ses lèvres le verre qu'ils lui présentèrent, que le poison se manifesta : on la secourut, les coupables furent arêtés, convaincus & punis, mais l'épouse de *Garnier* tomba dans une langueur qui insensiblement la conduisit au tombeau. Elle avait beaucoup d'esprit, & il reste d'elle quelques quatrains dans lesquels on trouve de l'agrément & de la facilité. *Garnier* ne lui survécut pas long-tems, & fut enterré auprès d'elle dans l'Eglise des Cordeliers, à Paris, en 1590, âgé de 56 ans.

Ses Tragédies sont au nombre de huit, savoir *Porcie*, *Cornélie*, *Marc-Antoine*, *Hippolyte*, la *Troade*, *Antigone*, les *Juives* & *Bradamante*. Ces différens ouvrages furent admirés & regardés comme des chef-d'œuvres. En effet, on ne connaissait point encore de pièces aussi intéressantes, & qui approchassent davantage de celles des Grecs : ses sujets sont nobles, ses personnages ont de grands caractères, son style est harmonieux & souvent énergique. Cependant les critiques lui reprochent d'avoir préféré la manière de *Sénèque* à celle de *Sophocle* & d'*Euripide*, d'avoir eu alternativement dans sa poésie les tournures familières de l'épître, les tons épiques du poëme, les élans pindariques de

l'ode, & les images pastorales de l'églogue, en un mot d'avoir *forgé* des expressions nouvelles, à l'exemple de *Ronsard*; mais, malgré ces défauts, il tiendra toujours un rang distingué parmi les Poètes de son genre.

Pendant sa vie, la France fut désolée par des guerres civiles, & *Garnier* crut devoir en inspirer l'horreur dans ses Tragédies où il fit voir que les divisions intestines avaient été la première cause de la décadence des Romains : tel fut le but de presque toutes ses pièces dans lesquelles on verra qu'il eut le courage de s'élever contre ces haînes barbares qui armaient les citoyens contre les citoyens, & qui *rendaient les hommes inhumains*, telle est son expression. Ses ouvrages avaient donc alors le double avantage d'offrir, tout-à-la-fois à ses compatriotes, & des leçons de conduite & des beautés littéraires qui leur étaient inconnues : ces deux objets nous ont fait sentir la nécessité d'analyser *Garnier* avec soin, & nous croyons que les extraits suivans ne laisseront rien à desirer sur le compte de cet Auteur.



PORCIE,

Fille de Caton d'Utique & Femme de Brutus.

PERSONNAGES.

MÉGÈRE, Furie.
LE CHŒUR.
PORCIE.
LA NOURRICE.
OCTAVE CÉSAR, Triumvir.
ARÉE, Philosophe.
M. ANTOINE, Triumvir.
VENTIDIE, Lieutenant d'Antoine.
M. LÉPIDE, Triumvir.
Le Messager.
Chœur des Soldats.
Chœur des Romains.

CETTE Tragédie est la première & la plus faible de celles de *Garnier*, tant du côté du plan, que de celui du style qui fourmille d'expressions ridicules & bisarres. De tems en tems cependant on y trouve de belles pensées, & le Sujet de la pièce est vraiment dramatique. Il a été traité depuis par *Boyer*, mauvais Poète qui n'était capable ni

d'éviter les défauts de son modèle, ni de profiter de ses beautés, & nous desirons que notre esquisse engage quelque jeune Auteur à remettre sur notre Théâtre cette héroïne Romaine qui, selon l'histoire, avala des charbons ardens, lorsqu'elle eut appris la mort de son mari tué à la bataille qui se donna près de la ville de Philippe.

ACTE PREMIER.

Il commence par un Monologue de *Mégère* qui évoque *Tysiphone* & *Alecton*, à l'aide desquelles elle se propose de répandre par-tout l'horreur & la désolation.

Venez, fatales Sœurs, & vous lavez les mains
Dans le sang indompté de ces braves Romains.

. . . .

Eh quoi ? ne pourrons-nous de la même puissance
Refréner, s'il nous plaist, la Romaine arrogance !
Ne pourrons-nous dompter cet empire orgueilleux,
Bien qu'aux Célestes même il semble merveilleux !

. . . .

Mais pour ce qu'en la terre, il ne se trouve race
Qui se hazarde plus d'affronter ton audace,
Et que les plus guerriers atterrés de tes mains,
Suivent révéremment les étendarts Romains.
Il faut pour *orager* ta puissance suprême,
Emprunter les efforts de ta puissance même.

. . . .

Faites dessus la plaine ondoyer votre sang,

Coulant de gros bouillons de votre noble flanc.

. . . .

Qu'il ne se trouve place exempte de tombeaux,
Qu'il ne se trouve mer qui n'empourpre ses eaux
De votre sang mutin; que par toute la terre
S'épandent les tisons de cette horrible guerre.

. . . .

Rome n'est qu'un sépulchre à tant de funérailles
Qu'elle voit entasser en ses froides entrailles.

Le Chœur qui termine cet Acte, s'exprime en stances, la plûpart imitées d'*Horace* : nous ne citerons que celle-ci :

Les édifices orgueilleux
Voisinant le ciel de leurs têtes,
Ont tant plus le chef sourcilleux,
Battu d'ordinaires tempêtes,
Qu'ils élèvent plus haut leurs crêtes :
Et les aquilons furieux
Ne battent gueres que les faîtes
Des rochers plus audacieux.

ACTE II.

PORCIE.

Deja loin de Tithon l'aurore matineuse
Chasse les rouges feux de la nuit sommeilleuse,
Et jà Phébus monté sur le char radieux,
Vient de sa torche ardente illuminer les cieux.
Sus, misérable! sus, sus, pauvre infortunée!
Recommence tes pleurs avecque ta journée.

. . . .

Que

Que ne mourus-je alors qu'aux rivages d'Afrique,
Mon père combattoit pour notre République !
O généreux Caton ! que ne commandois-tu
Que ta fille Porcie ensuivît ta vertu !
T'accompagnant là-bas sur le sombre rivage
Où descendit ton ame évitant le servage,
J'eusse, par mon trépas, fait connoître à Pluton ;
Qu'à bon droit j'eusse été la fille de Caton,
De ce Caton Romain que tout le monde estime ;
De ce Caton fameux qui, d'un cœur magnanime ;
Tant qu'il fut jouissant de la douce clarté,
Combattit ardemment pour notre liberté.

Le Chœur vient encore débiter des stances toujours imitées d'*Horace*.

Heureux qui d'un soc laboureur ;
Loin de la civile fureur,
Avec ses bœufs cultive
Sa paternelle rive !
. . . .

Ce morceau est suivi d'un long monologue de la Nourrice sur l'inconstance de la fortune.

Quiconque voudra voir combien est tromperesse
La faveur que départ l'inconstante Déesse,
Et combien follement nous tourmentons nos cœurs
Après la vanité de ces vaines grandeurs ;
Qui voudra voir comment les puissances mondaines
Sujettes au destin, balancent incertaines. . . . .
Rome ! te vienne voir ? il verra des Pasteurs
Avoir été jadis tes premiers Fondateurs.
. . . .
. . . .

Lorsqu'en leurs dures mains le bâton pastoral
Tourna sa rude forme en un sceptre royal ;
Puis de tels citadins la race être sortie,
Qui tient ore à ses loix la terre assujettie.
Mais encor verra-t-il plus nouveau changement,
S'il confère aujourd'hui ton antique ornement
Au miserable état qui te tient affligée,
Toi qui dessous ton joug as l'Afrique rangée,
Que les peuples d'Europe & ceux que le soleil
Visite tous les jours dès son premier réveil,
Craignent épouvantés, comme les colombelles
Craignent quand le vautour vient fondre dessus elles.

. . . .

PORCIE.

O désastre cruel ! ô sort impitoyable !
O douleur qui n'a point de douleur comparable !
. . . . Je vois nos tyrans
En leurs méchancetés tous les jours prospérans !
Qui maîtres sur nos cœurs comme dessus nos vies,
Veulent nos libertés vilement asservies,
Suivre l'*immanité* de leurs affections.
Qui veulent effrontés qu'en leurs proscriptions,
Qu'en leurs meurtres sanglans nos faces menteresses
Portent publiquement indices de liesses.
Ils défendent nos pleurs & ne veulent souffrir
Que l'on regrette ceux qu'ils commandent mourir.

LA NOURRICE.

Qui pourra mettre fin à vos larmes piteuses ?

PORCIE.

Celui qui m'enverra sur les rives ombreuses.

. . . .

LA NOURRICE.

Quel bien en votre mort recevra la patrie ?

PORCIE.

Mais quel bien reçoit-elle en ma dolente vie ?

LA NOURRICE.

Vivez, vivez joyeuse, attendant que les Dieux
Vous ramènent ici Brute victorieux ;
Pour détruire à son tour la ligue Césarée
Et rendre en liberté sa patrie éplorée.

PORCIE.

Je crains.

LA NOURRICE.

Que craignez-vous ?

PORCIE.

Le malheur des combats.

LA NOURRICE.

Avez-vous doncques peur qu'il ne surmonte pas ?

PORCIE.

Leur pouvoir est plus grand.

LA NOURRICE.

Sa querelle est meilleure.

PORCIE.

Mais les Dieux inconstans sont pour eux à cette heure.

LA NOURRICE.

Quoi ? que les Immortels qui sont notre support,
Délaissent notre droit pour maintenir leur tort ?

PORCIE.

Ils ont jà tant de fois notre attente trompée,
Suivant sous cet espoir le parti de Pompée !

LA NOURRICE.

Mais le tyran vainqueur incontinent détruit,
De ces heureux combats n'emporta pas grand fruit.

PORCIE.

Plût au grand Jupiter qu'il dominât encore !

. . . .

LA NOURRICE.

. . . .

Eh quoi ? voudriez-vous que César fût en vie ?

PORCIE.

Mais je voudrois encor qu'il tînt Rome asservie.

LA NOURRICE.

Hé Dieux ! que dites-vous ?

PORCIE.

Je dis la vérité.

LA NOURRICE.

De vouloir notre mal ?

PORCIE.

Mais notre utilité.

LA NOURRICE.

Utilité de voir un tyran nous contraindre.

PORCIE.

Non, mais de plusieurs maux il faut choisir le moindre.

LA NOURRICE.

. . . .

Qui meurt pour le pays, vit éternellement.

PORCIE.

Qui meurt pour des ingrats, meurt inutilement.

Porcie a des pressentimens sur la défaite de l'armée de *Brutus*, & elle adresse sa prière aux Dieux protecteurs de la patrie. A la fin de l'acte, le *Chœur* s'alarme au bruit que l'on répand de la victoire remportée par les ennemis de la liberté.

ACTE III.

Le Philosophe *Arée* débite une foule de sentences tirées d'*Horace*, de *Virgile* & de *Sénèque*, mais assurément bien étrangères à l'action : ensuite *Octave* vient exalter les avantages d'une victoire qui venge les Manes de *César*, qui punit ses assassins, & qui réunit la puissance du monde dans les mains des *Triumvirs*. Cependant il médite de nouveaux combats contre le fils de *Pompée*.

ARÉE.

Jamais donc entre vous ne verrai-je la paix ?

OCTAVE.

Tant qu'ils seront vivans, vous n'en verrez jamais.

Arée essaie encore de ramener *Octave* à des

ſentimens de clémence, mais il ne peut y réuſſir ; & cette ſcène eſt ſuivie d'un chœur après lequel arrive *Antoine* qui fait le détail de la victoire qu'il a remportée ſur mer contre les ennemis de *Céſar*. Il n'y a point de Capitaine ni de Matamor qui parle de ſes exploits avec une emphaſe plus ridicule, & *Ventidie*, ſon Lieutenant, ajoute encore à ces faſtidieux éloges. *Octave* & *Lépide* excitent le vainqueur à profiter de ſa fortune, & à pourſuivre le jeune *Pompée* juſques dans ſa retraite, mais *Antoine* ſemble rejetter ce conſeil.

Mon magnanime cœur
Hait naturellement une telle rigueur.
Je ne puis offenſer, content de la victoire,
L'ennemi combattu qui me quitte la gloire.
Je ne me veux ſouiller d'un ſang ſi malheureux,
Semblable au preux lion, au lion généreux.

Les *Triumvirs* font entr'eux le partage de l'Empire Romain, & l'acte eſt terminé par un chœur de ſoldats qui veulent être admis à celui du butin que l'on a fait ſur les vaincus.

ACTE IV.

Un Meſſager vient faire le récit de la défaite de *Caſſius* & de *Brutus* : *Porcie* tremblante lui demande quel eſt le ſort de ſon mari ; elle lui ordonne de ne rien déguiſer, & il continue en ces termes :

Brutus qui lors se voit
Totalement fraudé de l'espoir qu'il avoit,
Monte sur un côteau que depuis sa défaite
Plusieurs de nos soldats avoient pris pour retraite;
S'étant par plusieurs fois vainement efforcé
De rentrer dans son camp qu'on lui tenoit forcé
Admonesta chacun de penser à se rendre,
Puisqu'ils ne pouvoient plus la liberté défendre.
Lors s'écartant de nous, & prenant seulement
Straton avecque lui qu'il aimoit saintement,
Dressa les yeux au ciel sans siller les paupières,
Prononçant d'un grand cœur ces paroles dernières:
» O débile vertu! maintenant vois-je bien
» Que ta force & faveur que je suivois n'est rien.
» Je t'honorois pourtant comme étant quelque chose,
» Mais je vois que de toi la fortune dispose.
Puis il pria Straton de ne vouloir souffrir
Que César se vantât de l'avoir fait mourir:
Ains qu'il voulût plutôt l'homicider lui-même;
A quoi il obéit avec un deuil extrême.

Le Messager ajoute qu'*Antoine* a fait embaumer le corps de *Brutus* & qu'il l'envoie à sa veuve pour le déposer dans le tombeau de ses ancêtres : elle gémit, elle se plaint de tout ce qui l'environne, & se livre au plus affreux désespoir.

O célestes cruels! est-ce ainsi que le vice
Opprime la vertu & le tort la justice?
Est-ce ainsi que le mal est soutenu de vous?
Est-ce ainsi que le bien porte votre courroux?

. . . .

O cruels ! ô cruels ! que vous fait cet Empire
Pour le vouloir ainsi par trois tyrans détruire ?
Que vous a fait mon Brute, & ceux qu'avecque lui
Nous voyons par vos mains abattus aujourd'hui.

. . . .

Vous déloyale mer qui courbâtes le dos
Sous nos vaisseaux armés, & qui dessus vos flots
Fites voguer mon Brute, au lieu de me le rendre,
Vous me rendez un corps prêt de réduire en cendre,
Vous ne l'eûtes pas tel commis à votre foi,
Vous le prîtes vivant, vivant rendez-le moi.

. . . .

O folle que je suis ! ô folle d'estimer
Que loyauté se trouve en la parjure mer !

Elle conjure la Terre de l'engloutir, les Enfers de l'entraîner, les Furies de la tourmenter, les Astres de verser sur elle leurs malignes influences, & les consolations que l'on veut lui donner ne servent qu'à irriter sa douleur.

O cruauté du ciel ! que diront aux enfers
Ces vieux pères Romains, de nos malheurs soufferts ?
Que diront les Marcels, les Torquats & encore
Les Scipions vainqueurs de la campagne More ?
Que diront-ils là-bas entendant aujourd'hui
Leur race se courber sous le pouvoir d'autrui !

. . . .

O Brute ! je te suis, mais reçois cependant
Ces larmes que je viens sur ton corps répandant ;
Reçois, mon cher mary, devant que je descende,
Ces funèbres baisers dont je te fais offrande.

L'acte finit par un Chœur qui conjure les Dieux de lancer leurs foudres sur l'Empire Romain, de l'anéantir dans ses ruines, ou plutôt de protéger ceux qui combattent pour sa liberté.

ACTE V.

La *Nourrice* & un *Chœur* de Romaines déplorent alternativement les malheurs de la République, l'affreuse destinée de *Brute* & de *Porcie*.

Le Tibre qui souloit enorgueillir ses rives
Du superbe appareil des dépouilles captives
Que nos Princes vaillants tiroient de toutes parts,
Ne charge plus ses flots que de nos étendarts.

Elle eut recours, dit la *Nourrice* en parlant de l'affreux moyen que *Porcie* a choisi pour se donner la mort.

Elle eut recours au fer pour s'en percer le sein;
Mais nous qui l'avisant accourûmes soudain,
Lui ôtâmes des mains, & tout cédant, sa rage
Béante, après sa mort lui pouvoit faire outrage.
Mais ce fut bien en vain. . . .

. . . .

Elle pensa, songearde, & repensa pour lors
Comment elle pourroit désanimer son corps.
Puis ayant à part soi sa mort déterminée,
Languissante s'assied près de la cheminée,
Et ne voyant personne à l'entour du foyer
Qui semblât soupçonneux la vouloir épier.

Prend des charbons ardens, & d'un regard farouche
Guignant deçà, delà, les enferme en sa bouche,
Les dévale au gosier : puis se venant serrer
Et la bouche & le nez de peur de respirer,
S'étouffa de ses mains, & tombant renversée,
Nous fit bien présumer qu'elle fût trépassée.
Nous accourons au bruit, & chacune de nous
S'arrachant les cheveux, se martelant de coups,
Elève un cri semblable à celui qu'en Phrygie
Les Coribantes font célébrant leur Orgie,
Lorsque le mont Ida résonne des grands cris
Qu'ils hurlent par troupeaux troublés de leurs esprits,
Ou semblable à celui des matrones Troyennes,
Lorsque le feu rampoit aux tours Dardainiennes,
Que leurs temples ardoient, & que leurs ennemis
Egorgeoient, déloyaux, leurs époux endormis.

Ce n'était point-là, sans doute, le moment de faire ces doubles comparaisons imitées des anciens, & *Garnier* n'a pas senti qu'il ne devait songer qu'à intéresser, sur-tout au dénoûment de sa Pièce que les jeunes filles terminent par un chant funèbre qu'elles adressent aux Manes de *Brute* & de *Porcie*. *Pleurez*, ajoute la *Nourrice* :

Pleurez, filles, pleurez pour vos propres misères,
Qui retiendrez ici vos ames prisonnières ;
Pleurez votre malheur, pleurez, hélas ! pleurez
Les infinis tourments que vous endurerez
Quant à moi, qui suivrai les pas de ma maitresse,
Je n'ai pas de besoin de pleurer ma vieillesse.

Ce poignard que je tiens, ce poignard que voici,
M'enferrant l'estomach, m'ôtera ce souci.

(*Elle se tue*).

Les Historiens du Théâtre Français prétendent que cette Tragédie *n'a aucune singularité qui mérite l'attention du Lecteur*, & c'est-là tout leur extrait. Cette manière de juger & de faire connaître les ouvrages dramatiques, doit justifier notre entreprise, & atteste la nécessité de recourir aux pièces originales que le silence de nos prédécesseurs a fait oublier ou mépriser. Les productions modernes demandent la même attention de notre part, & nous nous attacherons particulièrement à celles que l'on a jugées avec trop d'amertume. Nous citerons fidèlement ce qu'elles ont d'estimable, & nous serons, tout-à-la-fois, comme nous l'avons déja dit, les *Historiens* & les *Conservateurs* de tout ce qui est relatif à la scène.

CORNÉLIE,

Fille de Métellus Scipion, Veuve du jeune Crassus, & Femme du Grand Pompée.

GARNIER n'a mis aucune espèce d'action dans cette Tragédie : *Cornélie* y joue un rôle pitoyable, *Cicéron* n'y est qu'un déclamateur, & le *Chœur*, *César*, *Brutus*, *Marc-Antoine* ont très-peu de part

à tout ce qui se passe dans la Pièce. Le *Messager* seul est remarquable par le récit qu'il fait de la mort de *Scipion*, & d'après cela, nous nous contenterons de jetter un coup-d'œil rapide sur cet Ouvrage dont nous détacherons les traits qui méritent d'être recueillis.

ACTE PREMIER.

Cicéron conjure les Dieux de le prendre pour victime, de l'accabler seul de toute leur colère, & s'écrie en voyant les maux de sa patrie ;

Rome, hélas ! que te sert d'assujettir le monde ;
Que te sert d'ordonner de la terre & de l'onde ?
Que te sert d'enfermer sous le pouvoir Latin,
L'Aquilon, le Midi, le Couchant, le Matin,
Et que le blond Soleil, quelque part qu'il promène,
Son char étincelant, trouve l'Aigle Romaine ;
Puisque ce grand Empire à tes enfants ne sert
Que d'alléchante amorce à l'orgueil qui les perd.
. . . .
Tu te vantes en vain de tes nobles ayeux ;
Tu racontes en vain tes faits victorieux ;
Cela ne sert de rien, ainçois fait que nous sommes
En l'envïeuse haine & des dieux & des hommes,
L'envie est toujours jointe à la prospérité,
L'on est de l'heur d'autrui volontiers dépité,
Et d'autant estimons notre fortune pire
Qu'à quelqu'un d'entre nous elle semble sourire.
Nous sommes insolens des présents de fortune,
Comme s'elle devoit nous être toujours une.
. . . .

Les dieux ne veulent point qu'aucun aille faisant,
Ce qui lui étant fait, lui seroit déplaisant :
Ils veulent que l'on juge un autre par soi-même ;
Et comme nous ferons, qu'on nous fasse de même.

. . . .

Quel droit eurent jadis nos avares ancêtres
Aux Royaumes d'Asie ? Etoient-ils héritiers
Des Mèdes ? des Persans les Monarques premiers ?
Qu'avons-nous aux trésors, aux libertés, aux vies
De tant de nations par la force asservies,
Dont les gémissemens & les pleurs à tous coups
Montent jusques aux Dieux, pères communs de tous ;
Qu'ils vont importunant à leur juste vengeance
Contre cette Cité riche de violence.

. . . .

Celui commande plus, qui vit du sien content,
Et qui va ses desirs par la raison domptant.

. . . .

Notre félicité n'est aux possessions ;
Elle est de commander à nos affections.

Voilà de ces maximes traduites ou imitées de *Sénèque* & des autres Poètes anciens : plusieurs Ecrivains les ont adoptées & n'ont pas réfléchi que souvent ces lieux communs refroidissent un sujet, en détruisent l'intérêt.

ACTE II.

Cornélie s'abandonne à sa douleur, & *Cicéron* qui presque toujours ne parle que par sentences, lui dit pour la consoler :

Plus patient on porte une dure fortune,
Quand on voit qu'elle tombe à tout chacun commune;
Et rien tant ne console en un piteux émoi,
Que voir un autre en même ou pire état que soi.

CORNÉLIE.

Le malheur d'un ami fait empirer le nôtre.

CICÉRON.

Notre propre malheur ne prend souci d'un autre.

CORNÉLIE.

Encor est-on atteint des tristesses d'autrui.

CICÉRON.

Voire quand en soi-même on ne sent point d'ennui.

CORNÉLIE.

Les larmes que l'on voit nos larmes rafraîchissent.

CICÉRON.

Nos pleurs parmi les pleurs communément tarissent.

CORNÉLIE.

Les miennes tariront quand cendre en un cercueil,
Je ne sentirai plus ni tristesse, ni deuil.

. . . .

CICÉRON.

Rien ne vit immortel sur terre glorieuse,
Tout est né pour dépouille à la mort rapineuse;
Les Paysans & les Rois, semblables à la fin,
S'en vont tous pêle mêle engloutis du destin.

Mais, ajoute-t-il:

C'est par timidité que soi-même on se tue,
Ayant contre un malheur l'ame trop abattue.

CORNÉLIE.

Ce n'est par lâcheté, ni par faute de cœur
Qu'on recourt à la mort pour sortir de langueur.
. . . .

CICÉRON.

Ma fille, gardez-vous d'irriter ce grand Dieu,
Qui met dans notre corps, comme dans un fort lieu;
Notre ame pour sa garde, ainsi qu'un sage Prince
Met garnison ès forts qui bornent sa Province.
. . . .
On l'iroit offensant, lui qui veut bien qu'ainsi
Qu'il nous prête la vie, il la retire aussi.

Le *Chœur* continue sur le même ton & débite des maximes en stances lyriques. En voici une bien remarquable.

Rien de durable ne séjourne;
Toute chose naît pour périr,
Et tout ce qui périt retourne
Pour une autrefois refleurir.
Les formes des choses ne meurent
Par leurs domestiques discords,
Que les matières qui demeurent
Ne refassent un autre corps.

Cette grande idée a été renouvellée de nos jours & développée par un homme de génie dans son excellent ouvrage sur la Nature.

ACTE II.

Cornélie fait le récit d'un songe effrayant; moyen dramatique qui a été tant de fois imité par les Poètes tragiques. . . . .

Déja la nuit muette ayant fait long séjour,
Tournoit plus loin du soir que de l'aube du jour;
. . . .
Quand un petit sommeil (s'il faut ainsi nommer
Un étourdissement qui nous vient assommer)
Coule dedans mes yeux inusités au somme,
Las & chargés de pleurs du deuil qui me consomme;
Et voici que je vois près de mon lit moiteux
Le funèbre Pompée, d'un visage piteux,
Pâle & tout décharné, non tel qu'il souloit être,
En triomphe porté parmi le peuple maître,
. . . .
Il étoit triste, affreux, les yeux creux, & la face,
La barbe & les cheveux oints de sang & de crasse;
Un linceul tout saigneux sur son dos s'étendoit,
Qui jusques aux talons déchiré lui pendoit.
Il desserra ses dents de tendre peaux couvertes,
Puis cette voix sortit quand il les eut ouvertes.
Vous dormez, Cornélie, & votre père & moi
Vous devrions émouvoir de prendre tant d'émoi;
Veuillez ma douce vie, & à nos tristes bières,
Pitoyable, rendez les amitiés dernières.
Un sort pareil au nôtre attend mes pauvres fils;
Par un même adversaire & malheur déconfits;
Faites détourner Sexte en quelqu'étrange terre,
Loin du commun hasard qui commande la guerre.
. . . .
Il eut dit, & soudain une horreur frissonnante,
Une froide trémeur dans mes veines se plante.

Le *Chœur* fait une dissertation

Sur les fantômes vains, & Larres solitaires
Fréquentans les tombeaux & les creux cimetières.
. . . .

Qui

Qui contrefont les morts de voix & de figure,
Et nous vont prédisant mainte triste aventure.
. . . .
Ainsi ne pensez point avoir revu Pompée;
Ce n'est qu'un faux démon dont vous fûtes trompée.

Pourquoi, s'écrie *Cicéron* qui se plaint aux Dieux d'avoir livré les Romains à la tyrannie de *César*,

Pourquoi nous avez-vous défendus des Sabins,
Des Samnites félons, des belliqueux Latins?
Pourquoi des fiers Gaulois la guerrière jeunesse
Avez-vous repoussé de notre forteresse?
Pourquoi du Roi Molosse & du traître Annibal,
Avez-vous préservé le côteau Quirinal;
Et pourquoi fites-vous que ma main solitaire
N'aguères nous sauva du feu Catilinaire?
Pour tomber maintenant, gardés de tant d'ennuis
Au servile malheur où nous avez réduits;
Pour servir maintenant, non quelque Roi d'Asie,
Mais de l'un d'entre nous l'aveugle frénésie:
Que s'il nous reste encor quelque sang dans le cœur,
. . . .
Tu ne te vanteras long-temps de tes conquêtes,
Tu ne tiendras long-temps le joug dessus nos têtes;
Long-temps dans notre sang tu ne te baigneras;
Je prévois que bientôt tu le revomiras
Comme *un vilain mâtin*, &c.

Le Poète oublie, à la fin de cette tirade, qu'il fait parler le plus grand Orateur des Romains.

Philippes, Affranchi de *Pompée*, apporte à *Cornélie* l'urne qui renferme les cendres de

Héros, & *Cornélie* fait des imprécations contre ſes aſſaſſins, contre *Céſar* qui n'a ceſſé de le pourſuivre.

PHILIPPES.

Madame, gardez-vous,
Parlant ainſi de lui, d'irriter ſon courroux.

CORNÉLIE.

Je ne redoute point d'un tyran la colère :

PHILIPPES.

Il faut redouter ceux qui nous peuvent mal faire.

CORNÉLIE.

Quel mal peut-il me faire ?

PHILIPPES.

Eh ! qu'eſt-ce que ne peut,
Celui qui a pouvoir de faire ce qu'il veut ?

CORNÉLIE.

Il ne peut rien ſur moi qui me ſoit redoutable.

PHILIPPES.

Il vous fera mourir.

CORNÉLIE.

La mort m'eſt ſouhaitable.

Le *Chœur* termine l'acte par des ſtances ſur la fortune. En voici quelques vers qui rappelleront à nos Lecteurs l'Ode brillante de *J. B. Rouſſeau* ſur le même ſujet.

Instable en nos prospérités,
Instable en nos adversités,
De nous elle se joue,
Qui tournons sans cesse agités
Au branle de sa roue.

. . . .

. . Sa dextre volage
Peut un grand Empire mouvoir
Comme un simple ménage ;
Et donne les mêmes terreurs
Aux couronnes des Empereurs
Tremblans à sa menace,
Qu'à la moisson des laboureurs
Qui dépend de sa grace.
Rien ne vit affranchi du sort ;
Personne avant qu'être mort
Heureux on ne peut dire ;
A celui seul qu'éteint la mort
Fortune ne peut nuire.

ACTE IV.

Cassie accuse les Dieux des malheurs de sa patrie, ou plutôt il ne peut croire que ces Dieux s'occupent des choses humaines.

Fortune embrasse tout : la justice & le bien
N'ont de ces dieux qu'on croit ni faveur ni soutien.

. . . .

Notre Tyran vainqueur, hautain de sa fortune,
Vient ores triompher de la perte commune ;
Nous le voyons terrible en un char élevé,
Traîner l'honneur vaincu de son peuple *esclavé*.

Ainsi Rome à César donne un pouvoir suprême,
Et de Rome, César triomphe en Prince même.

DÉCIME.

Je jure par le Ciel, Trône des Immortels,
Par leurs images saints, leurs temples, leurs autels,
De ne souffrir, vrai Brute, aucun maître entreprendre
Sur notre liberté, si je la puis défendre.
. J'aime César, je l'aime, mais le droit
Qu'on doit à son pays, qu'à sa naissance on doit
Tout autre amour surmonte, & plus qu'enfant, que père,
Que femme, que mary, notre patrie est chère.

Le *Chœur* débite des stances contre la tyrannie; *César*, dans un long monologue, exalte sa gloire, ses travaux & ses conquêtes, *Antoine* lui fait craindre des ennemis cachés & l'engage à se défier de ceux qui lui doivent leur grandeur, mais *César* lui répond par ces mots que, suivant l'Histoire, il prononça le jour même de son assassinat.

La mort qu'on ne prévoit, & qui sur nous se darde,
D'un effort imprévu sans qu'on s'en prenne garde,
Me semble la plus douce, & s'il plaisoit aux dieux
Que je môurusse ainsi, j'en mourrais beaucoup mieux.
La crainte que l'on a d'un mal tant soit extrême,
Trouble plus un esprit que ne fait le mal même.

Cet acte est terminé par le Chœur des Césariens qui forment pour l'Empereur des vœux, en partie traduits ou imités d'*Horace*.

ACTE V.

Un Messager vient apprendre à *Cornélie* la déroute de l'armée de *Scipion*, & son très-long récit est précieux, tant par la fidélité que *Garnier* a conservée dans les faits, que par les images épiques qu'il y a insérées, par les comparaisons fréquentes & originales dont il y fait usage, en un mot par les discours singuliers qu'il fait tenir aux Généraux.

Voici, disait *Scipion*,

Voici (mes compagnons) le beau jour, voici l'heure
Qu'il convient que chacun ou soit libre, ou qu'il meure.
De ma part je ne veux d'ancien Sénateur,
D'Empereur, de Consul devenir serviteur.
. . . .
Nous ne combattons point pour ravir des trésors;
Nous ne combattons point pour élargir nos bords.
. . . .
Mais bien nous combattons pour notre liberté,
Pour le peuple Romain par la crainte écarté.
Nous combattons, enfans, pour notre propre vie,
Pour les biens, les honneurs, les loix & la patrie.
Ores le bien, l'Empire & l'Etat des Romains,
Le vrai prix du vainqueur balance entre nos mains.
Pensez comme aujourd'hui les matrones pudiques
Invoquent les bons dieux dans nos temples antiques.
. . . .
Je vois Rome en horreur, en triste solitude,
Et les vieux Sénateurs gémir leur servitude.

Ils lèvent dessus nous & le cœur & les yeux :
Or sus montrons-nous donc dignes de nos ancêtres ;
Combattons de tel cœur que demeurions les maîtres.

La discorde, continue-t-il en parlant du combat ;

La discorde sanglante, à longs serpens crineuse,
Les bras nus, tête nue, erroit déesse affreuse ;
Au travers des scadrons les alloit animant
D'un fouet sonnant le meurtre, & d'un tison fumant.
César de qui les yeux brilloient étincelans,
Des siens époinçonnoit les courages brûlans.
. . . .
Serrés pieds contre pieds, ses guerriers bataillons
Vont la tête baissée, & fermes sur leurs piques,
Ouvrent, de grand effort, les phalanges Lybiques ;
Fendent tout, rompent tout, renversent tempesteux
Tout ce que faisant tête ils trouvent devant eux.
Nos gens prennent la fuite, & ne peut la prière
Ni l'exemple des chefs arêter leur carrière ;
Ils courent éperdus comme aux champs Calabrois,
Quand trois loups affamés qui débusquent d'un bois,
Donnent dans les brebis, ses fuyardes s'espandent
Aux yeux de leurs bergers qui hardis les défendent

CORNÉLIE.

O fortune cruelle !

LE MESSAGER.

On ne résista plus ;
Tout fut soudain rempli d'un désordre confus.

Ce *Messager* fait une description anatomique des morts & des mourans. Il raconte ensuite

que *Scipion*, obligé de céder, avait gagné le port, & s'était embarqué pour l'Espagne, comptant y lever une nouvelle armée; mais qu'il fut encore poursuivi par la tempête & par l'ennemi.

Là, ce qui nous restoit de noblesse Romaine,
Mourut l'épée au poing devant son Capitaine;
Lors voyant Scipion, son navire entr'ouvert
De feu, de fer, de sang & d'ennemis couvert,
Ses gens mis aux couteaux; le ciel, l'onde, la terre
Et les Dieux conjurés à lui faire la guerre,
Se retire à la poupe, & d'un visage franc
Regardant son estoc qui rougissoit de sang,
Dit, puis que notre cause est par les Dieux trompée
Je n'ai plus de secours qu'à toi, ma chère épée!
Qu'à toi, mon dernier bien; j'aurai de toi cet heur
De ne me voir jamais de libre, serviteur.
Il n'avoit achevé, que d'une main cruelle,
Il se la plante au corps jusques à la pommelle.

Le *Messager* ajoute que *Scipion* s'est précipité dans la mer au moment où l'on allait voler à son secours: *Cornélie* fait de nouvelles imprécations contre les dieux & contre les hommes qu'elle accuse des maux qui lui arrivent, & elle finit en disant:

Mon père, je vivrai; je vivrai, mon époux,
Pour faire vos tombeaux & pour pleurer sur vous.

Nous parlerons successivement de la *Cornélie* de *Hardi*, publiée en 1625, de celle que l'Abbé

Pellegrin fit jouer en 1703, sous le nom de Mademoiselle *Barbier*, de celle du Président *Hénaut*, conjointement avec *Fuzelier*, & qui fut représentée en 1713, enfin de la *Mort de Pompée*; dans laquelle le grand *Corneille* a tracé le caractère de *Cornélie* d'une manière si sublime, qu'il n'est plus possible de s'exercer sur le même ouvrage.

MARC-ANTOINE.

LE Sujet de cette Tragédie est le même que celui de *Cléopâtre*, que l'on a mis plusieurs fois sur la scène, & toujours avec un faible succès. *Jodelle* en a donné une dont nous avons rendu compte dans le Volume précédent, & dans la suite, nous parlerons de celle de *Guillaume Belliard*, de *Nicolas Montreux*, sous le nom d'*Olenix de Monsacré*, de *Mairet*, de *Benserade*, de l'Abbé *Abeille*, de *Lachapelle*, de *le Noir de la Thorillière*, de *Deschamps*, de *Boistel*, de M. *Marmontel*. L'ordre des tems demande que nous commencions par celle de *Garnier*, & nous y avons trouvé de belles idées, de grands sentimens que nous allons faire remarquer à nos Lecteurs.

ACTE PREMIER.

Antoine se plaint de la *Fortune* & de *Cléopâtre*

qui l'ont trahi ; mais il jure de ne point reconnaître les loix d'*Octave César*.

Ait César la Fortune & tous les Dieux amis,
Lui ayent Jupiter & les Destins promis
Le sceptre de la terre ; il n'aura la puissance
De soumettre ma vie à son obéissance.

Le *Chœur* termine cet acte par des maximes vagues sur l'inconstance & la tyrannie du Destin.

ACTE II.

Le Philosophe *Philostrate* fait de réflexions sur les malheurs de l'Egypte, & en recherche la cause.

O qu'étrange est le mal où le Destin nous range !
Mais hélas ! que la cause est encor plus étrange.
Un amour, un amour, las ! qui l'eût jamais creu !
A perdu ce Royaume embrâsé de son feu !
Amour dont on se joue & qu'on dit ne s'esprendre
Que dans nos tendres cœurs, met nos villes en cendre.

Il prétend que des signes ont été les avant-coureurs de ces calamités, & d'après *Virgile*, il décrit ces présages menaçans. *Cléopâtre* s'offense qu'*Antoine* ait pu la soupçonner de lui être infidèle, elle ne dissimule point qu'elle a seule entraîné sa défaite, & le *Chœur* lui répond qu'elle ne doit s'en prendre qu'à la Fatalité.

Les choses d'ici-bas sont au ciel ordonnées
Auparavant que d'être entre les hommes nées,

Et ne peut détourner notre imbécillité
L'inviolable cours de la fatalité.

. . . .

Non, Madame, croyez que si le sceptre antique
De vos ayeux régnans sur l'onde Canopique,
Vous est de force ôté, c'est le vouloir des Dieux
Qui ont souventes fois les Princes odieux;
Ils ont à toute chose une fin ordonnée,
Tout' la grandeur du monde est par eux terminée;
L'une tôt, l'autre tard, selon commme il leur plaît,
Et personne ne peut enfreindre leur Arrêt.

Cependant le *Chœur* conseille à *Cléopâtre* de songer à sa conservation, de suivre le parti du vainqueur, & d'abandonner *Antoine*, mais la Reine répond que sa destinée, heureuse ou malheureuse, sera toujours réglée par celle de son amant.

CLÉOPATRE.

Quel blâme me seroit-ce! hé Dieux! quelle infamie
D'avoir été d'Antoine en son bonheur amie!
Et le survivre mort, contente d'honorer
Un tombeau solitaire & dessus lui pleurer!
Les races à venir justement pourroient dire
Que je l'aurois aimé seulement pour l'Empire,
Pour sa seule grandeur, & qu'en adversité,
Je l'aurois méchamment pour un autre quitté.

LE CHŒUR.

Mais quel profit rendra votre cruel trépas?

CLÉOPATRE.

Le gain, ni le profit je ne demande pas.

LE CHŒUR.

Quel los en aurez-vous de la race future ?

CLÉOPATRE.

De gloire, ni de los je n'ai maintenant cure.

LE CHŒUR.

Quel but en votre mort devez-vous donc avoir ?

CLÉOPATRE.

Le seul but de ma mort sera le seul devoir.

LE CHŒUR.

Il faut que le devoir sur quelque bien se fonde.

CLÉOPATRE.

C'est dessus la vertu, le seul bien de ce monde.

LE CHŒUR.

Quelle est cette vertu ?

CLÉOPATRE.

Ce qui nous est décent.

LE CHŒUR.

Décent de s'outrager ? de s'aller meurtrissant !

CLÉOPATRE.

J'éteindrai mes ennuis d'une mort généreuse.

. . . .

Je mourrai, je mourrai, faut-il pas que sa vie,
Sa vie & sa mort soient de la mienne suivie ?
Cependant vous vivrez, ô mes sœurs, & vivant,
Nos funèbres tombeaux honorerez souvent.

Y répandrez des fleurs, & quequefois peut-être
Le tendre souvenir d'Antoine votre Maître,
Et de moi misérable aux pleurs vous conviera,
Et nos saintes amours votre voix bénira

La Reine charge *Diomède* d'aller trouver *Antoine* & de détruire, s'il est possible, les soupçons qu'il a de sa fidélité. Ensuite elle se réfugie dans l'enceinte des tombeaux de ses ancêtres. *Diomède* s'étonne qu'avec tant de charmes & de beauté, elle ne cherche pas à captiver son vainqueur, qu'elle préfère la mort à une nouveau triomphe qui ferait son bonheur & celui de son pays.

Le *Chœur* revient, &, suivant sa coutume, il débite une foule de maximes générales. *Il n'est*, dit-il :

Il n'est puissance mondaine
Si grande que le Destin.
. . . .
Le temps abat toute chose ;
Rien ne demeure debout ;
Sa grande faulx tranche tout
Comme le pied d'une rose ;
La seule immortalité
Du ciel étoilé s'oppose
A sa forte Déité.

O Rome ! continue-t-il :

Semblable à l'antique Troye,
Le séjour de tes ayeux,
Tu seras l'ardente proye
D'un peuple victorieux.

Car de ce monde qui tourne,
Nous voyons journellement
Qu'au premier commencement,
Toute chose enfin retourne;
Et que rien, tant soit-il fort,
Immuable ne séjourne;
Mais est attéré du sort.

ACTE III.

Antoine se plaint encore des injures du Destin, de la perfidie de ses amis, & sur-tout de celle de la Reine.

Je demeure tout seul reste de ma fortune.

Cependant *Lucile*, son confident, justifie *Cléopâtre* de son manque d'amour & de fidélité, mais il engage *Antoine* à renoncer à cette passion funeste.

LUCILE.

Laissez-là cet amour qui recroît vos ennuis.

ANTOINE.

Je m'y efforce assez, mais hélas! je ne puis.

LUCILE.

Pensez qu'avez été si fameux Capitaine,
Et qu'ore êtes déchu par cette amitié vaine.

ANTOINE.

Le penser importun de ma félicité
Me plonge davantage en cette adversité;

Car rien plus ne tourmente un homme en sa misère,
Que se représenter sa fortune prospère :
Aussi c'est mon angoisse & ma gêne & mon mal
Pareil aux passions du manoir infernal,
Que me ressouvenir de l'heureuse puissance
Que je m'étois acquis par guerrière vaillance;
Et me ressouvenir de l'heur continuel
Qu'ores me vient tollir mon désastre cruel.
J'ai fait trembler d'effroi tous les peuples du monde.

. . . .

J'ai, vengeur de César, ton oncle, ingrat Octave!
Teint du sang ennemi les rivages que lave
Le rougeâtre Enipée. . . . . .

LUCILE.

César, comme héritier des grandeurs de son père,
Voudra contr'imiter sa douceur débonnaire
Envers vous qu'il connoît extrait du même sang,
Qui êtes son beau-frère & tenez pareil rang
En l'Empire Romain; qui compagnon de guerre,
Des meurtriers de César avez purgé la terre;
Vous avez partagé ce monde en portions,
Comme font héritiers de leurs successions,
Et par commun accord avez jà tant d'années
En paisible repos vos charges gouvernées.

ANTOINE.

L'alliance & le sang demeurent sans pouvoir
Contre les convoiteux qui veulent tout avoir.
Le fils à peine peut souffrir son propre père
En un commun Royaume, & le frère son frère;
Tant cet ardent desir de commander est grand,
Et tant de jalousie en nos cœurs il épand.

. . . .

On permettra plutôt aimer celle qu'on aime,
Que de communiquer au sacré diadême :
Toute chose on renverse, & tout droit on éteint ;
Amitié, parentèle, & n'y a rien si saint
Qu'on n'aille violant pour se rendre seul maître,
Et n'a-t-on soin comment, pourvu qu'on le puisse être.

LUCILE.

Eh bien, qu'il soit Monarque, & que cet univers
Ne reconnoisse plus deux Empereurs divers ;
Rome le craigne seul. L'Orient il assemble
Avecques l'Occident, & les régisse ensemble.
Pourquoi ne permettra qu'en repos vous viviez
Sans Empire, sans charge entre les gens privés,
Philosophant, paisible en la grace lettrée,
En Espagne, en Asie, ou quelqu'autre contrée ?

ANTOINE.

Son Empire assuré jamais ne pensera,
Tandis que Marc-Antoine en ce monde sera,
La crainte & le soupçon, la défiance pâle
Accompagnent toujours la majesté royale
Engendrés de rapports : les rapports nuit & jour,
Hôtes perpétuels, ne bougent d'une Cour.

LUCILE.

Il n'a pas fait mourir votre frère Lucie,
De Lépide il n'a pas la vieillesse accourcie,
Combien que l'un & l'autre en ses mains soient tombés.

. . . .

ANTOINE.

Il ne craint de ceux-là la force peu guerrière ;

LUCILE.

Il ne craint un vaincu regorgeant de misère.

ANTOINE.

La fortune se change,

LUCILE.

Un ennemi si bas
A grand' peine sauroit jamais lever le bras.

ANTOINE.

J'ai fait ce que j'ai pu; pour mes preuves dernières,
Tout m'étant défailli, j'ai tenté lès prières.
Lâche homme que je suis! dont étant déjetté,
Je lui ai de nous deux le combat présenté;
Bien qu'il soit en sa force, & que jà la vieillesse
M'ôte en m'afoiblissant & la force & l'adresse.
Si l'a-t-il refusé, tant son cœur est couard,
Vilainement craintif d'un louable hasard.
C'est de quoi je me plains, & de quoi je m'accuse,
C'est en quoi la fortune outrageusement use,
Contre mon chef grison, c'est en quoi malheureux
Les immortels je blâme à mon mal rigoureux,
Qu'un homme efféminé de corps & de courage,
Qui du métier de Mars n'apprit oncques l'usage,
M'ait vaincu, m'ait dompté, m'ait chassé, m'ait détruit,
M'ait, après tant de gloire, au dernier point réduit.
Qui suis le sang d'Hercule, a guidé mon enfance,
A mon los embelli d'une heureuse vaillance.
Témoin en est la Gaule aux peuples indomptés.
. . . .
L'Espagne courageuse, & l'âpre Thessalie.
. . . .
Encor si pour ternir ma louange & l'abattre,
Fortune me faisoit par un plus fort combattre;

Et

Et plus guerrier que moi ; & qu'elle m'eût poussé
L'un de ces Empereurs si craints le tems passé ;
Un Camille, un Marcel, un Scipion d'Afrique,
Ce grand César, l'honneur de nôtre République ;
Un Pompée envieilli sous les horreurs de Mars ;
Et qu'après la moisson d'un monde de soldars
En cent combats meurtris, cent assauts, cent batailles,
Percé d'un coup de pique au travers des entrailles,
Je vomisse la vie & le sang au milieu
De mille & mille corps abattus en un lieu.
Non, non : ou je devois mourir entre les armes ;
Ou combattu cent fois, armer nouveaux gendarmes,
Cent batailles livrer & perdre avecque moi,
Plutôt le monde entier qu'il me soumît à soi :
Lui qui n'a jamais vu les piques enlacées
Mordre son estomach de pointes hérissées ;
A qui Mars fait horreur, & qui trop lâchement
Se cache pour n'ouïr son dur frémissement.
La fraude est sa vertu, sa ruse est la malice,
Ses armes sont les arts du cauteleux Ulysse.
. . . .
Toutesfois il me dompte & me fait son butin,
Et dompte avecque moi tout l'Empire Latin.
O chose émerveillable ! un désordre d'Actie
A subjugué la terre, & ma gloire obscurcie :
Car depuis, comme atteint de la foudre des dieux,
Comme épris de fureur, & plus que furieux,
L'esprit troublé de mal je n'ai jamais fait compte
De vouloir réparer ma perte ni ma honte ;
Je n'ai plus résisté.

LUCILE.

Les accidens guerriers,
Et sur-tout les combats succèdent journaliers,

Tantôt bien, tantôt mal ; & bien que la fortune
Es chose de ce monde ait sa force commune,
Qu'elle modère tout, fasse tout, que tout soit
Attaché, maniable autour de son rouet ;
Si nous semble pourtant que plus elle s'adonne
Qu'à nul autre exercice, au métier de Bellonne ;
Et que là sa faveur muable comme vent
Avec plus de pouvoir se montre plus souvent ;
D'où vient qu'on voit toujours ceux qui en leur jeunesse
Y ont eu de l'honneur, le perdre en leur vieillesse

. . . .

ANTOINE.

Que je dois bien maudire en mon ame offensée,
Jour & nuit lamentant cette amour insensée.

. . . .

LUCILE.

La douce volupté, délices de Cypris,
Débilite nos corps, offusque nos esprits,
Trouble notre raison, de notre cœur déchasse
Toutes saintes vertus, & se met en leur place.

. . . .

Ce venin est mortel également à tous,
Mais il fait aux grands Roi plus d'outrage qu'à nous ;
Ils en perdent le sceptre, & par grande misère
Le font à leur escient cheoir en main étrangère.
Leurs peuples cependant, la charge sur le dos,
Sont pillés de flatteurs qui leur sucent les os.
Ne sont point gouvernés, servent aux grands de proie,
Tandis que ce fol Prince en ses plaisirs se noie ;
Qui n'oit rien, ne voit rien, & ne fait rien d'un Roi
Semblant lui-même avoir conjuré contre soi.

Lors l'égale justice erre à l'écart bannié,
Et se plante en son lieu l'avare tyrannie.
Le désordre confus en tous états se met,
Maint crime, mainte horreur sans crainte se commet;
Puis la rebellion mutine se découvre,
Qui ores d'un prétexte, or' d'un autre se couvre,
Pique les ennemis qui aussi-tôt debout
Entrent sans résistance & s'emparent de tout.
Voilà de Volupté les effets dommageables.

ANTOINE.

Il faut, il faut mourir, il faut qu'une mort belle,
Une mort généreuse à mon secours j'appelle;
Il me faut effacer la honte de mes jours,
Il me faut décorer mes lascives amours
D'un acte courageux, & que ma fin suprême
Lave mon déshonneur, me punissant moi-même.

Le *Chœur* vante le courage de ceux qui étant accablés par le malheur, savent s'en délivrer en appellant la mort à leur secours.

ACTE IV.

César s'étonne lui-même de sa fortune & de sa grandeur. Les dieux ont tout fait pour Rome.

Toutesfois aujourd'hui cette orgueilleuse Rome,
Sans biens, sans liberté, ploie au pouvoir d'un homme:
Son Empire est à moi; sa vie est en mes mains;
Je commande, Monarque, au monde & aux Romains;
Je fais tout, je peux tout, je lance ma parole
Comme un foudre bruyant de l'un à l'autre pole.

. . . .

Antoine le sait bien qui de toute la terre
N'a Prince qui pour lui s'allie en cette guerre,
Qui s'arme contre moi, redoutant le pouvoir
Qu'entre tous les mortels le ciel m'a fait avoir.

L'héritier du nom & de la fortune de *César* dit qu'il a voulu venger l'injure de sa sœur délaissée par *Antoine* qui n'a pas rougi de l'abandonner pour voler dans les bras de *Cléopâtre*. Il rappelle tous les crimes de cet *Antoine*, & il ajoute qu'il a dû l'en punir.

Car ainsi que le ciel est régi d'un seul maître,
D'un seul maître régi ce bas monde doit être.
Deux compagnons ensemble en un même pouvoir,
Ne se peuvent souffrir ni faire leur devoir,
Toujours sont en querelle, en jalousie, en haine,
Et cependant le peuple en porte seul la peine.

César veut assurer sa victoire par le sacrifice de tous ses ennemis; *Agrippa* lui conseille, au contraire, de prendre le parti de la clémence. *Il ne faut point*, lui dit-il,

D'aucune cruauté souiller votre victoire,
C'est un bienfait des Dieux dont ne faut abuser.

Un *Messager* vient annoncer qu'*Antoine* vaincu par ses malheurs, s'est rendu dans le palais de *Cléopâtre* à laquelle il a reproché sa perfidie, que la Reine lui a fait dire qu'elle n'a pu survivre à sa douleur, & qu'elle est dans le tombeau de ses ancêtres; qu'alors *Antoine* a fait appeller *Eros* son affranchi auquel il a ordonné de le percer de son

épée, que ce fidèle serviteur s'en est frappé lui-même, qu'il est tombé sans vie aux pieds de son maître, qu'*Antoine* a suivi son exemple, qu'il a plongé le fer dans son sein, & que dans le même tems *Cléopâtre* a envoyé vers lui.

Voici de quelle manière le Poète décrit les suites de cette aventure dont il a fidèlement conservé tous les faits attestés par l'Histoire.

Arriva l'homme de Cléopâtre,
Qui dit être chargé par son commandement
De le faire porter vers elle au monument.
A ces mots le pauvre homme ému de grande joie,
Sachant qu'elle vivoit, à nous prier s'emploie
De le rendre à sa Dame, & lors dessus nos bras,
Le portons au sépulchre, où nous n'entrâmes pas;
Car la Reine craignant d'être faite captive,
Et à Rome menée, en un triomphe, vive,
N'ouvrit la porte, ainçois une corde jetta
D'une haute fenêtre où l'on l'empaqueta;
Puis ses femmes & elle à mont le soulevèrent,
Et à force de bras jusqu'au haut l'attirèrent.
Jamais rien si piteux au monde ne fut veu;
L'on montoit d'une corde Antoine peu à peu,
Que l'ame alloit laissant: sa barbe mal peignée,
Sa face & sa poitrine étoient de sang baignée.
Toutesfois tout hideux, & mourant qu'il étoit,
Ses yeux demi-couverts sur la Reine jettoit,
Lui tendoit les deux mains, se soulevoit lui-même;
Mais son corps retomboit d'une foiblesse extrême.
La misérable Dame ayant les yeux mouillés,
Les cheveux sur le front sans art éparpillés,

La poitrine de coups sanglantement plombée,
Se penchoit contre bas, à tête recourbée,
S'enlaçoit en la corde, & de tout son effort,
Courageuse attiroit cet homme demi-mort.
Le sang lui dévaloit au visage de peine,
Les nerfs lui roidissoient, elle étoit hors d'haleine.
Le peuple qui d'abas amassé regardoit,
De gestes & de voix à l'envi lui aidoit :
Tous crioient, l'excitoient & souffroient en leur ame,
Peinant, suant, ainsi que cette pauvre Dame,
Toutesfois, invaincue, au travail dura tant
De ses femmes aidée, & d'un cœur si constant,
Qu'Antoine fût tiré dans le sépulchre sombre,
Où je crois que des morts il augmente le nombre.

César plaint le sort de cet illustre Romain, & suivant les conseils d'*Agrippa*, il faut, dit-il, que nous envoyons vers la Reine, *Proculée*

Qui appaste d'espoir son ame désolée,
L'assure de propos, si que puissions avoir
Ses richesses & elle en notre plein pouvoir ;
Car entre toute chose, ardemment je souhaite
La pouvoir conserver jusqu'à notre retraite
De cette terre-ci, afin d'en décorer
Le triomphe qu'à Rome on nous doit préparer.

Le Chœur des soldats Césariens déplore les horreurs des guerres civiles.

ACTE V.

Cléopâtre envisage la rigueur de sa destinée, & se livre à toute l'amertume de sa douleur.

Las ! je suis le poison & la perte des miens,
Je perds de mes ayeux les sceptres anciens,
J'asservis ce royaume à des loix étrangères
Et prive mes enfans des biens héréditaires,
Encore n'est-ce rien ! las ! ce n'est rien au prix
De vous, mon cher époux, par mes amorces pris.

Ses femmes l'engagent à vivre pour ses enfans, qui seuls, sans appui, sans défense, seront attachés au char du vainqueur, & ensuite livrés à la hache des Licteurs. La Reine ne peut soutenir cette idée, charge un de ses fidèles serviteurs de les conduire en Ethyopie, & de les tenir cachés dans cette affreuse contrée.

CLÉOPATRE.

Or, adieu, mes enfans, mes chers enfans, adieu;
La sainte Isis vous guide en quelqu'assuré lieu,
Loin de nos ennemis où puissiez votre vie
Librement dévider sans leur être asservie.
Ne vous souvenez point, mes enfans, d'être nés
D'une si noble race, & ne vous souvenez
Que tant de braves Rois de cette Egypte maîtres,
Succédés l'un à l'autre, ont été vos ancêtres.
Que ce grand Marc-Antoine a votre père été,
Qui descendu d'Hercule a son los surmonté.
. . . .
Que sait-on si vos mains à qui le faux Destin
Les sceptres promettoit de l'Empire latin,
Au lieu d'eux porteront des houlettes tortues,
Des pics, des aiguillons, conduiront les charrues ?

Apprenez à souffrir, enfans, & oubliez
Votre naissante gloire & aux Destins pliez.
Adieu, mes enfançons, adieu, le cœur me serre
De pitié, de douleur, & jà la mort m'enferre,
L'haleine me défaut, adieu pour tout jamais;
Votre père, ni moi ne verrez désormais;
Adieu, ma douce cure, adieu.

LES ENFANS.

Adieu, Madame.

CLÉOPATRE.

Las! cette voix me tue, hélas! bons Dieux! je pâme,
Je n'en puis plus, je meurs.

ERAS.

Madame, voulez-vous
Succomber au malheur, hélas! parlez à nous.

EUPHRON.

Allons, Enfans,

LES ENFANS.

Allons,

EUPHRON.

Suivons notre avanture;
Les Dieux nous conduiront.

Cléopâtre tombe évanouie, & lorsqu'elle reprend connaissance, c'est pour gémir sur ses enfans & sur son époux. Elle met son espérance & son bonheur à le suivre dans le tombeau.

.... Je suis heureuse en mon mal dévorant,
De mourir avec toi, de t'embrasser mourant,
Mon corps contre le tien, ma bouche desséchée
De soupirs embrâsés, à la tienne attachée,
Et d'être en même tombe & en même cercueil,
Tous deux envelopés dans un même linceuil.

HIPPOLYTE.

EURIPIDE a traité ce Sujet chez les Grecs, *Sénèque* chez les Latins, & *Garnier* est le premier des modernes qui l'ait mis au Théâtre. En 1658, *Gilbert* a fait un nouvel *Hippolyte*, intitulé le *Garçon Insensible*; de la *Pinelière* en a donné un autre en 1635; *Segrais*, le Traducteur de *Virgile*, a composé sur le même Sujet une Tragédie-Ballet qui n'a pas été mise en musique, & en 1677, *Pradon* a osé opposer une *Phèdre* à celle du célèbre *Racine*: notre extrait sera voir que le dernier a beaucoup imité l'ouvrage de *Garnier* qui a pardessus *Racine* le mérite d'avoir conservé l'unité d'intérêt, de caractère & d'action, en représentant *Hippolyte* insensible à l'amour. L'Abbé *Pellegrin* a fait, sous le même titre, un Opéra dans lequel on trouve, à-peu-près, le plan, la marche & les situations de la Tragédie dont nous allons parler.

ACTE PREMIER.

L'Ombre d'*Egée* commence la Pièce par un long Monologue dans lequel elle dit que l'affreux séjour du Tartare lui est moins odieux que la ville d'Athènes dont la plûpart des citoyens est devenue la proie du Minotaure, monstre cruel qui défendait l'entrée du Dédale. *Thésée*, ajoute l'Ombre, *Thésée* lui-même a été choisi pour être sa victime, & j'en ai conçu une telle horreur, que le jour m'a paru insupportable, quoique par les conseils d'*Ariane*, mon fils ait su endormir & abattre le terrible dragon.

Mais ainsi qu'il advient que l'humaine nature
Insatiable d'heur convoite outre mesure,
Et jamais ne s'arrête à médiocrité;
Non bien content d'avoir son malheur évité,
Tu brigandes Minos, &, corsaire, lui pilles
Avecque ses trésors, ses deux plus chères filles.

A cette nouvelle, & à la vue des voiles noires qui flottaient sur les vaisseaux de *Thésée*, *Egée* se précipita dans la mer à laquelle il a donné son nom par sa mort, & son Ombre est encore épouvantée de l'audace sacrilége de ce même *Thésée* qui est descendu aux Enfers, qui n'a pas craint d'attenter sur la Reine de ces funèbres demeures où, sans le secours du généreux *Alcide*,

il subirait, avec *Pirithous*, le juste châtiment de son crime : mais, en lui accordant son retour sur la terre, *Pluton* l'a destiné à des tourmens inouis, & le malheureux *Thésée* est excité par les Furies à devenir le bourreau de son fils, en attendant qu'elles réunissent elles-mêmes, contre ce grand sacrilège, tous les efforts de leur rage inépuisable : *Hippolyte* arrive, & dans un autre Monologue, il adresse au *Soleil* cette singulière & ridicule invocation.

O beau Soleil luisant, belle & claire Planète
Qui pousses tes rayons dedans la nuit brunette ;
O grand Dieu *Perruquier*, qui lumineux écrins,
Me décharmant les yeux, l'horreur des songes vains
Qui ores travailloient, durant cette nuit sombre,
Mon esprit combattu d'un larmoyeux encombre ;
Je te salue, ô père ! & resalue encor,
Toi, ton char, tes chevaux & tes beaux rayons d'or.

Ensuite il raconte un songe effrayant qui l'a tourmenté pendant son sommeil. C'est un monstre terrible qu'il a cru voir & qu'il a combattu. *Mais*, ajoute-t-il :

Mais las ! peu me servit cette brave assurance :
Car lui sans faire cas du fer que je lui lance,
Non plus que d'un festu que j'eusse eu dans la main,
Me l'arrache de force & le rompt tout soudain,
Me renverse sous lui, me traînace & me roule
Aussi facilement qu'il l'eût fait d'une boule.

Cependant, continue-t-il,

Le songe ne doit pas être cause d'ennui,
Tant foible est son pouvoir quand il n'y a que lui;
Ce n'est qu'un vain semblant, un fantôme, une image
Qui nous trompe en dormant, & non pas un présage.

Mais tout lui annonce un malheur prochain, & les Dieux mêmes semblent rejetter les sacrifices qu'il leur offre pour appaiser leur colère : le *Chœur* des Chasseurs termine l'acte par une espèce d'hymne en l'honneur de *Diane*, leur divinité tutélaire.

ACTE II.

Las! pourquoi, dit *Phèdre* en s'adressant à sa Patrie :

Las! pourquoi ma Patrie, as-tu voulu, cruelle,
Me faire cheoir ès mains d'un amant infidèle?
D'un époux déloyal qui parjurant sa foi,
Adultère sans cesse & ne fait cas de moi,
Me laisse désolée, hélas! hélas! me laisse
Sur ce bord étranger languissant de tristesse?
. . . .
Voilà mon beau Thésé, qui suivant sa coutume
D'être instable en amours, d'un nouveau feu s'allume,
Voilà qu'il m'abandonne, après que le cruel
M'a fait abandonner mon séjour naturel;
Après qu'il m'a ravie aux yeux de mon bon père
Et aux embrassemens de ma dolente mère,
Fugitive, bannie, & qu'il a contenté
Son ardeur, des plaisirs de ma virginité.

Il va, de Pirrithois compagnon déteſtable,
Enlever de Pluton l'épouſe vénérable ;
La terre leur eſt vile, ils vont chercher là-bas,
Sur les rivages noirs, leurs amoureux esbats ;
L'enfer qui n'eſt qu'horreur, qui n'eſt que toute rage,
Qu'encombre & que tourment, ne dompte leur courage.

Phèdre ne peut plus diſſimuler l'amour dont elle brûle en ſecret pour *Hippolyte.*

Souffrirai-je toujours ? ô malheureux amour !
Que maudite ſoit l'heure & maudit ſoit le jour
Que je te fus ſujette ! O quatre fois maudite
La flèche que tu pris dans les yeux d'Hippolyte.
. . . .

LA NOURRICE.

Languirez-vous toujours, race de Jupiter,
Sous ce monſtre d'amour que vous deuſſiez dompter ?
Domptez-le, ma Maitreſſe, & par cet acte inſigne,
Montrez-vous, je vous pry, de votre Théſé digne.
Théſée eſt renommé par tout cet Univers,
Pour avoir combattu tant de monſtres divers ;
Et vous remporterez une pareille gloire,
Si de ce fier ſerpent vous avez la victoire.
. . . .

PHÈDRE.

J'ai bonne confiance en la faveur céleſte.

LA NOURRICE.

Penſez-vous que les Dieux favoriſent nos maux ?

PHÈDRE.

Appellez-vous un mal mes amoureux travaux ?

LA NOURRICE.

Non, ce n'eſt pas un mal, c'eſt un crime exécrable,
Un prodige, un forfait qui n'a point de ſemblable.

PHÈDRE.

O puiſſante Vénus !

LA NOURRICE.

Vénus n'invoquez point.

PHÈDRE.

Las ! Nourrice, pourquoi ? c'eſt ſon fils qui me poind.

LA NOURRICE.

Un Dieu n'eſt point auteur d'un ſi vilain inceſte.

PHÈDRE.

Il embrâſe mon cœur.

LA NOURRICE.

Plutôt il le déteſte.

PHÈDRE.

Les Dieux ne ſont fâchés que l'on s'aime ici-bas.

LA NOURRICE.

Les Dieux ne ſont joyeux de nos ſales esbats.

PHÈDRE.

Ils ſont touchés d'amour auſſi-bien que nous ſommes.

LA NOURRICE.

Ils ne ſont point touchés des paſſions des hommes.

PHÈDRE.

Et quoi ? pour s'entr'aimer, commet-on tant de mal ?

LA NOURRICE.

Non pas pour s'entr'aimer d'un amour conjugal.

PHÈDRE.

L'amour ne se doit point borner du mariage.

LA NOURRICE.

Ce ne seroit, sans lui, qu'une brutale rage.

PHÈDRE.

Nature ne nous fait esclaves d'un époux.

LA NOURRICE.

Non, mais les saintes loix qui sont faites pour nous.

PHÈDRE.

Les hommes, nos tyrans, violant la nature,
Nous contraignent porter cette ordonnance dure.
. . . .

Là, continue-t-elle en parlant de la liberté dont jouissent les animaux dans le penchant qu'ils ont les uns pour les autres;

Là, l'innocente amour s'exerce volontaire;
Sans pâlir sous le nom d'inceste & d'adultère;
Sans crainte d'un mari qui flambe de courroux,
Pour le moindre soupçon qu'ait son esprit jaloux.
Et n'est-ce pas pitié qu'il faille que l'on aime
A l'appétit d'un autre & non pas de soi-même!
. . . .
Mais il est chez Pluton pour violer son lit?

LA NOURRICE.

Il ne l'en faut blâmer, ce n'est pas son délit.

PHÈDRE.

Ceux qui sont compagnons à faire un acte infâme,
Sont compagnons aussi pour en recevoir blâme.

LA NOURRICE.

Ce que Thésée a fait, il l'a fait pour autruy.

PHÈDRE.

Il en est d'autant plus punissable que luy.

LA NOURRICE.

Pirithois de sa Dame avoit l'ame embrâsée.

PHÈDRE.

Cela lui sert d'excuse, & non pas à Thésée.

LA NOURRICE.

L'on parlera par-tout d'un ami si parfait.

PHÈDRE.

L'on parlera par-tout d'un si malheureux fait.

LA NOURRICE.

Pluton l'avoit jadis à sa mère ravie.

PHÈDRE.

Si Pluton a mal fait, y portent-ils envie ?

LA NOURRICE.

Ils ne sont ravisseurs que sur un ravisseur.

PHÈDRE.

Pluton l'a prise à femme & en est possesseur.

LA NOURRICE.

Mais à qui se plaindra Pluton de son offense ?

PHÈDRE.

Il ne s'en plaindra pas, il en prendra vengeance.

Enfin la *Nourrice* fait tous ses efforts pour détourner *Phèdre* de sa passion criminelle, pour l'engager à imiter les Dieux qui sont toujours fidèles à leurs devoir.

Jamais nos cruautés ne font les Dieux cruels ;
Si nous sommes méchans, pourtant ils ne sont tels.
Si nous sommes ingrats à leur bonté suprême,
Si nous les oublions, ils ne font pas de même ;
Ainçois le plus souvent que nous méritons bien
D'être punis, c'est lors qu'ils nous font plus de bien.

Phèdre résiste à ces raisons, atteste les infidélités les parjures, les cruautés de son époux, & s'écrie :

Or, allez me louer la loyauté des hommes,
Allez me les vanter, ô folles que nous sommes !
O folles quatre fois hélas ! nous les croyons
Et sous leurs feints soupirs indiscrètes ployons :
Ils promettent assez qu'ils nous seront fidèles,
Et que leurs amitiés nous lieront éternelles....
Mais, ô déloyauté ! les faussaires n'ont pas
Sitôt nos simples cœurs surpris de leurs appas,
Sitôt ils n'ont deçû nos crédules pensées
Que telles amitiés se perdent effacées ;
Qu'ils vont nous dédaignant, se repentant d'avoir
Travaillé langoureux, voulant nous décevoir.

Elle avoue qu'il n'est plus en son pouvoir d'éteindre le feu qui la consume, sa *Nourrice* continue de lui en représenter toute l'horreur, & termine l'acte par ce morceau singulier sur l'*Amour*.

Voire on a feint Amour un redoutable Dieu,
Vagabond qui ne loge en aucun certain lieu.
Il porte, comme oiseau, le dos empenné d'aîles;
Il a le beau carquois qui lui pend aux aisselles;
Il a toujours les yeux aveuglés d'un bandeau,
Il a comme un enfant délicate la peau,
La chair tendre & douillette, & la perruque blonde,
De cheveux frissottés comme les plis d'une onde.
Cyprine l'enfanta, qui sentit tôt après
Blessée enragément la rigueur de ses traits.
Il guerroye un chacun : car lui qui ne voit goutte,
Du sang d'un immortel aussi souvent dégoutte
Que de quelqu'un de nous; aussi le traître enfant
Est du ciel, de la terre & des eaux triomphant.
Voilà comme le vice en se flattant coupable,
Couvre son appétit d'une menteuse fable.
Voilà comme excusant nos lubriques desirs,
Nous bâtissons un Dieu forgeur de nos plaisirs,
Auteur de notre honte & n'avons peur qu'un foudre
Pour telle impiété nous broye tous en poudre.

Mais, ajoute la *Nourrice*.

Mais qui vous fléchira ce jeune homme inflexible?
Voyez-vous pas combien il est inaccessible,
Comme l'amour il fuit & l'amoureux lien,
Comme il est solitaire en Amazonien.

Phèdre répond qu'elle le suivra par-tout, &

qu'elle ſaura bien l'attendrir, ou plutôt elle eſt réſolue de mourir, puiſque la mort ſeule peut l'*affranchir de la honte de ſa paſſion.* La *Nourrice* eſt alarmée de ſon déſeſpoir, change de ſentiment, & lui dit :

Hé que voulez-vous faire ? & pour qui mourez-vous ?
Rompez plutôt la foi promiſe à votre époux,
Et plutôt mépriſez le bruit du populaire,
Mépriſez-le, mon cœur, plutôt que vous mal faire.
. . . .
Il nous faut aborder cet homme ſolitaire,
Et tâcher d'amollir ſon naturel ſévère,
Cela ſera ma charge.

Le *Chœur* vient, débite des ſtances ſur le ſujet dont il eſt queſtion, & s'entretient de la tyrannie de l'Amour.

Ne verrons-nous jamais le jour
Que l'on ſoit libre de l'amour ?
Jamais ne ſe verra le monde
Affranchi de la dure main
De ce Dieu qui règne inhumain
Au ciel, en la terre & en l'onde ?

ACTE III.

Phèdre ſeule, conjure la Mort de la délivrer de ſa funeſte paſſion ; cependant elle eſt pourſuivie par l'image d'*Hippolyte* qu'elle croit toujours voir

& entendre : elle lui parle de ſon amour, & ſe livre à la plus douce illuſion. La *Nourrice* vient, & dans un autre monologue, elle gémit ſur le ſort de cette Reine infortunée. Dans la troiſième ſcène, *Phèdre* invoque *Diane* & la prie de rendre *Hippolyte* ſenſible.

Ecoute ma prière & m'exauce, Déeſſe ;
Ouvre le cœur glacé d'Hippolyte & lui mets
Les tiſons de l'amour dans ſes os enflammés,
Que déſormais il aime & comme moi reſſente
De l'Amoureux brandon l'ardeur impatiente,
Qu'il ſe montre facile & chaſſe de ſon cœur
Par toi, Vierge, attendri, toute auſtère rigueur.

La *Nourrice* apperçoit *Hippolyte*, dit à *Phèdre* de ſe tenir à l'écart, engage le jeune Chaſſeur à renoncer à ſa vie ſauvage pour goûter les plaiſirs de la ville & de l'amour. Mais *Hippolyte* ne lui répond qu'en faiſant l'éloge des amuſemens champêtres.

LA NOURRICE.

Il vous faut une amie & cueillir avec elle
Les doux fruits où l'amour tendrement vous appelle.

HIPPOLYTE.

Je ne ſaurois aimer votre ſexe odieux,
Je ne puis m'y contraindre, il eſt trop vicieux.

. . . .

Je ne veux que Médée & ſes actes infâmes
Pour montrer quelles ſont toutes les autres femmes.

Phèdre paraît, & s'écrie :

Qui m'a rendu mes pleurs & mes cruelles plaintes !
Qui m'a renouvellé mes passions éteintes ?

Sa Confidente l'excite à déclarer son amour ; elle aborde *Hippolyte*, & commence par flatter son ambition.

Prenez le sceptre en main, mettez-vous sur le front
Le royal diadême, ainsi que les Rois font.
Tenez, je vous le donne ; il est bien plus honnête,
Que vous, plutôt que moi, le portiez sur la tête.
Vous êtes en la fleur de votre âge ; & combien
Que Thésé soit chéri du peuple Athénien,
Vous l'êtes davantage, & votre belle grace,
Son nom moins desiré de sa jeunesse efface.
Or, régnez, noble Prince, & prenez ce soucy
De moi, dolente veuve, & de ce peuple-cy.

HIPPOLYTE.

Le grand Dieu Jupiter & le père Neptune
Nous veuille préserver de si grande infortune.
Vous reverrez mon père à peu de jours d'ici.

PHÈDRE.

Pluton, Dieu qui commande au Royaume noirci,
Ne le permettra pas, il n'est si débonnaire
De laisser échapper de son lit l'adultère.
. . . .

O tourment, continue-t-elle, en lui parlant du feu dont elle brûle.

O tourment de mon cœur, amour qui me consommes,
mon bel Hippolyte, honneur des jeunes hommes,

Je viens la larme à l'œil me jetter devant vous,
Et d'amour enyvrée embrasser vos genoux,
Princesse misérable, avec constante envie
De borner à vos pieds mon amour ou ma vie.
Ayez pitié de moi.

HIPPOLYTE.

O grand dieu Jupiter,
Peux-tu voir une horreur si grande & l'écouter?
. . . .
Et toi, Soleil, qui luis par-tout ce grand espace,
Peux-tu voir sans pâlir les crimes de ta race?
. . . .
O femme détestable! ô femme dont le cœur
Est en méchancetés de son sexe vainqueur!
O pire mille fois, & d'ardeur plus énorme
Que ta mère qui eut un monstre si difforme!
. . . .

PHÈDRE.

Hélas! c'est le destin de notre pauvre race!
Vénus nous est cruelle & sans cesse nous brasse
Une amour déréglée; & que peut notre effort
Encontre une Déesse, & encontre le sort?

Toute entière à sa passion, *Phèdre* embrasse *Hippolyte* qui, saisi d'horreur, s'arme de son épée pour en percer sa belle-mère; elle se livre à ses coups & veut périr de sa main, mais *Hippolyte* jette le fer & fuit épouvanté.

La perfide *Nourrice* le prend comme un gage de l'insulte que le jeune Prince a voulu faire à la Reine, & elle l'accuse auprès du peuple. Le

Chœur chante des ſtances ſur la perfidie des femmes.

ACTE IV.

THÉSÉE.

Je viens du creux ſéjour des éternelles nuits,
Et de la triſte horreur des enfers pleins d'ennuis.
. . . .
Quel labeur m'a été d'avoir depuis le fond
De l'enfer ſçu monter juſques-ici à mont ?
D'avoir ſçu éviter la mort en la mort même,
Et de te ſuivre, Alcide, à la force ſuprême ?

LA NOURRICE.

Ah maiſon déſolée !

THÉSÉE.

Hé ! quel bruit eſt-ce là ?

LA NOURRICE.

Que la mort n'ai-je au cœur !

THÉSÉE.

Que veut dire cela ?
. . . .
D'où vient un ſi grand trouble ?...

LA NOURRICE.

Phèdre ſe veut défaire....

THÉSÉE.

Qui peut à mon retour cauſer ce déconfort ?

LA NOURRICE.

C'eſt pour votre retour qu'elle hâte ſa mort.

THÉSÉE.

Elle veut donc mourir pour me revoir en vie ?

LA NOURRICE.

Non, mais votre retour lui en accroît l'envie.

Phèdre paraît avec l'épée d'*Hippolyte*, aborde son époux & le conjure de lui donner la mort. *Thésée* veut savoir la cause de son désespoir, & elle s'obstine à taire un secret que la honte lui empêche de révéler

THÉSÉE.

Quelle cause vous meut de desirer la mort ?

PHÈDRE.

Si je vous la disois, je périrois à tort ;
Et le fruit périroit que de la mort j'espère.

Thésée presse, sollicite, menace, & veut arracher par les tourmens l'horrible secret que la *Nourrice* lui dérobe : alors la Reine atteste le Ciel, & fait retomber sur le vertueux *Hippolyte* l'horreur de son amour incestueux.

Je vous invoque, ô dieux ! ô dieux, je vous appelle !
Témoins de mon outrage & de ma mort cruelle !
Les prières n'ont pu ma constance émouvoir ;
Le fer & la menace ont été sans pouvoir.
Le corps a toutesfois enduré violence,
Mais de mon chaste sang j'en laverai l'offense.

THÉSÉE.

Qui est le malheureux qui a souillé mon lit ?

PHÈDRE.

Un que ne croiriez pas commettre tel délit. . .
. . . . Ce coutelas tranchant
Qu'il laissa de frayeur au bruit du populaire,
Le voyant vous fera connoître l'adultère.

Thésée reconnaît les armes d'*Hippolyte*, ne doute plus du crime dont *Phèdre* l'accuse, & prie le Dieu des mers de le venger de cet outrage.

O grand dieu Marinier, c'est ores que je veux
Te présenter dolent, le dernier de mes vœux.
Fais, mon cher Géniteur, fais que tout à cette heure
En quelque part que soit Hippolyte, il y meure.
. . . .
Ne me refuse point, grand Dieu, car ma prière
Bien qu'elle te semble être (ainsi qu'elle est) meurtrière,
Est juste toutefois ; & de cerveau rassis,
Je te requiers en don le meurtre de mon fils.
. . . .

LA NOURRICE.

O maison désolée ! ô maison misérable !
O chétive maison, maison abominable !
O Phèdre infortunée ! ô crédule Thésé !
O trop chaste Hippolyte, à grand tort accusé !
O moi sur-tout cruelle & digne d'une peine
La plus griève qui soit en l'infernale plaine !
C'est par toi ma maitresse, & pour couvrir ton mal,
Que j'ai tramé sur lui ce crime capital.
. . . .
Fasse des immortels la puissante bonté,
Que pour ton faux mesfait faussement raconté ;

Ton père forcenant d'une rage jalouse!
Ne se souille en ton sang trompé de son épouse.
. . . .
Ah ! lugubre maison, aujourd'hui ta grandeur
Tombe sous le tison d'une amoureuse ardeur.
Ah ! Reine désolée, auras-tu le courage
. . . .
De voir innocemment, & par ton faux rapport,
Ce chaste Jouvenceau soupirer à la mort.
. . . .
Il me semble déja que les flambeaux ardens
Des filles de la nuit me brûlent au-dedans ;
Il me semble déja sentir mille tenailles,
Mille serpens retors morceler mes entrailles ;
Je porte, ains que je tombe en l'aveugle noirceur
Du rivage infernal, mon tourment punisseur.

Le *Chœur* ajoute que c'est aux Dieux à juger ceux qui sont coupables ; & qu'ils ne doivent point punir l'innocent.

Ores, Neptune, que Thésé
Brûle de trop d'ire attisé,
Découter sa voix ne t'avance ;
De peur qu'à son meurtrier dessein
Trop prompt, ne lui verses au sein
Une éternelle repentance.

ACTE V.

Un Compagnon d'*Hippolyte* vient apporter la nouvelle de sa mort. *Thésée* veut en savoir les détails, le *Messager* les raconte avec peine, dit que

le jeune Prince a pris tous les Dieux à témoins de son innocence, qu'il a souvent nommé *Thésée*, & qu'il a prié le Ciel de manifester l'injure faite à son père.

Il nage, dit ce *Messager*, en parlant du soulèvement des flots & du monstre que la mer a vomi ;

Il nage à grand' secousse, & la vague qu'il fend
Bouillonnant dans le ciel, comme foudre descend.
L'eau se creuse au-dessous en une large fosse,
Et de flots recourbés tout à l'entour se bosse ;
Elle bout, elle écume, & suit en mugissant
Ce monstre qui se va sur le bord élançant.

THÉSÉE.

Quelle figure avoit ce monstre si énorme ?

LE MESSAGER.

Il avoit d'un taureau la redoutable forme,
De couleur azuré son col étoit couvert.

Le Poète n'omet rien dans cette longue description. Il raconte comment les chevaux effrayés emportent le char qui se brise, comment *Hippolyte* s'embarrasse dans les rênes de ses coursiers, comment il est traîné dans les campagnes, & comment tout son corps est déchiré.

Phèdre paraît, s'accuse & verse des larmes sur le sort du fils de *Thésée*. *Hippolyte*, dit-elle :

Hippolyte ! Hippolyte ! hélas ! je romps le cours,
Par une ardente amour de vos pudiques jours.

Pardonnez-moi ma vie & sous la sépulture,
N'enfermez indigné cette implacable injure.
Je suis votre homicide, Hippolyte! je suis
Celle qui vous enferme aux infernales nuits;
Mais de mon sang lascif je vais purger l'offense
Que j'ai commise à tort contre votre innocence.

. . . .

Mon cœur, que trembles-tu? quelle soudaine horreur,
Quelle horreur frissonnant alentit ta fureur?
Quelle affreuse mégère à mes yeux se présente!
Quels serpens encordés, quelle torche flambante,
Quelle rive écumeuse & quel fleuve grondant,
Quelle rouge fournaise horriblement ardent?
Ah! ce sont les enfers, ce les sont, ils m'attendent,
Et pour me recevoir leurs cavernes ils fendent.
Adieu Soleil luisant, luisant Soleil adieu;
Adieu triste Thésée, adieu funèbre lieu,
Il est tems de mourir, sûr que mon sang ondoye
Sur ce corps trépassé.

(*Elle se tue.*)

Dans les deux dernières scènes, le *Chœur* exprime ses regrets, & *Thésée* son désespoir.

LA TROADE.

LE même Sujet a été traité par *Euripide* chez les Grecs, & par *Sénèque* chez les Romains. *Sallebray* l'a mis en scène en 1640, *Pradon*, en 1679, & depuis, M. de *Châteaubrun* l'a donné sous le

nom des *Troyennes*. Les trois derniers ont pris *Garnier* pour modèle, & il sera aisé de voir que ce Poète en a servi à *Racine* dans plusieurs morceaux d'*Andromaque*.

ACTE PREMIER.

HÉCUBE.

Quiconque a son attente aux grandeurs de ce monde ;
Quiconque au fresle bien des Royaumes se fonde,
Et qui dans un palais superbe commandant,
Le désastre ne craint sur sa tête pendant ;
Qui crédule se donne à la fortune feinte,
Qui des volages Dieux, des Dieux légers n'a crainte ;
Me vienne voir chétive, ô Troye ! & vienne voir
En cendres la grandeur que tu soulois avoir.

Le Soldat, continue-t-elle, en faisant le tableau des ruines de Troye.

Le Soldat ennemi la regarde & s'étonne,
Bien qu'ardent de courroux que sa main la moissonne ;
Tant elle apparoît grande & superbe en tombant,
Et tant se voit d'espace en sa braise flambant :
Si grand fait l'épouvante, ayant peur qu'il se darde
Jusqu'aux lambris du ciel & que tout le monde arde.

Elle ajoute qu'elle a prévu ces malheurs, & que *Cassandre* les a prédits, mais que les Dieux n'ont pas permis que leur voix fût entendue.

Encore n'est-ce assez : on va jettant le sort
Sur chacune de nous qui sommes sur ce port ;

On nous va partageant comme quelque bagage ;
Les filles de Priam & les brus on partage.
L'un hardi se promet l'Andromaque d'Hector ;
L'un la femme d'Hélen, & l'autre d'Antenor ;
L'un veut pour son butin ma Polyxène prendre,
Et l'autre veut avoir la Prophête Cassandre ;
De moi seule on n'a cure, on n'a cure de moi,
Nul de tous les Grégeois ne m'affecte pour soi.

Dépouillez, dit-elle aux *Troyennes* qu'elle invite à pleurer ses malheurs & la destruction de leur patrie ;

Vos épaules albâtrines
Dépouillez ; & vos bras blancs,
Et vos honnêtes poitrines.
Découvrez jusques aux flancs ;
Vos robes soient avalées :
Aussi bien pour quel époux
Esclaves, garderez-vous
Vos pudicités voilées ?
Or déployez vos mains blanches,
Que votre sein soit déclos,
Que vos habits jusques aux hanches
Vous tombent dessus le dos :
Et puis selon que la rage
De votre juste langueur
Vous animera le cœur,
Faites à votre corps outrage.

Ces Filles déplorent la triste destinée d'*Hector* & de *Priam* ; la Reine fait cesser leurs gémissemens & leur dit que son époux est heureux, qu'il touchait

au terme de sa vie, & qu'en mourant il n'a laissé aucuns débris de sa puissance.

Maintenant assuré de tous humains encombres,
Il erre aux Elisez entre les saintes ombres.
Sous les feuillages frais des myrthes odoreux,
Recherchant son Hector ; ô qu'il est bienheureux !
O bien heureux celui qui mourant en la guerre,
De soi-même héritier, ne laisse rien sur terre ;
Ains voit tout consommer avant que de mourir ;
Et avecque sa mort toute chose périr.

Un Hérault des Grecs vient annoncer à *Hécube* que sa fille *Cassandre* doit suivre le grand *Agamemnon*. La Reine est désolée & *Cassandre* se réjouit des maux épouvantables que l'avenir réserve au chef des Grecs.

Je serai vengeresse & du sang de mes frères,
Et du sang de Priam contre leurs adversaires.
Je vois Agamemnon le poignard dans le flanc,
Contre terre étendu se souiller en son sang.

. . . .

Puis je vois la fureur du parricide Oreste,
Comme sa mère il tue & le fils de Thyeste,
Et comme transporté d'amour hyménéan,
Il massacre Pyrrhus, meurtrier de Priam.

Croyez, continue-t-elle, que les Grecs, quoique vainqueurs, seront encore plus à plaindre que les Troyens qui ont si long-tems combattu pour leur pays.

Eh! quel plus grand honneur sauroit-on acquérir
Que sa douce patrie au besoin secourir?
Se hasarder pour elle, & courageux répandre
Tout ce qu'on a de sang pour sa cause défendre.
Toute guerre est cruelle, & personne ne doit
L'entreprendre jamais, sinon avecque droit;
Mais si pour sa défense & juste & nécessaire,
Par les armes il faut repousser l'adversaire,
C'est honneur de mourir, la pique dans le poing,
Pour sa ville & l'avoir de sa vertu témoin.
. . . .

LE HÉRAULT.

Mets fin à tes propos, ô Vierge, & ne dédaigne
D'être d'Agamemnon l'amoureuse compaigne.
Allons; il nous attend.

CASSANDRE.

Allons, Hérault, allons;
Il me convient quitter les lauriers d'Apollon.
. . . .
Agamemnon de force emmène sa Prêtresse;
Adieu, chère Patrie, adieu, Madame, adieu,
Adieu mes sœurs, & vous qui dormez en ce lieu;
Mes frères, inhumés dans les sépulchres sombres;
Non plus frères, hélas! mais seulement des ombres.
Vous me verrez bientôt, bientôt vous me verrez
Sur les rivages noirs où pâles vous errez,
Poussant avecque moi le Roi des Argolides,
Et sa race infectant d'infâmes parricides.

Hécube ne peut soutenir le départ de sa fille captive; elle perd connaissance, le *Chœur* s'em-presse

presse de la secourir, gémit sur les malheurs de la guerre, & s'arête particulièrement sur la confiance que les Troyens ont eue dans ce cheval de bois qui a causé leur perte.

ACTE II.

Andromaque dit aux femmes Troyennes que leurs maux sont au comble, & qu'il ne doit plus leur rester de larmes à répandre.

N'avons-nous enduré toutes choses cruelles ?
Qu'est-ce qui nous survient digne de pleurs nouvelles ?
Troyes depuis n'aguere est détruite pour vous ;
Mais pour moi, dès le tems que mourut mon époux.
Quand le char inhumain du Pelian Achille
Traîna le corps d'Hector trois fois devant la ville ;
Que du fardeau pesant tout l'essieu gémissoit,
Et contre les cailloux sa tête bondissoit ;
Qu'il traçoit le chemin d'une saigneuse suite ;
Alors, ô pauvre ! alors Troye me fut détruite !
Alors je perdis tout, & me vis arracher,
Par le sort impiteux, ce que j'avois de cher :
Je souffris tous les maux qu'on endure en sa vie ;
Et le sac d'Ilion qui me rend asservie,
A mes extrêmes maux ne m'a rien ajouté
Que la seule douleur de ma captivité.

J'ai pleuré, ajoute cette Princesse :

Non d'Hector l'infortune,
Mais au trépas d'Hector la ruine commune ;
Car dès-lors me sembla publique notre deuil,

Et le cercueil d'Hector, de Troye est le cercueil.

. . . .

. . . .

Sans cesse je le vois, tel que le vieux Priam,
L'amena racheté des mains du Pélian.

Elle l'aurait suivi dans la tombe, sans son fils *Astyanax*. Hélas! dit-elle,

Il me contraint de vivre & requérir les Dieux
Bien que sourds à ma voix, d'en être soucieux;
Il me prive du fruit de ma misère même,
De ne craindre plus rien en malheur si extrême.
Las! je tremble de crainte & n'espère aucun bien,
O grand malheur de craindre & de n'espérer rien!

Andromaque se rappelle un songe effrayant dont ses esprits sont encore troublés. L'ombre d'*Hector* lui est apparue dans son sommeil, & l'est venue avertir de soustraire *Astyanax* à la fureur des Grecs : *ô mon fils*, s'écrie cette malheureuse mère,

L'unique reconfort des Troyens malheureux,
Le germe d'une race antique & vénérable
Qu'à votre géniteur vous êtes bien semblable!
Tel, tel Hector étoit, il avoit un tel port,
Il démarchoit ainsi, il étoit ainsi fort.
. . . . Semblable étoit sa grace,
Il portoit ainsi haut sa belliqueuse face.
O mon fils, mon cher fils, verrai-je point le jour
Que réparant l'honneur de ce natal séjour,
Vous redressez les tours & les palais antiques
Du flambant Ilion. . . . .

. . . .

Que la gloire & le nom résusciter je voie
Par vos armes, mon fils, d'une nouvelle Troye?
Mais, ô chétive femme! où vaguent tes esprits!
Où errent tes pensers? quelle fureur t'a pris?
Tu songes des palais, des tours, des diadêmes,
Et ne commandons pas seulement à nous-mêmes:
Notre vie est en doute, ô mon fils! & je crains
Qu'à cette heure, à cette heure, on t'ôte de mes mains!

Elle veut cacher son fils dans le tombeau d'*Hector*, & le confier, en quelque sorte, à la garde de son père: l'enfant recule, & son cœur déja valeureux semble se refuser à un pareil moyen; cependant il est forcé d'obéir: mais comment cette tendre mère pourra-t-elle en imposer aux Grecs, comment trompera-t-elle *Ulysse* qui dans le moment même vient lui annoncer que les vainqueurs des Troyens redoutent & demandent le fils d'*Hector*?

ANDROMAQUE.

Redouter un enfant?

ULYSSE.

Un enfant héritier
Des sceptres & vertus d'un Prince si guerrier?

ANDROMAQUE.

En un âge si tendre?

ULYSSE.

Il est tendre à cette heure
Mais toujours en son âge un enfant ne demeure.

. . . .

ANDROMAQUE.

N'ayez crainte de lui, notre malheur cruel
Lui a filé bien jeune un trépas casuel.

. . . .

Le pauvret ! & encor il n'a sépulchre aucun,
Si Troye ne lui sert de sépulchre commun.

. . . .

ULYSSE.

Je sais que la pitié, la pitié maternelle
Vous peut faire trouver ma demande cruelle ;
Mais si considérez, vuide de passion,
Combien sa vie importe à notre nation,
Combien le Grec soldat blanchi dessous les armes,
A crainte de rentrer en nouvelles allarmes,
Franchir nouveaux dangers, après avoir le sein
Par tant de durs combats de mille ulcères plein ;
Vous-même excuserez cet acte nécessaire,
Et ne m'estimerez pour cela sanguinaire.
Je ferois le semblable envers mon propre fils ;
Et jadis le semblable, Agamemnon, tu fis,
Livrant ton Iphigène à Diane homicide,
Pour sauver nos vaisseaux retenus en Aulide !
Ne trouvez donc étrange & dur ce que je dis,
Puisque ce Roi vainqueur l'a bien souffert jadis.

ANDROMAQUE.

Plût à Dieu, mon enfant, que, ta mère, je sceusse
En quelle part tu es, & qu'avec toi je fusse ;
Je sceusse par quel sort tu m'as été ravi,
Si d'un Maître la main te retient asservi ;

. . . .

Si le vainqueur cruel s'est joué de ta vie,
Ou si de toi les ours ont leur faim assouvie,
Afin que le souci qui douteuse me mord,
S'allentist, entendant ou ta vie, ou ta mort.

ULYSSE.

Laissez-là ces propos déguisés d'artifice,
Vous ne sauriez tromper de paroles Ulysse,
Dites-moi clairement, sans plus dissimuler,
Où est Astianax ? où se fait-il céler ?

ANDROMAQUE.

Où est le preux Hector ? où est Priam, Troïle ?
Où sont les Phrygiens, ou Troye notre ville ?

ULYSSE.

Dites-le de vous-même, ou l'on vous contraindra.

ANDROMAQUE.

Que mon corps on torture, ainsi que l'on voudra.

ULYSSE.

Vous le confesserez après un long martyre.

ANDROMAQUE.

Il n'est tourment si grand qui me le fasse dire.

. . . .

Je ne puis vous livrer celui que je n'ai pas.

ULYSSE.

On vous fera mourir d'un horrible trépas.

ANDROMAQUE.

La mort est mon désir, si me voulez contraindre,
Venez-moi menacer de choses plus à craindre,
Proposez-moi la vie. . . . .

ULYSSE.

Que vous sert de céler ce qu'on saura bientôt ?
Le naturel amour que votre cœur enclôt,
Bat en notre poitrine & comme vous nous presse
De vouloir conserver les enfans de la Grèce.

ANDROMAQUE.

Sus, sus, donnons plaisir aux Grecs à cette fois !
Assurons, assurons, malgré nous, les Grégeois.
Il me faut déceler la douleur qui me ronge ;
Rien ne sert à mon deuil le couvrir de mensonge ;
Grégeois, ne tardez plus, désemparez le port,
Ne redoutez plus rien, Astyanax est mort.

ULYSSE.

Quel moyen avez-vous de nous le faire croire ?

ANDROMAQUE.

Puissé-je promptement choir sous la voûte noire,
Que tout le malencontre & le cruel méchef
Qu'un ennemy souhaite, accravante mon chef,
Si avecque les morts la tombe charongnère
Ne le détient privé de la belle lumière.

ULYSSE.

Puisque le fils d'Hector est de ce monde hors,
Il ne faut plus douter de sortir de ces bords.
Les Destins sont remplis, j'en porte la nouvelle
Aux Grégeois soucieux d'une paix éternelle.

(*à part.*)

Comment Ulysse ? Et quoi ? veux-tu que les Danois
Te croyent, ayant cru d'une femme la voix ?

D'une mère piteuse ? Est-il bien raisonnable
Qu'une mère au danger de son fils soit croyable ?
Elle fait grand serment & ne craint de s'offrir
A tout genre de mort : que peut-elle souffrir
Pire que sa douleur ?

. . . .

Employons toute ruse & ne portons le blâme
D'avoir été trompé des fraudes d'une femme.

. . . .

. . . . . . Elle a plus de crainte
Que son ame ne semble être de deuil atteinte.
Il faut ici veiller d'un esprit entendu. . . . .

(*A Andromaque.*)

Andromaque, approchez, votre enfant n'est perdu.

ANDROMAQUE.

Usez vers moi de grace & que mon fils ne meure ;
Que pour mon reconfort hélas ! il me demeure.
J'ai perdu père & mère & frères & mari,
Royaume, liberté, tout mon bien est péri ;
Rien ne m'est demeuré que cette petite ame
Que j'avois arraché de la Troyenne flamme.
Laisses-le moi, Ulysse, & qu'il serve avec moi.
Eh ! peut-on refuser le service d'un Roi ?

ULYSSE.

Faites-le donc venir.

ANDROMAQUE.

Sortez, ma chère cure,
Sortez, chétif enfant de cette sépulture.

(*En montrant son fils.*)

Voilà que c'est, Ulysse ! & n'est-ce pas de quoi,
De quoi mettre aujourd'hui mille naus en effroi ?

(*A son fils.*)

Sus jettez-vous à terre, & de vos mains foiblettes,
Embrassez ses genoux, songez ce que vous êtes ?
Demandez qu'il vous sauve, il est votre Seigneur,
N'en faites pas refus, ce n'est point déshonneur.
. . . .

ULYSSE.

Les pleurs de cette mère attendrissent mon cœur ;
Mais d'un autre côté cet enfant me fait peur,
Qui est fils d'un tel père, & qui pourra peut-être
Revengeant son pays de nous se faire maître,
Et plonger en douleurs, en larmes & regrets,
Un jour, qu'il sera grand, les familles des Grecs.

ANDROMAQUE.

Quoi ! ces flouettes mains, ces deux mains enfantines
Pourront bien restaurer les Troyennes ruines ?
Pourront bien redresser les murs audacieux
Du cendreux Ilion que bâtirent les Dieux ?
Vraiment si d'autre espoir Troye n'est soutenue . . .
Que de ce beau guerrier . . . . son attente est bien nue !
Nous ne sommes, hélas ! en état de pouvoir
Fâcher jamais autrui, bien qu'en eussions vouloir.

ULYSSE.

Je vous le laisserois, je n'ai l'ame si dure ;
Mais il faut de Calchas suivre le saint augure.

ANDROMAQUE.

O parjure, méchant, déloyal, affronteur,
Cauteleux, advisé, de fraudes inventeur,
Tu masques ton forfait, tu couvres ta malice
D'un Prophète & des Dieux qui déteftent ton vice!

ULYSSE.

Allons, je n'ai loisir de contester long-tems
Et en si vains propos despenser mal le tems.

ANDROMAQUE.

Permets à tout le moins que le dernier office
Je lui fasse, sa mère, & qu'adieu je lui dise;
Permets, permets qu'au moins je le puisse embrasser,
Et pleurer dessus lui devant que trépasser.

ULYSSE.

Je voudrois volontiers à vos pleurs satisfaire;
Je voudrois vous aider, mais je ne le puis faire.
Tout ce qu'ore je puis, c'est vous donner loisir
De faire vos regrets selon votre desir.
La douleur que l'on pleure est beaucoup allégée.

ANDROMAQUE.

O le seul reconfort de ta mère affligée!
O lustre de l'Asie! ô l'espoir des Troyens!

. . . .

O espérance vaine! ô enfant déplorable,
Que je m'attendois voir à mon Hector semblable!

. . . .

O cruauté de mort! nos murs verront, hélas!
Un spectacle plus dur que d'Hector le trépas!

ULYSSE.

Mettez fin à vos pleurs, trop long-tems je demeure.

ANDROMAQUE.

Permettez-moi, pour Dieu! que mon enfant je pleure!
Que je le baise encore! . . . .
. . . .
Or, adieu, ma chère ame.

ASTYANAX.

Hé! ma mère!

ANDROMAQUE.

Pourquoi?
Pourquoi, pauvret, en vain réclamez-vous à moi?
Pourquoi me tenez-vous?

ASTYANAX.

Hé! ma mère, il m'enmène!

ANDROMAQUE.

Je ne vous puis aider, ma résistance est vaine.

ASTYANAX.

Hélas! ma mère, hélas! me lairez-vous tuer?

ANDROMAQUE.

Ah! que j'ai de douleur! je veux m'évertuer.
Je veux mourir pour lui; mais de quelle défense
Serviront mes efforts? je n'ai point de puissance.
. . . .
Prenez donques en gré d'un magnanime cœur,
De votre cruel sort l'implacable rigueur.
Mon enfant, mon amour, prenez en patience
La mort qui vient trancher le fil de votre enfance.

Hélas! & recevez pour mes suprêmes vœux,
Ces larmes, ces baisers, ce toufeau de cheveux
Que j'arrache pour vous; tirant de mes entrailles
Mille pleureux sanglots, vos tristes funérailles.

ULYSSE.

Ces pleurs n'ont point de fin: prenez-le vîtement;
Il est de nos vaisseaux le seul retardement.

Le *Chœur* termine l'acte par des stances sur les malheurs de Troye, & sur l'inflexible rigueur du Destin. En voici deux strophes singulières imitées d'un Fragment attribué à *Orphée*.

Bien vrai le Chantre révéré,
Fils de la belle Calliope,
A dit, pinçant son luth sacré,
Sur la Thracienne Rhodope,
Que rien en ce globeux séjour
N'est si franc de la main d'Atrope
Qu'il ne périsse quelque jour.
Le Pole austral tombera
Dessus l'Afrique rôtie,
Et l'Attique accablera
Les campagnes de Scythie:
Le journal Soleil qui luit
Teindra sa torche amortie
Aux ténèbres de la nuit.

ACTE III.

Hécube est accablée par un songe qui lui annonce qu'un de ses enfans doit être immolé sur le tom-

beau d'*Achille* ; sa douleur inquiète ne sait sur quel objet s'arêter : en même-tems, arrive un Messager qui lui apprend que l'Ombre de ce redoutable *Achille* a suspendu le départ des Grecs.

Allez, dit-il, allez, Argolides ingrats,
Prenez les honneurs dus à l'effort de mes bras ;
Faites voiles, voguez par les eaux maternelles ;
Allez revoir la Grèce, ô ames infidèles,
Vous serez repentans d'avoir fraudé mon los,
Si Polyxène vierge, on n'immole à mes os.
Il eut dit, & soudain plongé dans la caverne,
Il rechût tout grondant au Plutonique averne.

. . . .

HÉCUBE.

O de mes songes vrais, effet trop véritable !
O pauvre Polyxène ! ô mère misérable !

Le *Chœur* raisonne sur l'apparition de cette Ombre, & s'étonne que la mort n'ait pas eu le pouvoir de détruire *Achille* tout entier.

Se peut-il faire qu'en nos corps
Gisants, dans le sépulchre, morts,
Loge notre ame ?
Et combien qu'ils soient consommés,
Elle n'abandonne jamais
Leur froide lame ?
Que le feu dévorant qui bruit,
Et en cendre nos os réduit,
N'ait pas la force
De nous manger entièrement ?

Ains de nous brûler seulement
L'humaine écorce ?

Pyrrhus est surpris qu'*Agamemnon* refuse de laisser immoler *Polyxène* à son père, tandis qu'il n'a pas craint de répandre le sang de sa fille.

Vous trouvez inhumain de lui sacrifier
La fille de Priam, pour le gratifier,
Qui avez immolé pour l'adultère Hélène,
A la rade d'Aulis, votre fille Iphigène.
Vous blâmez en autrui ce que vous avez fait,
Et vous semble vertu ce qui nous est forfait.

AGAMEMNON.

Quelle façon barbare & coutume est-ce là ?
Quelle exécrable horreur ? qui vit jamais cela,
Qu'un homme trépassé dans sa tombe eut envie,
D'un autre homme vivant, de son sang, de sa vie ?
Vous rendriez votre père à chacun odieux,
Le voulant honorer d'actes injurieux.

Pyrrhus s'emporte en injures & en menaces : *Agamemnon* méprise ses outrages, & tous les deux conviennent de s'en rapporter à *Calchas* qui décide que le départ des Grecs dépend du sacrifice demandé par *Achille*. A l'instant même, *Pyrrhus* fait saisir *Polyxène* : *Hécube* l'arrache des mains des Grecs, mais sa fille l'exhorte à dédaigner la pitié de ses ennemis, fait les plus tendres adieux à sa mère, se dérobe à ses larmes, & vole à la mort. *Hécube* ne peut suffire à tant de maux.

A l'imitation d'*Horace*, le *Chœur* fait des imprécations contre l'inventeur de la navigation.

ACTE IV.

Un Messager fait entendre qu'il apporte une nouvelle effrayante : *Andromaque* prétend que c'est un nouveau malheur qu'il vient lui annoncer. *Non*, reprend *Hécube*,

Cette horreur m'appartient, tout mal m'est lamentable ;
Chacun souffre le sien, mais le mal d'un chacun,
Outre mes propres maux, m'est un tourment commun.
Par ainsi, Messager, quel que soit cet esclandre
Que tu vas déplorant, il vient sur moi descendre,
Et ne peux lamenter aucun malheur Troyen
Survenu de nouveau, qu'il ne soit du tout mien.

Le *Messager* raconte la mort d'*Astyanax* qui a été précipité du haut des murailles, & la Reine veut savoir tous les détails de ce meurtre. *Car*, dit-elle :

Je me saoule en mon mal, je m'y baigne & m'y plonge ;
Ce plaisant déplaisir de mon bon gré me ronge.

Le *Messager* fait un long récit, souvent interrompu par les cris d'*Hécube* & d'*Andromaque* qui malgré l'excès de sa douleur, s'occupe encore du soin de donner une sépulture à son fils.

ANDROMAQUE.

Je vais prier les Grecs.

LE MESSAGER.

Les Grecs l'ont étendu
Dans le boucler d'Hector pour vous être rendu.

ANDROMAQUE.

O boucler, l'ornement d'une dextre guerrière,
Vous servez maintenant à mon enfant de bière!
On vous a vu jadis, ô renommé boucler,
Plus redouté des Grecs que d'un foudre l'éclair:
Et lors je pensois folle (ô trompeuse pensée!)
Voir un jour, quand d'Hector la vieillesse avancée
Par les travaux guerriers lui courberoit le dos,
Que son fils, héritier de son antique los,
Se pareroit de vous, vous porteroit en guerre;
Las! & tout au rebours, vous le portez en terre.

Le sacrifice de *Polyxène* donne matière à un nouveau récit très-détaillé qu'un Messager vient faire en présence d'*Hécube*: il n'en omet aucune circonstance, & pour surcroit d'infortune, *Hécube* apprend qu'on a trouvé flottant, sur les eaux de la mer, le corps du jeune *Polydore* son fils, qui avait été confié à la garde du perfide *Polymestor*, Roi de Thrace.

D'après une ode d'*Horace*, le *Chœur* fait des réflexions sur la bonne foi bannie de la terre, & sur la perversité des hommes, qui va toujours en augmentant.

ACTE V.

Polymestor vient, avec confiance, déplorer les malheurs de *Priam*, & d'*Hécube* qui survit au désastre de sa patrie : *Hécube* dissimule, feint de croire qu'il a toujours soin de son fils, & qu'il lui a sauvé la vie. Elle l'engage à écarter sa garde & à rester seul avec ses enfans, parce qu'elle a d'importans secrets à lui confier. *Polymestor* persuadé que son crime ne peut être connu, s'abandonne avec sécurité à ce que la Reine exige de lui. Alors elle lui fait la fausse confidence qu'il y a des trésors immenses cachés près du temple de *Pallas*, & qu'elle-même a dans sa tente des richesses qui vont lui être livrées par ses femmes. *Polymestor* y entre, & la Reine lui fait crever les yeux. Il prononce les imprécations les plus horribles. *Agamemnon* paraît & lui demande quelle peut être la cause de l'état dans lequel il se trouve : *Polymestor* lui avoue son crime, mais il ajoute qu'il ne l'a commis que pour servir les Grecs, & presse le Roi de le venger, avec éclat, de la perfidie d'*Hécube*.

AGAMEMNON.

Vous tuâtes son fils pour avoir sa richesse ;
Et ore de sa mort elle est la vengeresse.
Vous avez le premier une injure commis
Que rester sans guerdon les grands Dieux n'ont permis.

Il

Il ne vous en faut plaindre, ains avec patience
La peine supporter de votre propre offense.

Hécube termine la Pièce par ces vers qui en rappellent les principales situations.

Je fus de Rois extraite & conjointe à un Roi,
Beaucoup de braves Rois sont engendrés de moi;
Magnanimes enfans, à qui ne s'égalèrent
Aucuns des Phrygiens, & moins les surpassèrent
En vertus, en prouesse, & le ciel n'a produit
Femme qui tant que moi fût heureuse en beau fruit:
Mais, las! devant leurs jours en la fleur de leur âge,
Ils ont vomi la vie en martial orage;
Mars les a dévorés, & sur leurs tombeaux creux,
A chacun j'ai coupé mes blanchissans cheveux;
Également féconde en tristes funérailles,
Et en fils valeureux portés en mes entrailles.
Mes filles que j'avois, en qui la chasteté
Égale conspiroit avecques la beauté;
Que j'avois, ô malheur! si tendrement nourries,
Que je mignardois tant, que j'avois si chéries,
Et que je réservois à mariages saints,
Pour les donner aux Rois, de nos terres, prochains;
Ont été le butin de soldats sanguinaires,
Encore dégoutans des meurtres de leurs frères.
Et vous, Dieux! le savez, & vous n'en faites cas;
Et vous, Dieux, le voyez & ne nous vengez pas!
Ce seul Roi, le loyer de ses cruautés porte,
Ce qui fait toutesfois que je me réconforte,
Et m'allaite d'espoir que quelques-uns encor
Pourront être punis comme Polymestor.

ANTIGONE, OU LA PIÉTÉ.

CE Sujet a été traité chez les Grecs par *Eſchyle*, ſous le titre des *Sept Capitaines Thébains*, par *Sophocle* ſous celui d'*Antigone*, & par *Euripide* ſous le nom des *Phéniciennes* : chez les Latins, *Sénèque* & *Stace* l'ont appellé la *Thébaïde*, & *Garnier* eſt le premier Poète Français qui en ait fait une Tragédie : celle de *Rotrou* parut en 1639, celle de *Pader d'Aſſezan*, en 1687, celle de l'Abbé *Boyer*, en 1660, & enfin celle de *Racine* fut repréſentée en 1664. La compoſition de *Boyer* eſt la plus faible de toutes, mais aucune d'elles n'eſt reſtée au Théâtre, quoique le ſujet en ſoit vraiment tragique.

ACTE PREMIER.

Œdipe aveugle & errant, preſſe ſa fille *Antigone* de le quitter, & lui répète qu'il n'a plus beſoin de ſon ſecours, puiſqu'il ne cherche que la mort.

ŒDIPE.

Las! pourquoi me tiens-tu, ma fille, & vois-tu pas
Que mon père m'appelle & m'attire au trépas?
Comme il ſe montre à moi terrible, épouvantable?
Comme il me ſuit toujours & m'eſt inſéparable?

Il me montre sa playe & le sang jaillissant
Contre ma fière main qui l'alla meurtrissant.

ANTIGONE.

Eh ! mon père ! domptez cette douleur amère.

ŒDIPE.

Ah ! qui pourroit dompter une telle misère ?
. . . .
Ma fille, laisse-moi,
Le crime maternel me fait craindre pour toi.

ANTIGONE.

Ne me commandez point que je vous abandonne,
Je ne vous laisserai pour crainte de personne :
Rien, rien ne nous pourra séparer que la mort,
Je vous serai compagne en bon & mauvais sort.
Que mes frères germains le Royaume envahissent,
Et du bien paternel à leur aise jouissent :
Moi mon père, j'aurai, je ne veux autre bien ;
Je leur quitte le reste, & n'y demande rien.
Mon seul père je veux, il sera mon partage,
Je ne retiens que lui, c'est mon seul héritage.
Nul ne l'aura de moi ; non celui dont la main
S'empare injustement du beau sceptre Thébain ;
Non celui qui conduit les troupes Argolides :
Non pas si Jupiter de foudres homicides
Les terres écrouloit, & fumant de courroux,
Descendoit maintenant pour se mettre entre nous,
Il ne feroit pourtant que cette main vous lasche,
Je serai votre guide : encor qu'il vous en fâche.
Ne me rejettez point, me voulez-vous priver
Du bonheur le plus grand qui me puisse arriver ?

S'il vous plaît de gravir sur l'ombrageuse tête
D'un côteau boccager, me voilà toute prête.
S'il vous plaît un vallon, ou quelqu'antre obscurci,
Ou l'horreur des forêts, me voilà prête aussi.
S'il vous plaît de mourir, & qu'une mort soudaine
Seule puisse étouffer votre incurable peine;
Je mourrai comme vous : le Nautonnier Caron
Nous passera tous deux les vagues d'Achéron.
Mais ployez, je vous pry, cet obstiné courage;
Où est de votre cœur la générosité ?
Surmontez votre mal, surmontez votre rage:
Voulez-vous succomber sous une adversité ?

ŒDIPE.

O la grande vertu ! bons Dieux ! se peut-il faire
Que j'aïe ore engendré fille si débonnaire ?
Se peut-il faire, hélas ! qu'un lit incestueux
Ait pu jamais produire enfant si vertueux ?
. . . .
Tu retardes ma mort qu'avancer je desire,
Et me cuidant sauver, ta main me vient occire;
Car la vie est ma mort, & mon mal dévorant
Ne peut être guéri, si ce n'est en mourant.
. . . .
Par ainsi, laisse-moi : j'ai desireux quitté
Du Royaume Thébain l'antique dignité;
Mais je n'ai pas, laissant ce royal diadême,
Dépouillé le pouvoir que j'avois sur moi-même.

Tourmenté nuit & jour par les remords de ses crimes involontaires, *Œdipe* veut se priver de la vie qui lui est insupportable, mais sa fille ne cesse de lui représenter qu'un grand courage doit sur-

monter la rigueur de sa destinée, & qu'il ne peut se reprocher des fautes auxquelles il n'a point consenti : *Œdipe* se rend à ses prières.

ŒDIPE.

Ma fille, lève-toi, tu me transis le cœur ;
Ton louable désir sera du mien vainqueur ;
Appaise ma douleur, ma chère vie, appaise
La tristesse & l'ennui que te fait mon mal-aise.
. . . .

ANTIGONE.

Vivez donc en repos sans que votre pensée
Soit des malheurs passés désormais offensée.

ŒDIPE.

Je me veux reposer en cet antre cavé,
Dans ces horribles monts tristement enclavé.
. . . .
Or, retourne à ta mère, & si tu peux, l'incite
D'appaiser de ses fils la querelle maudite.

Le *Chœur* termine l'acte par une Hymne à *Bachus* qu'il prie d'éloigner la guerre de Thèbes, patrie de ce Dieu, puisque c'est dans cette ville que sa mère l'a conçu.

ACTE II.

Jocaste déplore les malheurs de Thèbes en proie à la fureur de ses fils qui se disputent le Trône.

Moi, je n'ai pas été tant seulement méchante,
Mais j'ai fait ces méchants de qui je me lamente ;

Je les ai engendrés pour être le flambeau
De cette grand'cité prochaine du tombeau.

UN MESSAGER.

Race du vieux Créon, secourez, je vous prie,
Secourez promptement la commune patrie;
Accourez, hâtez-vous, repoussez les tisons,
Jà, jà prêts à lancer sur les toits des maisons:
L'ennemi se présente, & cette longue plaine
Fourmille de soldats que Polynice amène,
Demandant animeux que l'accord convenu
Pour le sceptre Thébain lui soit entretenu.
Il a toute la Grèce arrangée en bataille,
Sept divers escadrons entournent la muraille,
Prêts de venir aux mains: secourez, défendez
Nos murs de vos enfans contrairement bandés.

ANTIGONE.

Allons, Madame, allons, vos maternelles larmes,
De leurs guerrières mains feront tomber les armes;
Vous les pourrez rejoindre en une bonne amour,
Et faire qu'au Royaume ils commandent par tour.

JOCASTE.

Las! je ne sais que faire! à bon droit Polynice
Se plaint qu'en le chassant Etéocle jouisse
Seul du sceptre ancien, combien qu'il soit celui
Qui le doive prétendre aussi bien comme lui.

Antigone & le *Messager* sollicitent la Reine de prévenir les malheurs de cette rivalité, & de se servir de son autorité pour désarmer ses enfans.

JOCASTE.

J'irai, j'irai soudain, & serai toute prête
D'affronter leurs couteaux, & leur tendre la tête;
Leur tendre la poitrine, afin que celui d'eux
Qui meurtrira son frère, en puisse meurtrir deux.
S'ils ont quelque bonté, mes pitoyables larmes
Les devront émouvoir à mettre bas les armes;
Mais s'ils n'en ont aucune, ils devront commencer
En moi leur parricide, & sur moi s'élancer.

Le *Chœur* fait un tableau des maux que rassemble sur la ville, la cruelle ambition jointe à la colère des Dieux; & dans la troisième scène, *Jocaste* conjure *Polynice* de quitter son épée, ou de la tourner contre son sein.

Désarmez-vous, enfans: est-ce chose séante
De vous tenir armés, votre mère présente?
. . . .
Vous faites une guerre où plus grande est la gloire
De se trouver vaincu que d'avoir la victoire;
Craignez-vous qu'on vous trompe? ah! qu'il vaut beaucoup mieux
Etre trompé que d'être aux siens fallacieux;
Souffrir quelque forfait que le faire soi-même,
Et perdre que ravir un royal diadême.
. . . .
O mon fils! mon cher fils! ma crainte & mon espoir
Que j'ai tant souhaité, tant désiré revoir,
Vous me privez du bien que je devois attendre,
Nous venant assaillir, au lieu de nous défendre.
. . . . Faut-il
Qu'au retour désiré de votre long exil,

Pour le commun esclandre en larmes je me noye,
Au lieu que je pensois ne pleurer que de joie ?

Thèbes, ajoute la Reine, verra-t-elle les deux frères

L'un sur l'autre acharnés de fureurs sanguinaires,
Se chercher de la vue, & comme ours furieux
Se vouloir déchirer de coups injurieux.
C'est la ville, mon fils, où Dieu vous a fait naître,
Et où vous désirez l'unique Seigneur être.
Quelle bouillante rage, & quel forcenement
Vous espoint de vouloir détruire en un moment
Votre propre Royaume, & le voulant conquerre
Le faire saccager par des hommes de guerre ?
. . . .
Las ! pourrez-vous encor voir la ville troublée
De tumulte, de cris, de carnage comblée ?
. . . .
Et bref, faire un tombeau, un bûcher mortuaire
De Thèbes qui vous est un bien héréditaire ?
. . . .

POLYNICE.

Serai-je donc toujours errant parmi le monde,
Traînerai-je ma vie à jamais vagabonde ?
Comme un homme exilé, me faut-il à jamais
Mon vivre mendier de palais en palais,
Sans terre, sans moyens ? Quelle peine plus dure
Eussé-je dû porter, si j'eusse été parjure
Comme cet affronteur ? Dois-je souffrir le mal
Que devroit endurer un cœur si déloyal ?
Faut-il qu'il ait profit de sa fraude & malice ?
Où se retirera l'affligé Polynice ?

Où voulez-vous qu'il aille ? Etéocle a le bien
Du commun héritage & ne me laisse rien.
Qu'il jouisse de tout, qu'il ait seul le Royaume,
Et qu'on me baille au moins quelque maison de chaume ;
Ce sera mon palais ; je pourrai me vanter
D'avoir quelque manoir sans ailleurs m'absenter.
Mais je n'ai rien du tout, & me convient pour vivre,
Comme esclave, habiter chez Adraste & le suivre.
O que c'est chose dure & qui tourmente bien,
Se voir de maître esclave ; & de Roi n'être rien ?

Jocaste lui répond que s'il a un brûlant désir de régner, il y a d'autres pays dont il lui sera glorieux de tenter la conquête.

Laissez-là votre frère & sa déloyauté,
. . . .
Poussez de vos soldats les fières légions,
Dans les champs Lydiens, fertiles régions,
Où les fameuses eaux de l'opulent Pactole
Coulent en cent replis des rochers de Tymole ;
Montrez vos étendarts aux rivages retors
Du sommeilleux Méandre, & les montrez aux bords
Du creux Eurymênon, aux claires eaux de Xanthe,
Qui du mont Idean a sa course naissante.
Donnez en la Licie & aux champs Syriens,
D'où jadis sont issus nos pères Tyriens.
Faites bruire le fer de vos lances Argives,
Et craquer vos harnois sur les lointaines rives
Du Tygre Arménien, où le beau soleil blond
Devant qu'il soit à nous, montre l'or de son front.
C'est-là qu'Adraste doit guider ses forces prêtes ;
C'est-là qu'il doit prétendre à faire ses conquêtes :

Là vaudra beaucoup mieux vos forces employer
Pour un sceptre nouveau, que de nous guerroyer.
Vous y pourrez sans crime acquerre un diadême ;
Là Thèbes vous aurez, & votre frère même
Suivant vos étendarts ; & nous qui sommes vieux,
Pour l'heur de votre armée invoquerons les Dieux.

. . . .

POLYNICE.

Faut-il pour le loyer de sa fraude impudente,
Qu'il tienne le Royaume, & que moi je m'absente ?
Jamais, jamais, Madame ! il doit être puni
De m'avoir traîtrement de ma terre banni.

JOCASTE.

Celui est bien puni qui à Thèbes commande ;
Nul n'y a maîtrisé sans adversité grande.

. . . .

POLYNICE.

Il n'y a tel malheur que perdre son Empire.

JOCASTE.

Qui fait guerre à son frère est encore en un pire.

POLYNICE.

De poursuivre un parjure, appellez-vous malheur ?

JOCASTE.

Il est votre germain . . . . il est plus agréable
Aux citoyens que vous.

POLYNICE.

Et moi plus redoutable.

JOCASTE.

Les voudriez-vous régir contre leur volonté ?

POLYNICE.

Un peuple contumax par la force est dompté.

JOCASTE.

En la haine des miens, je ne voudrois pas vivre.

POLYNICE.

. . . . :

Qu'importe de me voir de mes peuples haï,
Moyennant que je sois & craint & obéi.

JOCASTE.

C'est une grande charge, un faix insuportable.

POLYNICE.

Il n'est rien de si doux ni de si délectable.
Pour garder un Royaume, ou pour le conquérir;
Je ferois volontiers femme & enfans mourir,
Brûler temples, maisons, foudroyer toute chose;
Bref, il n'est rien si saint que je ne me propose
De perdre mille fois & mille fois encor,
Pour me voir sur la tête une couronne d'or.

Fortune ! s'écrie le *Chœur* à la fin de l'Acte ;

Fortune ! qui trouble toujours
Le repos des royales Cours,
Balançant d'une main trompeuse
Sur la tête d'un Empereur
Le trop variable bonheur
D'une couronne glorieuse ;

Toutes grandeurs tu vas plaçant
Sur un rocher apparoissant,
Environné de précipices,
Prêtes de choir au premier vent
Qui les atterre plus souvent
Qu'il ne fait les bas édifices.
. . . .
Nous ne voyons nos Rois Thébains,
Plus amis pour être germains;
L'ambition qui les commande,
Ne permet qu'en sincère amour,
Ils tiennent le sceptre par tour,
Et que l'un à l'autre le rende.
L'un le retient à son pouvoir,
L'autre s'efforce de l'avoir;
Et cependant le peuple endure;
C'est lui qui porte tout le faix,
Car encor qu'il n'en puisse mais,
Il leur sert toujours de pâture.

ACTE III.

Le *Messager* vient annoncer à *Jocaste* & à *Antigone* le combat des deux frères ennemis. *Antigone* lui en demande un récit très-détaillé, il obéit & raconte toutes les circonstances, *Jocaste* ne peut plus souffrir la vie & se plonge un poignard dans le sein; *Antigone* jette des cris lamentables, & si elle supporte encore des jours qu'elle déteste, c'est pour rendre les derniers devoirs à sa mère & à ses frères, c'est pour continuer ses soins officieux envers son malheureux père. *Hémon* fils de *Créon*, lui parle

d'amour au milieu de ces horreurs, & veut partager sa triste destinée : le *Chœur* déplore le sort de Thèbes & de ses Souverains.

Tu meurs, ô race généreuse !
Tu meurs, ô Thébaine Cité !
Tu ne vois que mortalité
Dans ta campagne plantureuse :
Tes beaux côteaux sont désertés,
Tes Citoyens sont écartés,
Dont les majeurs virent éclore
Sous les enseignes de Bacchus,
Les premiers rayons de l'aurore
Eclairant les Indois vaincus.

ACTE IV.

Ismène instruit *Antigone* sa sœur, que *Créon* a donné la sépulture à *Etéocle ;* mais il a défendu, sous peine de mort, de rendre ces devoirs funèbres à *Polynice*, parce qu'il a fait la guerre à sa patrie.

ANTIGONE.

Montrons notre bon cœur, que notre bienveillance
Surmonte de Créon la sévère défense.

ISMÈNE.

Que ferons-nous ? il faut au Prince obtempérer.

ANTIGONE.

Je vois bien que la peur vous fait dégénérer.

. . . .

ISMÈNE.

Regardez au danger d'une telle entreprise.

. . . .

ANTIGONE.

D'une Ordonnance injuste il ne faut tenir compte.

ISMÈNE.

Mais au contrevenant la peine est toute prompte.

ANTIGONE.

Rien de grand, sans danger, entreprendre on ne voit.

ISMÈNE.

Où le danget paroît, entreprendre on ne doit.

ANTIGONE.

. . . .

Puisque vous ne voulez j'irai donc toute seule.

ISMÈNE.

J'ai grand'crainte, ma sœur, qu'enfin il vous en deule.

ANTIGONE.

. . . .

Je ne veux pas trahir les manes de mon frère.

ISMÈNE.

Il est mon frère aussi, mais je ne puis que faire.

ANTIGONE.

Pourquoi ne pouvez-vous?

ISMÈNE.

Pour Créon que je crains.

ANTIGONE.

Il ne peut empêcher de faire actes si saints.

ISMÈNE.

Confidérez, ma fœur, notre fexe imbécile,
Aux périlleux deffins de ce monde, inhabile;
Confidérez notre âge & repenfez encor
Qu'il ne refte que nous du tige d'Agenor;
Nous fommes fans fecours, l'antique bienveillance
Du peuple s'eft tournée avecque la puiffance.
Créon eft obéi qui, tyran, voudroit bien
Déraciner du tout notre nom ancien.
Il faut fuivre des Grands le confeil qui nous lie,
Faire plus qu'on ne peut eft eftimé folie.

ANTIGONE.

Ne bougez donc, ma fœur; ne vous advanturez;
Seule dans la maifon en repos demeurez.
. . . .
Je vais fépulturer mon frère Polynice.

ISMÈNE.

Au moins gardez-vous bien de vous en décéler;
Quant à moi je ne veux à perfonne en parler.

ANTIGONE.

Parlez-en à chacun je veux bien qu'on le fache;
Il ne faut que celui qui ne fait mal fe cache.

Le *Chœur* rend graces aux Dieux, protecteurs de la Patrie, d'avoir préfervé Thèbes des malheurs d'une guerre cruelle. *Créon* fe félicite de fa victoire, manifefte fon reffentiment contre *Polynice* qui, foutenu par Adrafte & par les troupes d'Argos, menaçait les Thébains dont il voulait envahir le

Trône ; il veut que son corps, sans sépulture, demeure en proie aux animaux carnaciers : enfin il renouvelle la peine de mort contre l'audacieux qui oserait l'inhumer. Dans le même-tems, des Gardes lui amènent *Antigone* qui a été surprise jettant un peu de terre sur le cadavre de son frère, *Créon* jure par les Dieux que sa témérité lui coûtera la vie, il ordonne aux soldats de lui raconter ce qu'ils ont vu : en voici quelques détails qui tiennent aux cérémonies usitées dans les funérailles.

Lors nous appercevons cette fille éplorée,
Portant en une main une pœlle ferrée,
Un riche vase en l'autre, approcher du corps mort ;
Et sur lui se ruant avec grand déconfort,
Faire mille regrets, mille piteuses plaintes. . . . .
. . . .
Quand elle eut quelque tems ses désastres pleuré
Et les plaies du mort de baisers honoré,
Fit ses effusions, propitiant les Manes,
Et les noms invoquant des Vierges Stygianes ;
Puis le vase laissant, sa pœlle prit en main
Et du sable plus sec lui empoudra le sein.
Adonc nous accourons sans davantage attendre
Afin de la pouvoir en ce délit surprendre
Et la mettre en vos mains : mais sans s'épouvanter
Elle se vint à nous franchement présenter,
Confessant librement le sépulchral office
Qu'elle désiroit faire au corps de Polynice ;
Elle m'en fait pitié ; mais le devoir m'enjoint
De vous conter le fait & ne le taire point.

CRÉON.

CRÉON.

Est-il vrai ? avez-vous cette faute commise ?
Y avez-vous été par ces Gardes surprise ?
Levez les yeux de terre & ne déguisez rien.

ANTIGONE.

Il est vrai je l'ai fait.

CRÉON.

Ne savez-vous pas bien
Qu'il étoit défendu par publique Ordonnance ?

ANTIGONE.

Oui je le savois bien, j'en avois connoissance.

CRÉON.

Qui vous a doncques fait enfraindre cette loi ?

ANTIGONE.

L'Ordonnance de Dieu qui est notre grand Roi.

CRÉON.

Dieu ne commande pas qu'aux loix on n'obéisse.

ANTIGONE.

Si fait, quand elles sont si pleines d'injustice.
Le grand Dieu qui le ciel & la terre a formé
Des hommes a les loix aux siennes conformé,
Qu'il nous enjoint garder comme loix salutaires
Et celles rejetter qui leur seront contraires :
Nulles loix des tyrans ne doivent avoir lieu
Que l'on voit répugner aux préceptes de Dieu.
Or le Dieu des enfers qui aux ombres commande,
Et celui qui préside à la céleste bande

Recommandent sur-tout l'humaine piété,
Et vous nous commandez toute inhumanité.

Egalement irrité de son entreprise & de son audace, *Créon* veut l'envoyer à la mort; mais il soupçonne *Ismène* d'être complice de sa sœur, il la fait venir, & lui demande :

Avez-vous consenti à cette sépulture ?

ISMÈNE.

Ce fut moi qui en eut la principale cure :
S'il y a du péché, s'il y a du méfait
Seule punissez-moi, car seule je l'ai fait.

ANTIGONE.

Non, non, elle vous trompe, elle en est innocente
Et ne doit à ma peine être participante,
Elle n'en a rien sçu, non, ne la croyez pas.

ISMÈNE.

J'y allois après elle & la suivois au pas.

ANTIGONE.

Si je lui eusse dit elle m'eût décélée.

ISMÈNE.

Au contraire sans moi elle n'y fût allée.

ANTIGONE.

Elle n'a pas, Créon, le courage assez fort.

ISMÈNE.

Je vous ai incitée à ne craindre la mort.

ANTIGONE.

Elle veut avoir part à ma gloire acquestée.

ISMÈNE.

Vous me voulez ôter ma gloire méritée.

ANTIGONE.

C'est afin de mourir qu'elle dit tout ceci.

ISMÈNE.

Mais c'est pour me sauver que vous parlez ainsi.

ANTIGONE.

Et pourquoi voulez-vous sans mérite me suivre ?

ISMÈNE.

Et pourquoi voulez-vous me contraindre de vivre ?

Ce combat de sentimens ne sert qu'à augmenter la fureur de *Créon*, & malgré la parole qu'il a donnée à son fils *Hémon*, de lui accorder la main d'*Antigone*, il ne balance pas à la faire enterrer vivante, avec sa sœur. Le *Chœur* plaint le sort de ces deux Princesses, & le malheureux *Hémon* s'écrie :

Que tu meures, ma vie ! & qu'on t'ôte, mon ame !
A mon cœur qui ne vit que de ta douce flame !
Que tu meures sans moi, que sans moi le trépas
Te mène chez Pluton & je n'y aille pas ?
Que je vive sans toi, que mon ame éplorée
Soit absente de toi, soit de toi séparée ?
Non, non, je ne saurois : quiconque t'occira
Ma mort avec la tienne ensemble apparira.

CRÉON.

Mon fils avez-vous ſçu la ſentence donnée
Contre votre Antigone à la mort condamnée ?

HÉMON.

On me l'a dit, mon père, & j'en porte un grand deuil.

CRÉON.

Ne vous voulez-vous pas conformer à mon vœuil ?

HÉMON.

Mon père, je vous veux complaire en toute choſe,
Votre commandement de mon vouloir diſpoſe.

CRÉON.

C'eſt parler comme il faut : un débonnaire enfant
Ne s'affecte à cela que ſon père défend.
Gardez-vous, mon enfant, que l'amour d'une femme,
Mortifère poiſon, par trop ne vous enflame.
. . . .
Une femme méchante apporte bien du mal
A celui qu'elle eſtreint du lien conjugal,
Telle qu'eſt cette-ci qu'aux ténèbres j'envoie
Du nuiteux Achéron privé de toute joie.
N'y mettez votre cœur, ſouffrez qu'aulieu de vous
Elle voiſe là-bas chercher un autre époux,
C'eſt une audacieuſe, une fille arrogante
A qui notre grandeur eſt au cœur déplaiſante.
. . . .

HÉMON.

Cette Vierge exerçant un pitoyable fait
A contre ſon vouloir à vos édits forfait.
Chacun en a pitié ; toute la Cité pleure
Qu'une royale fille innocentement meure,

Pour un acte si beau que l'on deût *premier* (récompenser.)
Comme un fait de vertu qu'on ne peut dénier.

. . . .

Communément un Roi ne sait que ce qui plaît,
Que chose de son goût, car le reste on lui taît ;
Mais moi qui, votre enfant, sur tous autres désire
Que long-temps en honneur prospère votre Empire ;
Qui sans feinte vous aime, ouvertement je vien
Vous conter la rumeur du peuple Ogygien.
Conformez votre esprit à la raison maitresse ;
Et qu'à la passion surmonter ne se laisse.
Ne ressemblez à ceux qui pensant tout savoir
Ne veulent le conseil d'un autre recevoir ;
Ce n'est point déshonneur à un Prince bien sage,
D'apprendre quelquefois d'un moindre personnage.

. . . .

CRÉON.

Penses-tu que de toi je veuille conseil prendre
Et en l'âge où je suis tes préceptes apprendre ?

HÉMON.

Il ne faut la personne, ains la chose péser,
Et selon qu'est l'advis le prendre ou refuser.

CRÉON.

C'est un brave conseil qu'un méchant je guerdonne !

HÉMON.

De bien faire aux méchans conseil je ne vous donne.

CRÉON.

Tu veux que je pardonne à cette peste-cy.

HÉMON.

Sa faute est bien légère & digne de mercy.

CRÉON.

D'enterrer un méchant, est-ce chose légère ?
Un ennemi public !

HÉMON.

Voire ; mais c'est son frère.

CRÉON.

Corrompre mes édits ! m'avoir en tel mépris !

HÉMON.

De corrompre vos loix ell'n'avoit entrepris.

CRÉON.

Je lui ferai porter de son orgueil la peine.

HÉMON.

Ce ne sera l'advis de la Cité Thébaine.

CRÉON.

Qu'ai-je affaire d'advis ? telle est ma volonté.

HÉMON.

N'êtes-vous pas sujet aux loix de la Cité ?

CRÉON.

Un Prince n'est sujet aux loix de sa province.

HÉMON.

Vous parlez d'un tyran & non pas d'un bon Prince.

CRÉON.

Tu veux que mes sujets me prescrivent des loix.

HÉMON.

Ils doivent au contraire obéir à leurs Rois,

A leurs Rois, leurs Seigneurs, les aimer & les craindre.
Aussi la loi publique un Roy ne doit enfreindre.

CRÉON.

Il a soin d'une femme & la sert au besoin.

HÉMON.

Femme vous seriez donc; car de vous seul j'ai soin.

CRÉON.

Ose-tu, malheureux, à ton père débattre?

HÉMON.

J'ose pour l'équité l'injustice combattre.

. . . .

CRÉON.

Tu ne la verras plus; son jour fatal est près.

HÉMON.

Elle ne mourra pas qu'un autre n'aille après.

CRÉON.

Il me menace encor, ô l'impudente audace!

HÉMON.

Vers mon père & mon Roi je n'use de menace.

CRÉON.

Esclave efféminé si tu contestes plus
J'e t'enverrai gronder aux infernaux Palus.

Le Tyran veut d'abord faire mourir *Antigone* en présence de son fils, mais ce jeune Prince se retire furieux & menaçant. En vain le *Chœur* prend

leur parti, *Créon* se résout à faire conduire *Antigone* dans un désert pour y être enfermée au fond d'un antre, où ne recevant que peu d'alimens, elle sera réduite, par sa misère, à implorer le secours des Dieux infernaux.

Elle apprendra combien c'est une chose vaine
De faire honneur aux Dieux de l'infernale plaine.

Le *Chœur* célèbre les avantages de la justice, & condamne les rigueurs de *Créon* : *Antigone* part pour son exil, & atteste ses concitoyens de l'injustice de sa destinée ; ils s'efforcent de la consoler & de l'encourager.

ANTIGONE.

Que fera désormais la vieillesse éplorée
De mon père aveuglé d'avec moi séparée ?
Que ferez-vous, hélas ! qui vous consolera ?
Qui conduira vos pas, & qui vous nourrira ?
Ah ! je sais que bientôt sortant de ma caverne
Je vous verrai, mon père ! au profond de l'Averne ;
Vous ne vivrez long-temps après mon triste sort. . . .

Elle dit un éternel adieu à tout ce qu'elle a de plus cher, elle donne un dernier embrassement à ses compagnes, elle laisse échaper quelques soupirs pour son fidèle *Hémon*, & entre dans la caverne qui doit lui servir d'asyle.

Voici donc ma prison, voici donc ma demeure,
Voici donc mon sépulchre où il faut que je meure.

Le *Chœur* exprime ses regrets, & le malheureux *Hémon* laisse échapper ses plaintes.

HÉMON.

Enmurer une Vièrge en une roche dure,
Une fille de Roy, mon épouse future!
Votre nièce, cruel, que vous deussiez chérir
Ainsi que votre fille, & la faites mourir!
Vous la faites mourir sans être crimineuse,
Son crime & son offense est d'être vertueuse.

Il se détermine à briser la prison de son amante, à lui rendre le jour, ou à périr avec elle, & l'acte finit par des stances que le *Chœur* chante ou débite sur la puissance de l'amour.

ACTE V.

Un *Messager* vient annoncer de nouveaux malheurs. Il raconte que par l'ordre des Dieux, *Créon* a fait donner la sépulture à *Polynice*, & qu'ensuite il a commandé que l'on fît sortir *Antigone* de son antre, mais qu'à l'approche de cette caverne, un son lamentable a jetté l'effroi dans tous les esprits, que le Roi a reconnu la voix de son fils expirant, & qu'il s'est troublé : on s'empresse, ajoute-t-il, on vole vers la grotte, on la brise, & elle laisse voir *Antigone*

Couchée à la renverse, ayant la gorge ceinte
De ses liens de tête en mille nœuds estreinte;

Et son Hémon auprès qui pleurant l'embrassoit
Et sa mort lamantant sur elle gémissoit,
Nommoit les Dieux cruels & la Parque cruelle,
Maudissoit, détestoit la rigueur paternelle.
. . . .
La nommoit sa maitresse, & sa vie & son ame,
Se disoit malheureux en une chaste flame.

Créon s'avoue coupable, semble vouloir fléchir son fils, le conjure de lui pardonner, de prendre des sentimens plus doux, mais *Hémon* garde un silence morne, ne peut soutenir la vue de l'auteur de ses maux, se précipite sur son cimeterre, se le plonge dans le cœur, & tombe près d'*Antigone*.

Créon déteste ses crimes, & fait des imprécations contre lui-même. La Reine *Euridice*, son épouse, n'a pu soutenir la mort de son fils *Hémon*, ni le spectacle de tant de calamités, & elle s'est tuée : *Créon* invoque la mort, & survit seul à toute sa famille, mais dans des tourmens qui précipiteront bientôt la fin de ses jours. *Vos pertes*, lui dit le *Chœur* :

Vos pertes, vos malheurs que vous avez soufferts
Procèdent du mépris du grand Dieu des enfers;
Il le faut honorer & toujours avoir cure
De ne priver aucun du droit de sépulture.



LES JUIVES, OU SÉDÉCIE.

CE Sujet intéressant n'a été traité que par *Garnier* qui l'a tiré de l'Ecriture sainte, & *Racine* paraît l'avoir consulté pour son *Athalie*, ainsi que pour son *Esther*, sur-tout dans la partie des Chœurs.

ACTE PREMIER.

Le Prophête implore la clémence divine en faveur du peuple Juif :

Jusques à quand, Seigneur, espandras-tu ton ire ?
Jusqu'à quand voudras-tu ton peuple aimé détruire,
L'infortuné Juda que tu as tant chéri,
Que tu as quarante ans par les déserts nourri ?
. . . .
Souviens-toi d'Isaac & de Jacob nos pères
A qui tu as promis des terres étrangères,
Avec postérité qui s'accroître devoit
Comme un sable infini qu'aux rivages on voit.
Ne veuille de la terre effacer leur mémoire.
Qui t'invoqueroit plus ? qui chanteroit ta gloire ?
Qui te sacrifieroit ? qui de tous les mortels
Se viendroit plus jetter au pié de tes autels ?
Seroit-ce le Médois ? seroit-ce l'Ammonite ?
Las ! seroit-ce celui qui en Cédar habite ?
O Seigneur ! ô Seigneur ! veuille prendre pitié
D'Israël ton enfant durement châtié.
Tu l'aurois vainement élevé sur la terre,

Vainement défendu de ses voisins en guerre.
. . . .
Et conduit à pié sec par le milieu des flots.
. . . .
En vain, hélas ! en vain tu l'aurois tous les jours
Repû de sainte manne aux sauvages détours
De l'austère Arabie, & sa soif étanchée
De l'onde jaillissant d'une roche touchée.
. . . .
O peuple malheureux ! peuple cent fois maudit,
Tu sais bien que j'avois tes désastres prédit !
Que j'avois annoncé du grand Dieu la menace
Afin qu'humilié devant sa sainte face
Le peusses recognoître, & qu'à force de pleurs,
De jeusnes & de cris, prévinsses tes malheurs !
Mais tu as méprisé ces menaces prophêtes,
Et m'as voulu meurtrir pour te les avoir faites ;
Ton cœur obstiné fut, & tes sens endurcis :
Aussi es-tu butin d'un peuple incirconcis
Qui a mis au couteau la plûpart de tes frères,
Arraché tes enfans du giron de leurs mères,
Tes femmes violé, le saint temple pollu,
Mis ses trésors en proie au soldat dissolu,
Qui les a teints de sang, & fait du sanctuaire,
N'aguere inviolable, un tombeau mortuaire !
. . . . Je frissonne d'horreur ;
Ce triste souvenir me remet en fureur.
Ah ! chétive Sion, jadis si florissante,
Tu sens doncques de Dieu la dextre punissante ?
L'onde de Siloé court sanglante, & le mur
De tes tours est brisé par les armes d'Assur.
Ton terroir abondant n'est plus que solitude,
Tu vas languir captive en triste servitude.

Hélas ! voilà que c'eſt d'offenſer l'Eternel
Qui te portoit, *Sion*, un amour paternel !
Tu as laiſſé ſa voie, & d'une ame rebelle,
Préféré les faux biens qu'adore l'infidèle !
Ingrate nation, tu as ſur les hauts lieux
Oſé ſacrifier à la Reine des Cieux,
Lui conſacrer des bois ! tu as d'argile molle,
Pétrie entre tes mains, façonné mainte idole
Que tu as adorée (abominable fait !)
Immolant à un Dieu que toi-même t'es fait !
Il a des yeux ouverts toutesfois ne voit goutte !
Des oreilles il a, toutesfois il n'écoute :
On lui voit une bouche, & ne ſauroit parler !
. . . .
Ses mains ſans maniement demeurent inutiles,
Et ſes pieds ſans marcher ſont plantés immobiles !
Semblables ſoient ceux-là qui tels Dieux vont ſuivant,
Au lieu de l'Eternel, de notre Dieu vivant
Qui a fait ciel & terre, & qui jaloux n'endure
Un homme s'incliner devant ſa créature.
Retourne-toi vers lui, peuple infidèle, afin
Qu'à tes calamités il veuille mettre fin.

Pourquoi, dit le *Chœur*, qui ſe plaint de ce que l'homme a été créé d'une nature ſi imparfaite que dès ſa naiſſance il eſt livré au mal :

Pourquoi, Dieu qui nous a faits
D'une nature imparfaits,
Et pécheurs comme nous ſommes,
S'irrite ſi griévement
Du mal que journellement
Commettent les pauvres hommes !

Sitôt que nous sommes nés,
Nous y sommes adonnés ;
Notre ame, bien que divine
Et pure de tout méfait
Entrant dans un corps infect
Avec luy se contamine.
Nul ne se peut empêcher
En ce monde de pécher ;
Tant est notre humaine race
Encline à se dévoyer,
Si Dieu ne vient déployer
Sur nous sa divine grace.

ACTE II.

Nabuchodonosor, Roi d'Assyrie, exalte sa gloire & sa puissance ; il se compare à Jupiter même, & s'étonne que *Sédécie* ait osé lui résister, qu'il n'ait pas craint de s'allier à ses ennemis, & de lui refuser le tribut qu'il lui doit. Il le réduit en esclavage, le menace de le faire mourir. *Nabuzardan*, Général de son armée, lui représente que la vengeance est indigne d'un vainqueur.

Le *Chœur* déplore les maux de Sion, juste punition de son idolatrie, & *Amital*, mère de *Sédécie*, gémit sur sa cruelle destinée, sur celle de son fils & de sa patrie.

LE CHŒUR.

Nous te pleurons, lamentable Cité,
Qui eut jadis tant de prospérité,

Et maintenant pleine d'adverſité
Gis abattue.
Las ! au beſoin tu avois eu toujours
La main de Dieu levée à ton ſecours,
Qui maintenant de remparts & de tours
T'a dévêtue.

La femme de *Nabuchodonoſor* ſe livre à toute la joie que lui inſpire la nouvelle de la victoire que ſon mari vient de remporter : *mais, qu'eſt-ce que je vois !* ajoute-t-elle, en appercevant des femmes.

LA GOUVERNANTE.

C'eſt la tourbe étrangère,
Des filles de Juda qui pleurent leur misère.

Reine, lui dit *Amital* qui vient implorer ſa clémence,

Reyne, à qui la fortune eſt conſtamment proſpère,
(S'il ſe trouve conſtance en choſe ſi légère !)
Epouſe d'un grand Roi qui va ſeigneuriant
Sous le vouloir de Dieu les peuples d'Orient,
Soyez-nous favorable, & que les durs eſclandres
De nous & de Sion maintenant miſe en cendres
Vous moliſſent le cœur ; ſi qu'ô Reine, par vous
Le Roi, notre vainqueur, nous ſoit propice & doux !
Tout ce troupeau captif, d'une voix vous ſupplie.
Las ! pour Dieu, que votre ame à la pitié ſe plie :
Que nos humides pleurs & nos cris ne ſoient vains,
Nous ſommes à vos pieds, nous vous joignons les mains.

LA REINE.

. . . .

Ma mère, levez-vous, & vous Dames aussi,
Qu'un désastre commun fait lamenter ici.
Votre malheur ne fait que moins je vous honore,
Ains fait qu'avec douleur votre ennui je déplore.
Il ne faut que fortune élève notre cœur
Pour vous voir maintenant éprouver sa rigueur,
Que tous hommes mortels doivent sans cesse craindre,
Soit Roi, soit Laboureur, le grand, plus que le moindre.
Hélas! que savons-nous si ce jour seulement
Ternira point notre heur de quelque changement,

. . . .

Partant consolez-vous, Mesdames, & pensez
Que les présents malheurs contre vous élancés
Ne vous rendent vers moi plus viles que n'aguères,
Que vous aviez du sort les faveurs journalières.

Les femmes captives supplient cette Princesse de fléchir le Roi son époux : mais quelque désir qu'elle ait d'adoucir leurs peines, elle ne peut répondre de fléchir un vainqueur qui se fait un devoir de punir des rebelles & des traîtres. Cependant elle invite *Amital* à lui faire le récit de ses derniers malheurs, & *Amital* lui décrit tous les fléaux dont Sion s'est vue accablée.

La faim plus que le fer pâles nous combattoit
Et la férocité de nos cœurs abattoit. . . .

. . . .

Et

Et jà cette fureur tellement nous pressoit
Que de son propre enfant la mère se paissoit.

Notre fuite, ajoute-t-elle, nous devint encore plus funeste, & contraints de franchir les montagnes dont la ville est environnée, nous fûmes obligés de tendre nos mains aux fers des ennemis.... L'acte est terminé par les plaintes d'un Choeur de Juives captives.

ACTE III.

Nabuchodonosor s'applaudit de sa victoire, la Reine n'épargne rien pour le calmer, mais *Nabuchodonosor* met toute sa gloire à tourmenter les vaincus.

NABUCHODONOSOR.

Aux Rois qui peuvent tout, toute chose est licite.

LA REINE.

Un Prince qui peut tout ne doit pas tout vouloir.

NABUCHODONOSOR.

La volonté d'un Prince est conforme au pouvoir.

LA REINE.

Conformez-vous à Dieu dont la force est suprême.

NABUCHODONOSOR.

Dieu fait ce qu'il lui plaît & moi je fais de même.

LA REINE.

Ah! Seigneur, je vous prie ayez propos plus saints;
Dieu rabaisse le coeur des Monarques hautains ..

Qui s'égalent à lui & qui n'ont connoissance
Que tout humain pouvoir provient de sa puissance.
. . . .
Maintenant nous marchons sur tous Rois triomphants ;
Mais las ! nous ne savons quels seront nos enfans ;
Que dis-je nos enfans ? quels nous serons nous-mêmes ?
Si nous aurons toujours au chef ces diadêmes ?
Plus le sort nous caresse & plus craindre il nous faut ;
Car plus il nous élève & plus cherrons de haut.

NABUCHODONOSOR.

Je n'en ai point de crainte.

LA REINE.

Et c'est ce qui m'en donne.
La défiante peur assure une couronne,
Elle fait la prudence ; & rarement s'est vu
Qu'un homme soit tombé sous le malheur prévu.

Nubuchodonosor promet de conserver la vie à son prisonnier, mais il projette de la lui rendre insupportable, & pire que la mort. Il le fait amener devant lui : la Reine ne peut soutenir le spectacle d'un Prince si malheureux, elle se retire, & le vainqueur s'écrie en menaçant son ennemi.

Vous vivrez ! vous vivrez ! mais sera tellement,
Que vos jours rouleront en continu tourment.
Vous réquerrez la mort de borner vos tortures,
Voyant devant vos yeux meurtrir vos créatures,
Egorger vos amis, les Prêtres de la loi
Qui mutins vous ont fait élever contre moi.

C'est plus, de se dompter, lui dit *Amital* qui vient se jetter à ses pieds avec les Reines, femmes de *Sédécie* :

C'est plus, de se dompter, dompter ses passions,
Que commander, Monarque, à mille nations.
Vous avez subjugué maintes belles provinces,
Vous avez combattu les plus belliqueux Princes
Et les plus redoutés ; mais vous l'étiez plus qu'eux ;
Tous ensemble n'étoient tant que vous belliqueux.
Mais en vous surmontant qui êtes indomptable
Vous acquerrez victoire à jamais mémorable,
Vous aurez double honneur de nous avoir défaits
Et d'avoir comme Dieu pardonné nos méfaits.

NABUCHODONOSOR.

. . . .
Qui a fait le dommage en doit porter la peine.

AMITAL.

Ne l'avons-nous portée ? Ah ! qu'elle est inhumaine !
Ah ! qu'elle est angoisseuse !

NABUCHODONOSOR.

Et qu'avez-vous souffert ?

AMITAL.

Las ! n'est-ce rien souffrit quand un Royaume on perd !
Sire ! Dieu vous en garde, il n'est rien plus étrange
Que faire d'un Royaume à des prisons échange.
Quels supplices plus grands peuvent être soufferts
Par un Prince que d'être incessamment aux fers,
Voir ses enfans captifs, ses femmes en servage,
Son peuple mis à mort et sa ville au pillage ?

Soit de tant de malheurs votre cœur satisfait!

NABUCHODONOSOR.

Ce n'est encore rien au prix de son forfait.

AMITAL.

Que voulez-vous de plus? êtes-vous implacable?
Etes-vous un tyran, un Prince inéxorable?
. . . .
Voulez-vous qu'à jamais la belle renommée
De vos victoires, soit de meurtres diffamée?
La voulez-vous souiller? la voulez-vous ternir?
Vous rendre abominable aux races à venir?

Elle rappelle à *Nabuchodonosor* l'amitié qu'il eut pour *Josias* son époux, les services que ce même *Josias* lui a rendus jusqu'à la fin de sa vie, & le conjure de pardonner au fils en faveur de l'attachement qu'il avait pour le père auquel, par une sorte d'inspiration, elle adresse la prière suivante:

O Prince généreux! ô cœur vraiment royal
Qui fus à ton ami si constamment loyal!
Maintenant que tu vis sur les voûtes célestes,
Regarde de Juda les misérables restes,
Et si tu as encor des tiens quelque souci,
Si tes yeux immortels pénètrent jusqu'ici,
Mon Epoux, mon Seigneur, aide-nous à cette heure;
Assiste Sédécie & fait tant qu'il ne meure.
Supplie à l'Eternel qui les courages meut
Des grands Rois de la terre à faire ce qu'il veut,
Qu'enfin à la douceur ce Monarque il inspire,
Si que de notre sang son poignard il retire.

NABUCHODONOSOR.

Je sçais bien que Josie en ma querelle est mort,
Mais cela ne fait pas que votre fils n'ait tort.

AMITAL.

Il a tort voirement, personne ne le nie;
Je ne l'excuse point, sa faute est infinie.
Mais faites je vous pry, que votre humanité
Le soit encore plus, ait plus d'infinité.
Récompensez en lui le trépas de son père
Et la captivité de Joathas son frère.
Que diroit-on de vous, si des Rois vos amis
Les enfans pour loyer à la mort étoient mis?
Qui voudroit plus vous suivre, & aux combats dépendre,
Comme fit mon époux, sa vie à vous défendre?
Las! pour vous je suis veuve, & par vous à Memphis
Pleure dessous les fers mon misérable fils,
Héritier de son père au royal diadême
Et encor héritier en son désastre même.

Qu'ai-je fait, continue-t-elle, emportée par la résistance de *Nabuchodonosor* que ses instances semblent outrager?

AMITAL.

Qu'ai-je fait malheureuse? en quoi pouvez-vous dire
Que j'aye oncque entrepris d'éperonner votre ire?
A-ce été quand Josie armé vous secourut?
Qu'il combattit pour vous, que pour vous il mourut?
A-ce été quand mon fils lié comme un forçaire
Fut esclave pour vous, sa ville tributaire?

Las ! toujours le malheur nous tombe sur les bras,
Et vous étant amis & ne vous l'étant pas.

NABUCHODONOSOR.

Je ne me plains de vous, n'en ayez peine aucune,
Au contraire, Amital, je plains votre infortune.
. . . .

AMITAL.

Eh qui peut mieux que vous seréner ma tristesse ?
Qui peut donner repos à ma foible vieillesse ?
. . . .
Faites cesser mes pleurs & qu'avant que je meure
J'aye par votre grace encor quelque bonne heure,
Revoyant mon cher fils, non en sa dignité,
Mais vivant seulement hors de captivité.

NABUCHODONOSOR.

. . . .
Pour le respect de vous je lui laisse la vie.

AMITAL.

Que les fers il ne porte affranchi désormais.

NABUCHODONOSOR.

Devant qu'il soit une heure il n'en verra jamais.

AMITAL.

O suprême bonté ! que vos genoux j'embrasse ;
Je ne méritois pas recevoir telle grace,
Vous redonnez la vie à mon corps qui mouroit,
Vous comblez de liesse un cœur qui soupiroit.

Persuadées qu'elles ont attendri le vainqueur, *Amital* & les *Juives* font éclater des sentimens de joie & de reconnoissance : elles invitent le *Chœur* à les partager, & le *Chœur* répond par ce Cantique de l'Ecriture Sainte.

Comment veut-on que maintenant
Si désolées
Nous allions la flutte entonnant
Dans ces vallées ?
Que le luth touché de nos doigts
Et la cithare
Fassent resonner de leurs voix
Un ciel barbare ?
Que la harpe de qui le son
Toujours lamente,
Assemble avec notre chanson
Sa voix dolente ?
Trop nous donnent d'affliction
Nos maux publiques
Pour vous réciter de Sion
Les saints cantiques.
Hélas ! tout soupire entre nous,
Tout y larmoye :
Comment-donc en attendez-vous
Un chant de joye ?
Notre ame n'a plus de chanter
Envie aucune,
Mais bien de plaindre & lamenter
Notre infortune &c.

ACTE IV.

Nous avons délaissé, s'écrie *Sédécie* qui paraît enchaîné dans une prison :

Nous avons délaissé de Dieu la sainte voie,
C'est pourquoi des Gentils nous sommes faits la proie ;
Que Jacob est esclave & que l'alme Sion
Pour jamais est tombée en désolation.

SARRÉE, *le Grand-Pontife*.

Au moins, Seigneur, pardonne à cette multitude,
A ce peuple ignorant ne lui sois point si rude :
Il ne sait ce qu'il fait, le péché vient de nous,
Pardonne-leur, pardonne & nous punis pour tous.

SÉDÉCIE.

Adouci-toi, Seigneur, ne me sois trop sévère,
N'afflige les enfans pour le péché du père.
Préserve-les du mal ; que leur postérité
Puisse un jour rebâtir notre sainte Cité.

SARRÉE.

Or sus ; allons mourir ; que ce Prince infidèle
Etanche en nous la soif de son ame cruelle.
Je mourrois moins dolent si c'étoit pour l'honneur,
Et non, pour le mépris de Dieu, notre Seigneur.

SÉDÉCIE.

Las ! c'est pour nos méfaits & non pas pour sa gloire.

Ils mourront, continue *Nabuchodonosor* qui vient insulter à ses ennemis :

Ils mourront, ils mourront, & s'il en reste aucun
Que je veuille exempter du supplice commun,
Ce sera pour son mal; je ne laisserai vivre
Que ceux que je voudrai plus aigrement poursuivre,
Afin qu'ils meurent vifs, & qu'ils vivent mourans,
Une présente mort tous les jours endurans.

. . . .

Mais, ne les vois-je pas? Les voilà mes rebelles,
Mes traîtres, mes mutins, mes sujets infidèles.

. . . .

Toi méchant, déloyal, le pire de la terre,
Tu as induit ton peuple à me faire la guerre,
Après t'avoir fait Roi, t'avoir au Trône mis
De ton père, & pour toi les justes Rois démis?

. . . .

Qui t'a mis en l'esprit de fausser ta parole?
De parjurer ta foi? Seroit-ce point ton Dieu?
Ton Dieu qui n'a crédit qu'entre le peuple Hébreu?
N'est-ce point ce Pontife, & ces braves Prophêtes
Les choses prédisant après qu'elles sont faites?

. . . .

SÉDÉCIE.

Le Dieu que nous servons est le seul Dieu du monde;
Qui de rien a bâti le ciel, la terre & l'onde:
C'est lui seul qui commande à la guerre, aux assauts,
Il n'y a Dieu que lui, tous les autres sont faux.
Il déteste le vice, & le punit, sévère
Quand il connoît sur-tout que l'on y persévère.
Il ne conseille aucun de commettre un méfait,
Au contraire, c'est lui qui la vengeance en fait.
Ses Prophêtes il a, que par fois il envoie;

. . . .

Mais, hélas ! bien souvent notre ame est endurcie,
Ne faisant compte d'eux ni de leur prophétie ;
Et c'est quand il nous laisse & nous donne en butin
Au peuple Assyrien, Arabe ou Philistin ;
Autrement soyez sûr que toute force humaine
Quand il nous est propice encontre nous est vaine.

. . . .

NABUCHODONOSOR.

Quelle grace veux-tu qu'à mes haineux je fasse ?

SÉDÉCIE.

Que voudriez qu'on vous fît étant en notre place ?

NABUCHODONOSOR.

. . . .

Non, vous serez punis, & l'infidélité
De vos cœurs recevra le guerdon mérité.

SÉDÉCIE.

Sus donc, cruel Tyran, assouvi ton courage,
Enyvre-toi de sang, remplis-toi de carnage. . . .

. . . .

Nabuchodonosor fait emmener les prisonniers par ses gardes, & le *Chœur* des Captives chante :

Pauvres filles de Sion !
Vos liesses sont passées ;
La commune affliction
Les a toutes effacées.
Ne luiront plus vos habits
De soie avec l'or tissue ;
La perle avec le rubis

N'y sera plus apperçue.

. . . .

. . . .

L'or crêpé de vos cheveux
Qui sur vos tempes se joue
De mille folâtres noeuds
N'ombragera votre joue.
Nous n'entendrons plus les sons
De la soupireuse lyre
Qui s'accordoit aux chansons
Que l'amour vous faisoit dire.

. . . .

Un Officier de *Nabuchodonosor* gémit d'être l'instrument des cruautés de ce Roi, d'être obligé d'entendre les plaintes des malheureuses victimes de sa vengeance.

Il m'a donné la charge, ô chose misérable!
D'enlever de ce Roi la race lamentable,
Qu'aux yeux du pauvre père il commande meurtrir,
Pour le faire au tourment de ses enfans souffrir.

Les Reines, épouses de *Sédécie*, s'inquiètent à la vue de cet Officier, & *Amital* craint qu'il ne vienne annoncer quelque nouveau malheur.

Le Prévôt de l'Hôtel leur dit que, décidé à rétablir *Sédécie* sur son Trône, *Nabuchodonosor* demande ses enfans pour ôtages de sa fidélité: les *Reines* ne les livrent qu'à regret, mais elles ne peuvent s'opposer aux ordres du vainqueur,

& elles donnent ces instructions à leurs enfans qu'elles baignent de leurs larmes.

LA REINE-EPOUSE.

. . . .

Enfans, souvenez-vous de vous rendre agréables,
De servir vos Seigneurs, de n'être intolérables,
Superbes, ni fâcheux. . . Las! ce n'est pas à vous
De vous enfler de gloire, ains de complaire à tous.

AMITAL.

Mais, sur-tout, mes enfans, ayez de Dieu mémoire,
Servez-le en votre cœur, ne tendez qu'à sa gloire,
Cheminez en sa voie, & n'en soyez distraits,
Ni pour commandemens qui vous soient oncques faits,
Ni pour crainte de mort : souffrez la mort cruelle
Plutôt cent fois que d'être à votre Dieu rebelle;
N'adorez qu'un seul Dieu, que ce Dieu seulement
Qui a fait mer & terre, avec le firmament,
Qui peut tout, qui fait tout, immortel, impassible,
. . . .
Que comprendre on ne peut : craignez de l'offenser:
Aux faux Dieux des Gentils gardez-vous d'encenser;
Il en seroit jaloux, jamais ce grand Dieu n'aime
Qu'on leur fasse l'honneur qui n'est dû qu'à lui-même.
C'est lui qui nous fait vivre, & qui pour notre bien
En six jours a bâti tout ce monde de rien.
Ne l'oubliez jamais, mes enfans, je vous prie,
Et tant que vous vivrez, fuyez l'idolatrie.
. . . .

LA REINE.

O malheureux destin! ô fière cruauté!
Déplorable grandeur! chétive royauté!

Que la mort n'a plutôt dévidé notre vie !
Que n'a notre pauvre ame été plutôt ravie !
On vous emmeine, enfans, on vous emmeine, hélas
Et vous ne serez plus pendans entre nos bras.
. . . .

LE CHŒUR.

Celui prudent la fortune modère,
En ses instables tours,
Qui en malheur un meilleur tems espère,
En bonheur craint toujours.

ACTE V.

LE PROPHÊTE.

O barbare, cruel, homme avide de sang !
. . . .
Exécrable instrument de la rigueur céleste!
. . . .
Penses-tu qu'il y ait un Dieu dessus ta tête,
De tonnerres armé, d'éclairs & de tempête,
Vengeur de cruautés ? ou bien estimes-tu
Qu'il soit comme tes Dieux un bronze sans vertu ?
Je t'atteste, Eternel ! Eternel ! je t'appelle !
Spectateur des forfaits de ce Prince infidèle,
Descends dans une nue, & avec tourbillons
. . . . Brise ses bataillons,
Comme on te vit briser la blasphémante armée
Du grand Sennacherib à nos murs assommée ;
Et le chef de ce Roy foudroye aux yeux de tous
Qui superbe ne craint ni toi, ni ton courroux.
. . . .

Que le feu qui brûla les deux enfans d'Aron,
Qui brillant consomma les fauteurs d'Abiron,
Qui dévora les murs de Sodome & Gomorre,
Descende pétillant & ces bourreaux dévore !
Es-tu Dieu de Juda : pour sans fin l'affliger ?
Pour nous donner sans cesse en proie à l'étranger ?
Engloutis-nous plutôt dans les terrestres goufres ;
Fais-nous fondre aux Enfers, plutôt que tu nous souffres
Opprimer des Gentils, lesquels ne font sinon
Ton peuple bourrelant, que blasphémer ton nom !

. . . .

Le *Grand-Prêtre* vient d'être décapité, les enfans de *Sédécie* ont été égorgés en présence de leur père, celui-ci a eu les yeux crevés, le Prophête a été le témoin de cet épouvantable spectacle, il le raconte aux *Reines* qui se désespèrent, qui prononcent les imprécations les plus terribles contre *Nabuchodonosor*, & qui enfin se déterminent à aller rendre les devoirs funèbres aux malheureuses victimes que le tyran a sacrifiées.

LES REINES.

Allons, Madame, allons, nous sommes toutes prêtes
Pour garder nos enfans de la gueule des bêtes.
Qui fournira de pleurs à nos yeux tarissans ?
Qui fournira de force à nos corps languissans ?
Quels funèbres soupirs tirés de nos entrailles
Pourront suffire au deuil de tant de funérailles ?

Sédécie aveugle, se traîne, en gémissant, & atteste le Ciel des horribles tourmens dont il est

accablé : le *Prophête* l'exhorte à offrir ſes douleurs à Dieu, comme une ſatisfaction de ſes fautes, & lui annonce que bientôt ſon perſécuteur ſera frappé de la main du Tout-puiſſant.

LE PROPHÊTE.

Toi, qui le temple ſaint de notre Dieu ſuprême
As, cruel, profané, vomiſſant maint blaſphême
Contre ſa majeſté, qui révéré n'as point
Celui qu'il a pour Roi par ſes Pontifes oint,
Qui ſes Prêtres a mis au tranchant de l'épée,
Qui l'as dans le goſier des innocens trempée,
Te vautrant ſur leurs corps, prendras, homme ſanglant,
La figure d'un bœuf paſturant & beuglant.
Dieu le veut, Dieu l'ordonne, & par moi, ſon Prophête,
Prédit ſa volonté devant qu'elle ſoit faite.

. . . .

Le ſoleil ſeptante ans deſſus nos chefs luira,
Tandis qu'en Babylone Iſraël ſervira ;
Mais le cours achevé de ſes dures années,
Ses infélicités ſe verront terminées ;
Un Roi Perſan viendra plein de bénignité,
Qui fera rebâtir notre antique cité.

. . . .

. . . .

Dieu, mieux qu'auparavant, ſera glorifié,
Ses autels fumeront de placables hoſties.

. . . .

Quelques ſiècles après, le Seigneur enverra
Son Chriſt qui les péchés du monde nettoyra,
Détruiſant les Enfers, &, déſiré Meſſie,
Viendra pour mettre fin à toute prophétie.

BRADAMANTE.

CETTE Pièce, la dernière de *Garnier*, & la première Tragi-Comédie qui ait été mise au Théâtre, mérite encore d'être remarquée par une autre singularité; c'est qu'elle ne renferme point de chœurs. *Et parce qu'il n'y en a pas*, dit le Poète, *comme aux Tragédies pour la distribution des actes, celui qui voudrait faire représenter cette Bradamante, sera, s'il lui plaît, averti d'user d'entremets, & les interposer entre les actes pour ne les confondre & ne mettre en continuation de propos, ce qui requiert quelque distance de tems.* . . . .

Il résulte de la Note de *Garnier*, 1°. qu'autrefois les pièces de Théâtre appartenaient à ceux qui voulaient les jouer, & c'était ordinairement dans les Colléges qu'on en donnait la représentation. 2°. Que dans les Tragédies, le *Chœur* remplissait les entr'actes par le chant, ou par le récit de quelques strophes morales, relatives aux principaux évènemens de la Pièce. Quelquefois il entrait dans l'action, & alors il était chanté ou déclamé par un Acteur. Les *Chœurs* avaient été introduits par *Jodelle* à l'imitation des anciens, & furent scrupuleusement conservés par les

les Poëtes qui le suivirent, jusqu'en 1630, époque à laquelle on en reconnut l'embaras & l'inutilité. Cependant, à la place du chant qui distinguait les actes, & qui marquait les repos nécessaires, on introduisit des Joueurs d'instrumens qui d'abord furent placés sur les aîles du Théâtre, où ils exécutaient différens airs avant le commencement de la Pièce & entre les actes. Ensuite ils furent mis au fond des troisièmes loges, puis aux secondes, enfin entre le théâtre & le parterre, où ils sont restés : nous aurons occasion de donner quelques détails à cet égard, & nous revenons à *Bradamante*, traitée six fois depuis *Garnier* : la première en 1622, par un anonyme; la seconde, en 1636, par *Gautier de Costes de la Calprenède*; la troisième, par M. le Duc *de Saint-Aignan*, sous le titre de la *Bradamante ridicule*, non imprimée, mais représentée au Palais-Royal l'an 1664, en présence du Roi & de toute sa Cour; la quatrième, en 1665, par *Thomas Corneille*; la cinquième, par *Catherine Bernard*, en 1695, jouée à Paris & à Versailles; la sixième, par *Roy*, qui, en 1707, en fit un *Opéra* dont la musique fut composée par *la Coste* : celle de *Garnier* qui, comme les autres, est tirée du *Roland le Furieux* de l'*Arioste*, fut donnée en 1582, & l'on eut raison d'en admirer la situation principale, l'une des plus belles

que nous ayons au Théâtre : deux mots sur le fond du Sujet prépareront l'analyse que nous allons en offrir.

Le Comte *Aymon* refuse à *Roger* sa fille *Bradamante*, Princesse célèbre par ses attraits & par son courage. Le brave *Roger* va courir le monde, fait des exploits merveilleux, s'attache à *Léon*, Prince de Constantinople, qui lui a sauvé la vie, mais qui ne le connaît pas, & il revient en France avec ce Prince auquel le Comte *Aymon* destine sa fille. Cependant la fière Amazone déclare qu'elle ne se donnera qu'au Chevalier qui la vaincra dans un Tournois, & *Léon* propose à *Roger* de combattre pour lui. *Roger* entre en lice, mais toujours déguisé : il triomphe de *Bradamante*, & disparaît : *Léon* se présente pour épouser la Princesse : elle avoue qu'elle aime *Roger*, & proteste qu'elle n'accordera sa main qu'à celui qui sera le vainqueur de ce Héros : *Léon* va trouver *Roger*, & lui annonce les intentions de *Bradamante* : *Roger* se fait connaître, & obtient sa maitresse après quelques difficultés de la part du Comte *Aymon* : le Prince *Léon* épouse la fille de *Charlemagne*, oncle de *Bradamante*.

ACTE PREMIER.

CHARLEMAGNE.

Les ſceptres des grands Rois viennent du Dieu ſuprême;
C'eſt lui qui ceint nos chefs d'un royal diadême,
Qui nous fait quand il veut régner ſur l'univers.

. . . .

Tout dépend de ſa main, tout de ſa main procède;
Nous n'avons rien de nous, c'eſt lui qui tout poſsède,
Monarque univerſel; & ſes Commandemens
Font les ſphères mouvoir & tous les élémens.

. . . .

L'Itale m'obéit; la ſuperbe Allemagne
Et les Rois reculés de l'ondeuſe Bretagne,
Ma courageuſe France eſt pleine de guerriers
Dont les faits ont acquis mille & mille lauriers,
Renommés par le monde autant qu'un preux Achile,
La Grèce n'en eut qu'un, & j'en ai plus de mille.

Il ſe félicite de compter au nombre des ſes illuſtres guerriers *Aymon*, *Roland*, *Olivier*, *Griffon*, *Aquilant*, *Aſtolphe*, *Ogier*, *Huon*, *Marbrin*,

Et mille autres encore
Aux armes indomptés dont la France s'honore.

Ce Prince eſt indigné que les Muſulmans aient conquis tant d'états contre les Chrétiens, qu'ils aient oſé attaquer la France d'où ils ont été cruel-

lement repoussés. Il se consulte avec *Nysmes*, Duc de Bavière, & veut porter la guerre jusques chez les Infidèles; *Nysmes* lui fait voir que si ces peuples sont trop affaiblis pour attaquer, ils sont encore assez puissans pour se défendre, & *Charlemagne* se borne à s'occuper du soin de récompenser les compagnons de sa gloire, & de marier *Bradamante* au brave *Roger*, son amant. Mais, répond *Nysmes*.

Aymon ne le veut pas, préférant l'alliance
De Léon, héritier des sceptres de Bysance.

ACTE II.

Aymon & *Béatrix* son épouse, sont enchantés de pouvoir unir *Bradamante* à *Léon*, Prince trop opulent pour exiger des richesses avec la main de leur fille. Cependant ils craignent que *Bradamante* ne lui préfère *Roger*, & elle a même fait savoir

Que quiconque voudra pour épouse l'avoir,
Doit la combattre armée : estimant qu'il n'est homme
Dans l'Empire de Grèce & l'Empire de Rome,
Fors son vaillant Roger, qui ne doive mourir,
Si avecque le fer il la veut conquérir.

Aymon veut la forcer de se conformer à son choix; *Béatrix* désire que l'on consulte son cœur, & le résultat de la querelle qui naît entr'eux, c'est

que la mère tâchera de persuader sa fille, mais elle craint bien que l'invincible *Renaud*, frère de *Bradamante*, ne favorise les amours de *Roger* son ami.

En effet, *Renaud* vient trouver *Aymon*, & veut engager son père à ne point donner sa sœur à un Prince étranger, mais à la marier au brave *Roger* qu'elle aime. *Aymon* persiste dans son dessein, & *Renaud* appuie ses remontrances du témoignage de l'Hermite *la Rogue* qui a béni, & scellé les promesses que se sont faites *Bradamante* & *Roger*.

L'autorité d'un père & d'un prince & d'un Roi,
Ne sauroit pervertir cette amoureuse loi;
Ne la forcez donc point, de peur qu'étant forcée,
Un époux ait le corps, un ami sa pensée.

Aymon, transporté de fureur, menace de combattre tous ceux qui lui résisteront, fût-ce *Roger*, & *Renaud* lui-même. *Monsieur*, lui dit l'Hermite qui le voit tremblant de colère:

Monsieur, entrons dedans, je crains que vous tombiés,
Vous n'êtes pas trop bien assuré sur vos pieds.

Il est inutile de faire remarquer à quel point ce passage est ridicule. *Scarron*, dans son *Roman comique*, parle d'un grand *Page* qui, chargé du rôle de *la Rogue*, ne put en retenir que

ces deux vers, encore les récita-t-il de la façon suivante :

Monsieur, entrez dedans, je crains que vous tombiez,
Vous n'êtes pas trop bien assuré sur vos jambes.

Béatrix emploie toutes sortes de raisons pour engager *Bradamante* à épouser le Prince *Léon* ; ne renoncez pas, lui dit-elle, à cette félicité inespérée.

L'occasion est chauve, & qui ne la retient,
Tout soudain elle échappe, & jamais ne revient.

Elle lui fait le tableau le plus séduisant de la grandeur, de la puissance & des honneurs qui l'attendent, si elle accepte un Souverain qui commande les vastes régions de l'Orient ; elle se félicite déja de voir entre ses bras un petit *César* dont la présence fera le bonheur de ses peuples, & qui s'alliant un jour à la France, étendra par-tout sa gloire & ses conquêtes ; mais *Bradamante* répond qu'elle n'est point flattée de cette magnificence, que satisfaite de rester dans les lieux de sa naissance, elle doit sa main à qui la vaincra dans un Tournois, ainsi qu'elle l'a déclaré, & que l'Empereur même l'a fait publier. Sa mère lui représente que l'amour ne fait point ses preuves dans un combat de cette espèce, que l'hymen emploie d'autres armes, & qu'elle ne cherche qu'à favoriser les prétentions de l'audacieux *Roger*.

BRADAMANTE.

Plutôt de mille morts ſera ma vie éteinte,
Qu'à mon honneur je donne une honteuſe atteinte,
L'amitié que je porte aux vertus de Roger,
Ne fera, ſi Dieu plaît, vos vieux ans abréger.
Je l'aime, il eſt certain, autant que ſa vaillance
Peut d'une chaſte fille avoir de bienveillance:
Mais non que pour ſon bien ni pour le mien auſſi,
Je vous veuille jamais donner aucun ſouci:
D'un auſtère couvent, je vais Religieuſe
Amortir le flambeau de mon ame amoureuſe;
En prières & vœux paſſant mes triſtes jours,
Et paîſſant mon eſprit de céleſtes diſcours.

Béatrix frémit, ne peut ſe faire à l'idée de voir ſa fille renfermée dans un cloître, & promet, d'elle-même, d'engager ſon père à lui laiſſer épouſer ſon amant.

ACTE III.

Léon preſſe *Roger* de combattre contre *Bradamante*, & *Roger* eſt dans une ſituation d'autant plus affreuſe, qu'il eſt obligé de diſſimuler ſon tourment, & de mériter ſa maitreſſe pour un autre que pour lui.

ROGER.

Quel étrange deſtin! ô Ciel, je vous appelle!
Soyez témoin, ô Ciel! de ma peine cruelle.
Il me faut dépouiller moi-même de mon bien;
Délivrer à un autre un amour qui eſt mien,

En douer mon rival, le remplir de liesse,
Et me nourrir le cœur d'une amère tristesse.

. . . .

. . . .

Mais de cet ennemi l'amitié me sauva,
Celui que j'offensois à mon bien se trouva ;
Je le cherchois à mort, il me donna la vie ;
J'étois jaloux de lui, je lui livre ma mie.

Me voici, dit-il, couvert des armes de *Léon* en faveur duquel je vais combattre.

ROGER.

Me voici déguisé, mais c'est pour me tromper ;
Je porte un coutelas, mais c'est pour m'en frapper ;
J'entre dans un combat pour me vaincre moi-même,
Le prix de ma victoire, est ma dépouille même.
Qui vit onc tel malheur ? Léon triomphera
De Roger, & Roger sa victoire acquerra.
Me voilà donc Léon & Roger tout ensemble !
Chose étrange ! un contraire au contraire s'assemble !
Qu'il m'eût bien mieux valu souffrir l'affliction
D'où Léon me tira, que cette passion !

. . . .

A mon sort les enfers de semblable n'ont rien,
Ils ont divers tourmens, mais moi je suis le mien.

. . . .

O piteuse infortune ! ai-je été si mal sage,
Si privé de bon sens que jurer mon dommage,
Que promettre à Léon de lui livrer mon cœur,
Et d'être de moi-même à son profit vainqueur ?

Enfin, continue-t-il, puiſqu'il le faut, *combattons.*

Pour mourir de la main de celle que j'offenſe ;
Je recevrai la peine en commettant l'offenſe.
Je ne puis mieux mourir, puiſqu'il faut que ce jour
M'arrache, par ma faute, & la vie & l'amour.

Bradamante apperçoit *Roger*, le prend pour *Léon*, & ſe promet bien de le punir de ſon audace.

ACTE IV.

Roger eſt vainqueur de *Bradamante*, & l'on fait le récit de leur combat dans lequel le prétendu *Léon* n'a oppoſé que l'adreſſe à l'attaque vive & terrible de l'Amazone qui eſt tombée de laſſitude. *Aymon* & *Béatrix* ſe félicitent de cette victoire qui doit aſſurer le mariage de ce Prince avec leur fille, *Charlemagne* même l'a décidé dans ſon Conſeil. *Roger* ſe déſole, & le Poëte lui fait faire l'application de ces vers ſi connus de *Virgile* qui commencent tous par ces mots : *ſic vos non vobis.*

J'ai Madame conquiſe, & un autre l'aura,
J'ai gagné la victoire, un autre en bravera ;
Ainſi pour vous, taureaux, vous n'écorchez la plaine,
Ainſi pour vous, moutons, vous ne portez la laine,
Ainſi, mouches, pour vous aux champs vous ne ruchez,
Ainſi pour vous, oiſeaux, aux bois vous ne nichez.

Bradamante vient, à son tour, gémir sur son triste sort. Elle s'étonne de la force de son adversaire. Elle invoque son cher *Roger*, & fait le serment que *Léon*, tout vainqueur qu'il est, ne pourra la contraindre de l'épouser.

Marphise, sœur de *Roger*, dit quelle veut aller trouver l'Empereur, & lui déclarer que son frère & *Bradamante* se sont jurés une foi mutuelle;

Qu'un sceptre ne doit pas la faire varier,
Qu'on ne la sauroit plus à d'autre marier.

& qu'il faut attendre le retour de celui avec qui elle est liée par une promesse solemnelle. Tout le monde se rassemble, *Lèon* demande le prix de sa victoire, on prononce en sa faveur, mais, s'écrie *Marphise* :

Puisque cette Amazone à Roger s'est donnée,
Léon ne peut l'avoir sous un juste hyménée
Tant que Roger vivra : qu'ils se battent tous deux
A la lance & l'épée, & cil qui vaincra d'eux,
Ait, sans aucun débat, l'amour de Bradamante.

Léon, toujours plein de confiance dans le courage invincible de son compagnon d'armes, accepte de nouveau le combat contre *Roger*, & dit à sa sœur :

Marphise, c'est à vous de faire ici trouver
Votre Roger, afin de nous entr'éprouver.

. . . .

Quand ce feroit Renaud, quand feroit Roland même,
Que le Ciel a doué d'une force suprême,
Je l'oserois combattre ayant ce Chevalier,
Qui est plus mille fois que nul autre guerrier ;
Il n'a point de pareil : que ce beau Roger vienne,
Et l'épée à la main ses promesses soutienne,
Il lui fera bientôt son ardeur appaiser....

Il apprend que son Chevalier à disparu en donnant les marques du chagrin le plus vif, il le fait chercher & le retrouve.

ACTE V.

Léon reproche doucement à *Roger* de lui avoir caché son nom & son amour, il est prêt à lui sacrifier sa passion, & ce moment excite entr'eux un combat de générosité.

Des Ambassadeurs de Bulgarie viennent annoncer à *Charlemagne* que les peuples ont élu *Roger* pour leur Roi, en reconnaissance de la victoire qu'il leur a fait remporter contre leurs ennemis. Instruit de cette nouvelle, *Aymon* commence à concevoir des sentimens favorables pour cet illustre Guerrier qui accompagné de *Léon*, paraît avec l'armure sous laquelle il s'est présenté en champ clos contre *Bradamante*. *Léon* déclare que c'est à lui qu'elle est due, *Marphise* soutient

que *Roger* ſeul peut y prétendre, & qu'elle eſt prête à ſoutenir les droits de ſon frère qui eſt abſent : alors *Roger* ôte ſon caſque, ſe fait connaître, & répand dans l'ame des ſpectateurs divers ſentimens de ſurpriſe, de joie, de tendreſſe & d'admiration : *Léon* raconte que *Roger* fut ſon ennemi, mais que plein de reſpect pour ſon courage qui avait été ſi funeſte aux armes de ſon père lorſqu'il attaqua les Bulgariens, & qu'il aſſiégea Belgrade, il s'empreſſa de délivrer ce brave Chevalier que le malheur avait conduit dans une priſon d'où il ne devait ſortir que pour aller à la mort. Il ajoute que par reconnaiſſance, *Roger* lui a ſacrifié ſon amour, & qu'il vient de l'arracher à la retraite ſauvage au fond de laquelle il était réſolu de pleurer, juſqu'au trépas, la perte de ſa chère *Bradamante*.

Les Bulgariens lui offrent leur hommage & leur couronne, *Bradamante* accourt, *Charlemagne* l'unit à ſon amant, donne ſa fille à *Léon*, & s'écrie :

Ecoutez, mes enfans : vos noces ordonnées,
De tout tems ont été dans le ciel deſtinées.
Merlin ce grand Prophête, à qui Dieu n'a celé
Ses conſeils plus ſecrets, m'a jadis révélé
Que de votre lignée, en demi-dieux féconde,
Il naîtroit des enfans qui régiront le monde.
Ils ſeront de mon ſang comme du vôtre iſſus,
Ils luiront éclatans d'héroïques vertus,

Les monſtres ils vaincront, indomptables Alcides,
Et ſeront le ſupport des Vierges Piérides.
Or, vivez, bienheureux, & votre ſaint amour,
Sans chagrin ni débat croiſſe de jour en jour.

Dans quelque tems, nous parlerons de la *Bradamante* de *Métaſtaſe*, ainſi que de ſon *Olympiade* dans laquelle on retrouvera preſque toute l'intrigue de la Pièce que nous venons d'analyſer. Cette *Olympiade* a été traduite en vers français par M. *Framery*, & jouée à Fontainebleau, enſuite ſur le Théâtre de la Comédie Italienne à Paris.

On prétend que *Garnier* eſt le premier Poète qui ait ſcrupuleuſement obſervé la coupe alternative & régulière des rimes féminines & maſculines, mais il eſt ſur-tout remarquable par ſon dialogue, vif, preſſé, fort en raiſonnemens; telle a été depuis la manière du grand *Corneille*. Un Poète de ce mérite valait donc bien la peine que l'on daignât en parler, & ſi les Hiſtoriens de la *Scène Françaiſe* en ont rendu un ſi mauvais compte, s'ils en ont porté un jugement ſi faux & ſi précipité, c'eſt qu'ils n'ont pas cru devoir le lire, non plus que les autres Pièces dont ils font mention avec tant de légéreté. Nous oſons donc répéter & atteſter que l'Hiſtoire du Théâtre n'a pas été faite, & que c'eſt une mine encore nouvelle dont il faut exploiter les richeſſes. Ainſi, nous eſpérons que l'on

nous saura quelque gré du soin que nous prenons de développer les ouvrages dramatiques, de manière que l'on puisse juger de leur marche, de leur ensemble, de leurs détails. Celles de *Garnier*, entr'autres, demandaient être analysées avec quelqu'étendue, & beaucoup de ses vers devaient être conservés.

Fin de la première Partie du treizième Volume.

